

ML

A

3031

LES QUATRE
INCARNATIONS DU CHRIST

POÈME SOCIAL

DEUXIÈME ÉDITION

SUIVI DE PLUSIEURS POÈMES INÉDITS

ET DE

QUARANTE-DEUX NOUVELLES ÉTUDES RHYTHMIQUES

PAR

ANDRÉ VAN HASSELT



NAMUR

ADOLPHE WESMAEL-CHARLIER,
43, Rue de l'Ange.

BRUXELLES

OFFICE DE PUBLICITÉ,
40, rue de la Madeleine.

PARIS

DURAND ET LAURIEL,
9, rue Cujas.

1872.



A Monsieur Georges Bassal.
A celui qui possède le secret
de faire revivre les poètes
scésés que ma souffrance
à l'œil une voix aimée
d'autre tombe!

Auguste & enthepelt 2 Avril 1903.

LES

QUATRE INCARNATIONS DU CHRIST.

DU MÊME AUTEUR :

Le Livre des Ballades.

Le Livre des Paraboles.

LES QUATRE
INCARNATIONS DU CHRIST

POÈME SOCIAL

DEUXIÈME ÉDITION

SUIVI DE PLUSIEURS POÈMES INÉDITS

ET DE

QUARANTE-DEUX NOUVELLES ÉTUDES RHYTHMIQUES

PAR

ANDRÉ VAN HASSELT



NAMUR

ADOLPHE WESMAEL-CHARLIER,
43, Rue de l'Ange.

BRUXELLES

OFFICE DE PUBLICITÉ,
46, rue de la Madeleine.

PARIS

DURAND ET LAURIEL,
9, rue Cujas.

1872.

Déposé au vœu de la loi.

Namur. — Imprimerie de Ad. WESMA^L-CHARLIER.

PRÉFACE.

La première édition du poëme des *Incar-
nations du Christ* était précédée de ces lignes :

“ Cet ouvrage, qui n'est que le développe-
” ment de quelques versets d'Isaïe (chap. XI,
” v. 7-9), est un simple exposé des phases
” successives de la Genèse sociale, détermi-
” nées par la manifestation de l'esprit chré-
” tien dans les grands événements de l'his-
” toire jusqu'à la complète réalisation de la
” parole du Sauveur sur la terre.

” Le premier chant est consacré au récit
” de la vie terrestre du Christ et à l'exposé
” de sa doctrine; le deuxième se rapporte à
” la chute de l'empire romain, c'est-à-dire à
” l'extinction du foyer du paganisme antique
” en Europe, et au mouvement des peuples
” barbares, c'est-à-dire à la diffusion de la
” doctrine chrétienne sur notre continent; le
” troisième nous conduit aux croisades, pre-

» mière manifestation d'une idée commune à
 » tous les peuples de cette partie du monde,
 » ou premier événement européen, comme dit
 » avec raison M. Guizot; enfin, le quatrième
 » nous introduit dans l'avenir, dans cette ère
 » de plénitude sociale que rêvent tous les poètes
 » et qu'entrevoient tous les penseurs : tableaux
 » divers dont chacun est le corollaire développé
 » de celui qui le précède, et dont le lien com-
 » mun est le Juif Errant, symbole de l'homme
 » qui souffre et de l'humanité qui ne mourra
 » qu'à la fin des temps.

» Ces quelques mots semblent suffire pour faire
 » comprendre l'idée qui a inspiré ce poème. »

A ces lignes l'auteur n'a rien à ajouter, si ce n'est qu'il a revu son travail avec tout le soin dont la sympathie avec laquelle plusieurs esprits éminents ont bien voulu accueillir cet essai épique, lui faisait un devoir. Il en a retouché un assez grand nombre de vers, et y a restitué différents passages qui s'étaient, il ne sait comment, échappés du manuscrit primitif.

A la suite de cet ouvrage le lecteur trouvera plusieurs poèmes d'une moindre étendue qui paraissent ici pour la première fois.

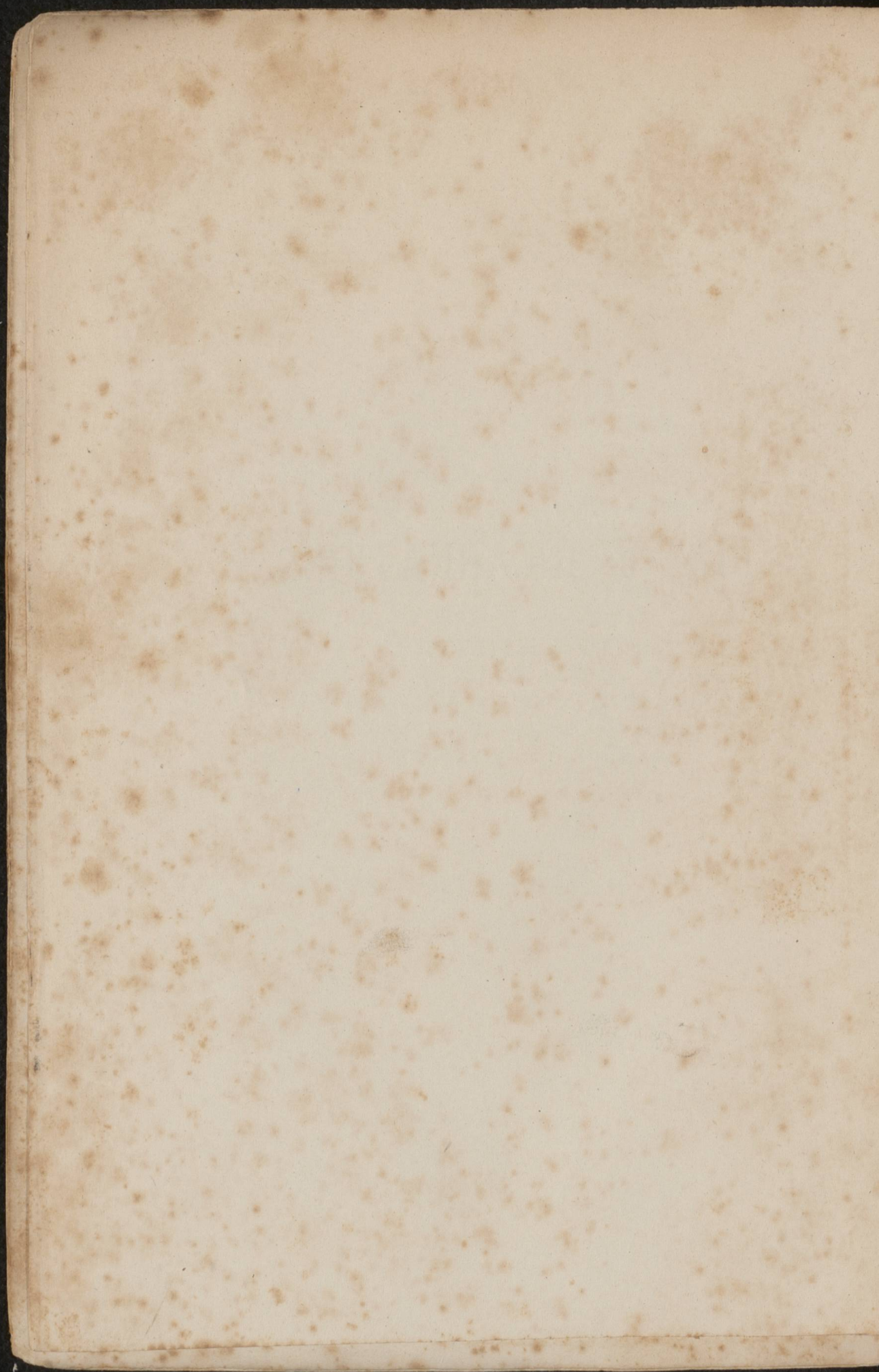
L'auteur y a joint aussi une nouvelle série de morceaux rythmés; car il est plus que jamais convaincu de la nécessité de réformer le vers lyrique, c'est-à-dire le vers destiné à être chanté, et de la possibilité d'ap-

propre l'accentuation française à toutes les formules si diverses d'accentuation musicale. Aussi bien l'accueil sympathique et presque inespéré qui a été fait non-seulement à la traduction rythmée des dix opéras italiens et allemands qu'il a publiés avec la collaboration de son ami M. Rongé, mais encore aux nombreuses études rythmiques qu'il a fait paraître successivement dans ses différents recueils de poésies, lui prouve qu'il ne s'est pas engagé dans une fausse route. Si, en Belgique, les uns se sont amusés à le chausonner à ce propos, si d'autres (deux académiciens et une demi-douzaine de professeurs d'université) ont eu la grotesque idée de le condamner aux carrières à moins qu'il ne produisît une traduction rythmée des odes d'Horace, comme si un pareil travail pouvait être autre chose qu'un travail de pure curiosité, — il se contente aisément et il est fier de l'approbation que les principaux organes de la presse musicale en France, en Allemagne et en Italie ont bien voulu accorder à ses essais de réforme lyrique. Qu'il lui soit donc permis de remercier tout particulièrement des précieux encouragements qu'ils lui ont prodigués, M. F. Fétis (*Revue et Gazette musicale de Paris*, 15 mars 1863); M. Basevi (*Boccherini de Florence*, 31 mars 1863); M. A. de la Salle (*le Monde illustré*, 22 juillet 1866); M. Capelle (*le Critique*, 4 mai 1867); (*le Neue Berliner Musikzeitung*,

4 décembre 1867); M. D. Bernard (*l'Union*, 21 décembre 1867); M. Émile de la Bédollière (*le Siècle*, 22 juin 1868); M. Weber (*le Temps*, 28 mai et 16 septembre 1868, 22 juin 1869, 16 février, 10 juin 1870 et 16 juin 1872); M. Reyer (*Journal des Débats*, 5 juillet 1868); M. Paul Foucher (*l'Époque*, 28 juillet 1868); M. de Thémynes (*la Patrie*, 3 août 1868 et 22 avril 1872); M. Azevedo (*l'Opinion nationale*, 4 novembre 1868); M. de Savigny (*l'Illustration*, 7 novembre 1868); M. Bénédicte (*le Sémaphore de Marseille*, 13 novembre 1868); M. Aubriet (*le Moniteur universel*, 14 décembre 1868); M. Baudillon (*le Messager des Théâtres*, 7 janvier 1869) et M. Oscar Comettant (*le Siècle*, 9 septembre 1872). Quand on est encouragé et conseillé par de pareils maîtres, on peut défailir personnellement, mais on ne saurait se tromper de route dans un art qui est, pour ainsi dire, entièrement nouveau en France.

Bruxelles, 4 décembre 1872.

LES
QUATRE INCARNATIONS
DU CHRIST.



DÉDICACE.

Au peintre N. De Keyser.

*Quand le navire, prêt à quitter le rivage,
A ses voiles au vent, ses matelots à bord,
Et va s'aventurer sur l'Océan sauvage,
Le nautonnier regarde à l'horizon d'abord.*

*Il cherche si dans l'air rien n'annonce l'orage.
Puis il fait éclater mille cris de transport
Et, se livrant au flot — ou peut-être au naufrage, —
Salue avec la voix de ses canons le port.*

Aquilon maintenant peut souffler ou Zéphyre.

*Il part en arborant sur sa poupe qui vire
Son pavillon au bout de la hampe affermi.*

*Ainsi, prêt à céder à l'onde qui l'entraîne,
Ma frêle nef aussi déploie à sa misaine
Son drapeau, rien qu'un nom, mais le tien, mon ami.*

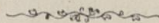
5 décembre 1867.

CHANT PREMIER.

=

L'ŒUVRE DU SAUVEUR.

*Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.
Evang. sec. JOANNEM 1, 29.*



LE POÈTE.

Seigneur, voici la nuit. Quand direz-vous à l'aube :
— « Monte, et verse la vie et la lumière au globe? »
Seigneur, voici la nuit. Quand direz-vous au jour :
— « Monte, et viens éclairer l'œuvre de mon amour? »
Car le monde, ô Seigneur, a quitté votre route.
Il chemine à travers les ténèbres du doute
Et cherche, en tâtonnant dans son obscurité,
De quel côté du ciel luira la vérité.

L'homme, hélas! déviant des traces de Moïse,
Ne sait plus le chemin de la terre promise,
Et ses pieds sont rentrés au désert des aïeux.
L'éclair du Sinaï s'est éteint dans ses yeux.
Des tables de la loi les lettres effacées
Ne lui traduisent plus, ô Seigneur, vos pensées.
Votre code oublié qui nous le refera?

UNE VOIX.

Mon Christ avec son sang un jour le récriera.

LE POÈTE.

Dans le ciel, dont le dôme a les monts pour pilastres,
O pâtres chaldéens, que vous disent les astres?
La nuit, livre étoilé de constellations,
A-t-elle un nouveau mot à dire aux nations?
Vous, familiers avec cette algèbre éclatante,
Pâtres, que lisez-vous, au seuil de votre tente,
Sur ces pages d'azur, où chaque soir écrit
Toutes ces lettres d'or dont vous savez l'esprit?
Vous, dont les yeux, d'Isis pénétrant tous les voiles,
Comprennent ce que dit la langue des étoiles,
Que savez-vous du jour que Dieu nous a promis?

LES PATRES.

Quand il s'allumera, nous serons endormis.

LE POÈTE.

Fleuves sacrés, ô Nil aimé des pyramides,
Qui vois l'ibis divin hanter tes bords humides;

Araxe, dont l'Abouz laisse en paix de ses flancs,
Comme un guerrier blessé, couler les flots sanglants;
Oxus, que profana le coursier d'Alexandre;
Euphrate, où tant de rois déchus ont vu descendre
Leurs trônes tour à tour de leur base arrachés;
Gange, qui dans tes eaux laves tous les péchés
Et verses sans relâche aux amphores des brames
Tes ondes que Wishnou sillonna de ses rames :
Depuis quatre mille ans, fleuves mélodieux,
Vous étanchez la soif des sages et des dieux.
Quel secret entendu sur vos rivages antiques
Murmurent à la nuit vos roseaux prophétiques?
Quels mots mystérieux chuchotez-vous tout bas?

LES FLEUVES.

Poëte, nous rêvons, mais nous ne parlons pas.

LE POËTE.

Sommets religieux, montagnes, promontoires,
Caps devenus autels, rochers expiatoires,
Ararat, où Noé de l'arche descendit,
Sauvant ce qui restait du genre humain maudit;
Himalaya, qui vois les choses inconnues
Que l'azur éternel nous cache dans les nues;
Sinaï, que gravit Moïse avec sa foi
Pour en descendre avec les tables de la loi;
Horeb, que Raphidim avec effroi contemple;
Liban, où Salomon prit les cèdres du temple;
Etna, qui sers de phare aux voiles des marins

Et dardes vers les cieux tes éclairs souterrains ;
Pinde, où montent les pieds des grands visionnaires ;
Alpes, qu'incessamment sillonnent les tonnerres ;
Caucase, où Prométhée a senti, deux mille ans ,
Les ongles des vautours lui tenailler les flancs ;
De l'œuvre du Seigneur, vous témoins solitaires,
Dites, que savez-vous, ô montagnes austères,
Du Sauveur que la voix des siècles nous prédit ?

LE CAUCASE.

Moi seul, avec les yeux de mon hôte maudit,
Moi seul, un soir, parmi le morne crépuscule,
J'ai vu le Rédempteur. — N'était-ce pas Hercule ?

LE POÈTE.

O villes, autrefois ruches pleines de bruit,
Mais que le soc du temps déracine et détruit ;
Babylone, Palmyre, Ecbatane, ô ruines,
Où les siècles obscurs entassent leurs bruines :
Ninive, dont le Tigre a baisé les remparts ;
Memphis, qui vois tes murs crouler de toutes parts ;
Thèbes, dont les grands sphinx aux mornes attitudes,
Hôtes silencieux des vastes solitudes,
Ont toujours quelque énigme à poser aux déserts ;
Karnak, qui dors couché dans tes longs roseaux verts ;
Tyr, qui, couvrant les mers des voiles de tes flottes,
A tous les points du globe envoyais tes pilotes,
Que savez-vous du jour nouveau qui doit venir ?

LES VILLES ANTIQUES.

Nous sommes le passé. Dieu seul sait l'avenir.

LE POÈTE.

Grèce qui ne vis plus, Rome qui vis encore,
De son lustre éternel la gloire vous décore.
Votre orgueil jusqu'aux cieux a maçonné sa tour.
Vous avez dominé le monde tour à tour,
L'une ayant son génie, et l'autre, son épée.
Tous les peuples liront votre double épopée,
Dont les siècles avec leur immortel burin
Gravent les chants rivaux sur leur livre d'airain.
Grèce, mère des dieux et mère des poètes,
Tu sais tous les secrets de leurs lèvres muettes.
Or, puisque ton oreille a retenu, dit-on,
Ce que pensait Socrate et que rêvait Platon,
A-t-elle aussi gardé quelque note étouffée
Des hymnes de Linus et des rythmes d'Orphée,
Rhapsodes inspirés, Pindares inconnus,
Dont les noms jusqu'à nous à peine sont venus,
Et qu'Homère, architecte illustre de sa gloire,
Des grands blocs de ses vers bâtissant ton histoire,
Absorba dans son nom, jour qui s'épanouit,
Comme fait le soleil des astres de la nuit?
Le vieux Trophonius que dit-il dans son antre?
Et Delphes dans sa grotte où nul profane n'entre?
Prophète végétal qui parlait autrefois,
Le chêne de Dodone a-t-il perdu la voix?

Didyme comprend-il les strophes incertaines
Que chante au vent du soir le flot de ses fontaines?
Et Samos entend-il encore sur ses monts
Les tonnerres d'Héré gronder quand nous dormons?

LA GRÈCE.

Mes oracles éteints, d'où l'esprit se retire,
Se sont tous endormis ne sachant plus que dire.
Ils gardent le silence, et j'interroge en vain
Les bouches qui parlaient sur le trépied divin.

LE POÈTE.

Rome, pour mesurer la carte de la terre,
Ta main n'a qu'à lâcher ton aigle militaire.
Rien qu'à ton nom les rois tremblent dans leurs palais.
Ainsi qu'un oiseleur, tu tiens dans tes filets
Toutes les nations, vassales de ton glaive.
Plus de pouvoir humain qui de toi ne relève,
Et le monde a compris que tu tiens sous le ciel
Une des royautés prédites par Daniel.
L'univers pour toi seule enfante ses largesses.
Les siècles à tes pieds entassent leurs sagesse,
Et sur ton Capitole, Olympe radieux,
Ton génie éternel accueille tous les dieux.
Quand ils parlent entre eux, que disent-ils, ô Rome,
Des temps où l'on verra le Verbe se faire homme,
Et parmi les vivants apparaître celui
Dont l'image aux yeux seuls des prophètes a lui?

ROME.

Mon Olympe est muet. Mais demande à Virgile
Dans quel mythe il a vu s'annoncer l'Évangile,
Et si dans le Sauveur quelque jour je verrai
Le symbole futur de Saturne et de Rhé.
Puis interroge encor la sibylle de Cume,
Dont l'esprit lumineux sous l'erreur, sombre écume,
Voit couler ce flot pur qu'on nomme vérité,
Et discerne, à travers toute la nuit, la clarté.

LE POÈTE.

N'importe. L'heure est proche, et l'aube du Messie,
L'aube du jour marqué dans toute prophétie,
Est près de dévoiler ses rayons éclatants
Et de réaliser les promesses des temps.
Quand le silence a clos la bouche des oracles,
Le Seigneur va parler par la voix des miracles
Et se montrer au monde, ainsi qu'il est écrit,
Vivant et sous les traits de son fils Jésus-Christ.
Il veut renouveler son pacte avec la terre
Et compléter la loi que sur ta cime austère
Il écrivit, autel où Moïse monta,
Sinaï, — marchepied du sombre Golgotha!
Bethléem, Bethléem, que de cités célèbres,
Où la nuit morne étend son manteau de ténèbres
Et dont le souvenir, dans l'ombre enseveli,
S'enfonce chaque jour plus avant dans l'oubli :
Capitales d'empire et têtes de royaumes,
Que couvrent aujourd'hui les sables ou les chaumes ;

Centres éblouissants, où, de tous les humains,
Ainsi qu'à leur vrai but, convergeaient les chemins;
Carrefours où venaient se rencontrer des races
Dont l'histoire elle-même en vain cherche les traces;
Abreuvoirs dont les flots, depuis longtemps taris,
D'âge en âge épandaient la sagesse aux esprits;
Vaste enchevêtrement de marbre et de porphyre;
Palais auxquels des monts entiers n'ont pu suffire;
Enceintes de granit aux immenses contours,
Qui remplissaient les airs des dômes et de tours;
Citadelles d'airain où fourmillait naguère
Un monde de soldats avec leurs chars de guerre
Et qui, dans leurs remparts, comme en une prison,
Enfermant le soleil de tout un horizon,
Entassaient dans les cieux leurs murs inabordables
Et prolongeaient sans fin leurs lignes formidables;
Forteresses de gloire ou foyers de clarté,
Si grands qu'on les croyait faits pour l'éternité!
Pourtant que reste-t-il de leur splendeur passée?
L'une est un rêve éteint, l'autre, une ombre effacée :
Ruines que la nuit remplit de ses sanglots,
Le désert de son sable, et la mer de ses flots,
Ou qui, débris obscurs d'édifices momies,
Reposent au linceul du néant endormies;
Ports détruits qui, le long de leurs môles déserts,
Regardent l'algue en paix lisser ses cheveux verts;
Cadavres enfouis dans le limon des fleuves;
Villes mornes pleurant, le soir, comme des veuves;
Sépulcres éroulés, que parfois, en rêvant,
On fouille, sans plus rien y trouver de vivant,

Ou qui n'ont plus gardé de place sur la terre
Et dont le nom lui-même est pour nous un mystère!

O Bethléem, mais tant qu'on verra dans les cieux
Les chars des astres d'or rouler sur leurs essieux
Et le soleil tracer, dans sa route première,
Du soc de ses rayons ses sillons de lumière,
Ton nom sera sacré, ton nom sera béni.
Les temps le rediront dans leur hymne infini.
Les bouches des petits et les lèvres des sages
Se le répèteront à travers tous les âges;
Car, du monde chrétien vrai centre et vrai milieu,
D'une étable tu vas faire un palais à Dieu!

Regarde, ô Bethléem! Que vois-tu dans la nue?

BETHLÉEM.

Je vois monter au ciel une étoile inconnue.
L'homme, depuis le jour de la création,
N'a pas vu resplendir de constellation
Plus brillante parmi les lumières sans nombre
Dont l'ange de la nuit jonche les champs de l'ombre,
Chemin de perles d'or, sables de diamant
Que le pied du Seigneur foule au bleu firmament.

LE POÈTE.

Écoute, ô Bethléem! Qu'entends-tu dans la nue?

BETHLÉEM.

J'entends venir du ciel une voix inconnue.
Ni l'oiseau printanier qui, dans les bois ombreux,
Égrène au vent des nuits ses rythmes amoureux,
Ni les psaumes, tissus de strophes merveilleuses,
Qu'entonne au soir le chœur de mes brunes veilles,
Ni les chants que mes luths soupirent quelquefois,
O poète, ne sont plus doux que cette voix.

CHŒUR DES ANGES.

O monde, prête-nous l'oreille; car nous sommes
Toute la vérité.
Gloire à Dieu dans le ciel! Paix sur la terre aux hommes
De bonne volonté!

Pour les peuples voici qu'à l'horizon se lève
Le soleil inconnu.
La concorde et l'amour remplaceront le glaive;
Car le Christ est venu.

La promesse des temps enfin se réalise,
Et Dieu reprend son tour.
Le Temple obscur s'écroule et fait place à l'Église,
Comme la nuit au jour.

Pour le monde, épuisé par trop de lutttes vaines,
Les portes vont s'ouvrir,
Les portes de la vie, où n'entrent point les haines, —
Et la mort va mourir!

A BETHLÉEM.

Ainsi chantait le chœur invisible des anges,
Et, l'oreille attentive à ces strophes étranges,
Les pâtres, qui veillaient leurs troupeaux dans les champs,
Se demandaient entre eux d'où venaient ces doux chants,
Mais ne se doutaient pas, troupe de Dieu choisie,
Qu'ils dussent les premiers saluer le Messie,
Ni que le ciel fît luire aux humbles, ses élus,
L'aube qu'on attendait, mais qu'on n'espérait plus.
C'est le roi du salut, bergers, qui vient de naître;
Et c'est vous qui deviez avant tous le connaître,
Vous, premiers courtisans de cette royauté
Qui vient reconquérir l'homme à l'éternité.
Il a pris pour palais une étable de chaume.
Or, les faibles étant les forts de son royaume,
Entrez au sanctuaire obscur, mais fortuné,
Où le promis des temps, le Sauveur nouveau-né,
Vagit dans le berceau qu'il s'est fait d'une crèche,
N'ayant pour oreiller qu'un peu de paille fraîche.
Car le vagissement de cet enfant vermeil
Réveillera le monde entier de son sommeil.
Tous les morts l'entendront dans leur sépulcre sombre,
Et les vivants plus morts que les hôtes de l'ombre.
Sur leurs trônes sanglants les rois l'écouteront,
Et les autels usés des faux dieux trembleront.
Ce que les voix d'en haut vous ont dit, fils des chaumes,
Les royaumes le vont redisant aux royaumes.

Les étoiles du ciel le savent. Les déserts
L'apprennent aux vautours qui traversent les airs.
La fleur des champs en parle aux fleurs des hautes cimes.
L'Océan réjouit l'entend dans ses abîmes,
Et les fleuves, roulant aux mers leurs grandes eaux,
S'entretiennent du Christ avec leurs longs roseaux.
Dans l'idiome obscur dont se servent les bouches
Des antres conversant avec les monts farouches,
Dans le bruit des forêts, dans le bruit des torrents
Et des vents, ces chasseurs des nuages errants,
Toute langue répète ou chante ou balbutie
Le nom de l'Oint de Dieu, c'est-à-dire Messie.
Car la nature entière a compris l'inconnu,
Et senti que le jour du salut est venu :
Aube des temps nouveaux, promis à nos ancêtres
Et que n'iraient en vain les docteurs et les prêtres,
Pharisiens qui n'ont, par les yeux de leurs clercs,
Jamais sondé l'esprit des textes les plus clairs.

=

LES VOIX.

LA NUIT.

Tracez votre aire au ciel, ô bâtons des augures,
Et dites ce qu'on voit sous mes voûtes obscures.

LES DEVINS.

De l'Orient voici venir vers Israël
Un astre que jamais on n'a vu dans le ciel.

L'ÉTOILE DE BETHLÉEM.

Mages, où vont vos pas ?

LES MAGES.

Nous allons reconnaître
Dans son berceau l'enfant divin qui vient de naître.
L'Orient par nos mains lui porte ses présents.

GASPAR.

Moi, j'ai la myrrhe.

MELCHIOR.

Et moi, j'ai l'or.

BALTHAZAR.

Et moi, l'encens.

LES ROIS.

Il est le rois des rois.

LES BERGERS.

Et le pasteur des hommes.
Le pré de son troupeau, c'est la terre où nous sommes.

LES TEMPLES PAÏENS.

Pour lui faire un cortège immense et radieux,
Nous voulons lui prêter le peuple de nos dieux.

L'ÉGLISE FUTURE.

Taillés par les sculpteurs, coulés par les orfèvres,
La vue à leurs yeux manque et la voix à leurs lèvres.
Ce peuple aveugle et sourd, fait de marbre ou d'airain,
Peut-il entendre ou voir le maître souverain?

UN ROCHER DE SYÈNE.

Pour bâtir son palais, j'ai des blocs de porphyre.

LA TERRE.

A son palais le monde entier ne peut suffire.

BABYLONE.

Je forgerai son sceptre orné de diamants.

UN MARAIS.

Son sceptre croît parmi mes longs roseaux dormants.

DAMAS.

De son glaive royal, en ma forge bruyante,
Mes mains aiguiseront la lame flamboyante.

LES PROPHÈTES.

Pour dominer le monde et pour vaincre l'enfer,
Sa parole suffit et vaut mieux que le fer.

ECBATANE ET SUSE.

Pour daller sa demeure aux salles spacieuses,
Nous avons des monceaux de pierres précieuses.

LA HARPE DE DAVID.

Mieux que dans un palais bâti d'or et d'azur,
Il aime à séjourner dans un cœur droit et pur.

THÈBES.

J'ai cent griffons taillés en marbre vert et jaune ;
Ils iront s'accroupir aux marches de son trône.

L'AVENIR.

Ton peuple de griffons, garde-le. Ce seront
Les siècles devant lui qui se prosterneront.

PERSÉPOLIS.

Son trône sera fait d'onyx aux veines blanches.

UN ARBRE.

Moi, je le lui ferai d'une croix à deux branches.

MEMPHIS.

Allons, mes argentiers, combien faut-il encor
De temps pour eiseler son diadème d'or ?

UN BUISSON.

Moi, je tresse déjà sa couronne d'épines.

TYR.

Pour teindre sa tunique aux royales crépines,
Mes cuviers sont remplis de pourpre éblouissant.

LE GOLGOTHA.

Et moi, je lui ferai sa pourpre de son sang.

LES COTEAUX D'ENGADDI.

Nos vignes, pour remplir les coupes de sa table,
Garderont le trésor de leur jus délectable,
Et nos grappes seront plus douces que le miel.

L'ÉPONGE DU CALVAIRE.

Son breuvage sera fait d'absinthe et de fiel.

CHÉOPS.

Vers mon Nil paternel si, mort, il veut descendre,
Ma grande pyramide accueillera sa cendre;
Memnon lui chantera son cantique de deuil,
Et tous mes sphinx feront cortège à son cercueil.

LE SÉPULCRE DE JOSEPH D'ARIMATHIE.

Pyramides que l'homme éleva dans l'espace,
Écueils que bat le flot du simoun quand il passe,

Tombeaux qui rassemblez, depuis plus de mille ans,
Des générations de princes dans vos flancs,
Cavernes de lions couronnés et d'hyènes,
Antres des Sésostris et des races anciennes,
Monuments qui dressez vos sommets au ciel bleu,
Vous êtes trop étroits pour contenir un Dieu!

==

LE POÈTE.

Donc le Messie est né qu'entrevit l'œil des sages,
Comme un astre attendu, dans la brume des âges,
Aube des temps meilleurs que nous avions rêvés.
Car il fallait un Dieu pour vider l'ossuaire
Où le Lazare humain dormait dans son suaire,
Et pour crier aux morts : « Levez-vous et vivez ! »

—

Seigneur, ta créature en ses routes funèbres,
Loin des sentiers du ciel, marchait par les ténèbres ;
Elle allait tâtonnant sans trouver son chemin ;
Et, l'oreille fermée à toute prophétie,
Nul ne se demandait quand le jour du Messie
S'allumerait aux cieus, dans mille ans ou demain.

—

Dans la foule des dieux dont l'Olympe s'encombre
L'homme ne voyait plus rayonner ta grande ombre
Ni ton nom, ce soleil vivant qui resplendit.
Il ne respirait plus que le doute et les haines,

A la glèbe du mal rivé par mille chaînes ,
Ainsi que Prométhée au Caucase maudit.

—
L'éternité pour lui n'était qu'un mot sonore ,
Qu'un sommeil sans réveil , qu'une nuit sans aurore ;
L'âme, rien qu'un esprit fait pour servir les sens.
Et dans les cœurs , pareils aux landes infertiles ,
Tous les vices grouillaient , ces sinistres reptiles ,
Toutes les passions , ces monstres rugissants.

—
La nef des nations allait à la dérive ,
Comme un vaisseau perdu qui cherche en vain la rive
Où le phare sauveur lui doit montrer le port.
Du Sinaï muet les échos centenaires
Avaient depuis longtemps oublié tes tonnerres.
Dans la mort tous les yeux ne voyaient que la mort.

—
Mais nous sommes au bout du désert où chemine
L'humanité qu'enfin ton aurore illumine.
Au puits de vérité sa soif va s'étancher.
L'homme est près de sortir de ses sentiers arides ,
Ou de trouver , au moins , dans les sables torrides ,
Sous les palmiers d'Horeb , l'eau vive du rocher.

—
Car le Christ c'est l'amour , et le Christ c'est la vie.
Vers le but dont parfois notre marche dévie

Il est le vrai sentier, il est le droit chemin.
Il est la vérité, le fanal, la lumière,
Le foyer du palais, l'âtre de la chaumière,
Le refuge vivant de tout le genre humain ;

—
La demeure éternelle où le ciel réalise
Le Temple, ce symbole incomplet de l'Église ;
Le toit du voyageur, le baume qui guérit,
L'abri toujours ouvert, la bouche qui console,
L'ancre d'or du salut, l'étoile et la boussole
De tous les naufragés du cœur et de l'esprit !

==
Dieu fait homme pour mieux te faire entendre aux hommes,
Va maintenant, ô Christ, sur la terre où nous sommes
Préparer le froment de toute vérité,
Et forge-nous la clé de ton éternité.
Au milieu des docteurs, dont l'âme te contemple,
Confonds, enfant encor, la sagesse du Temple.
Puis, dans ton saint silence enferme-toi, rêvant
Au langage sacré qui parle dans le vent,
Et concertant, ô Maître, avec la solitude
Le plan médiateur dont tu fais ton étude.
Dans l'âpre Sahara, domaine des typhons,
Rassemble pas à pas tous ces versets profonds
Que trace le désert sur ses pages de sable
Et dont seul tu comprends le texte insaisissable.
Dans le livre éternel des vallons et des champs,
Où la nature écrit ses emblèmes touchants,
O moissonneur divin, récolte ces symboles

Que tu ressèmeras plus tard en paraboles
Dans le cœur fécondé des générations, —
Comme le laboureur dans le lit des sillons
Jette la graine, espoir de sa moisson future, —
Et dont tout l'avenir fera sa nourriture.
Puis, sur les pas de Jean, ton précurseur humain,
Dans la foule apparais, ta lumière à la main.
Esprit que tout l'esprit de ton Père accompagne,
Gravissant le trépied du désert, la montagne,
Instruis la multitude attentive à ta voix,
Femmes, enfants, vieillards, accourus à la fois
Pour entendre ta bouche, où le ciel se révèle,
Annoncer le matin de la Bonne Nouvelle
Et l'accomplissement de tout ce qu'a promis
Le passé prophétique aux peuples endormis.
Fais entrer dans la nuit de toutes les prunelles
Le jour des vérités, ces splendeurs éternelles.
Ressuscite l'amour au fond de tous les cœurs.
Éclaire leurs sentiers pleins de doutes moqueurs.
Explique-leur le sens de cette vie obscure,
De la vie éternelle incomplète figure.
Des chaînes du péché brise tous les anneaux.
Au bord de tout abîme allume tes fanaux.
Ouvre, pour l'introduire en ton royaume immense,
A tout le genre humain les bras de ta clémence.
Fais tomber, en passant, de leur vieux piédestal
Le mensonge des dieux de marbre ou de métal,
Et dans le noir chaos des âmes apparaitre
La lumière qu'enfin le siècle doit connaître.
Que s'il reste des cœurs par l'erreur endurcis,
Ou des yeux par la nuit du vieux monde obscurcis,

Aux peuples dont l'oreille est fermée aux oracles,
Parle, ô Maître divin, la langue des miracles.
Guéris, en les touchant simplement de tes mains,
Les infirmes couchés au bord de tes chemins.
Rends aux muets la voix et rends aux sourds l'ouïe.
Rouvre à l'aveugle obscur sa prunelle éblouie,
Et fais sortir vivant Lazare, ton ami,
De la tombe où sa chair quatre jours a dormi,
Symbole universel de la race des hommes
Que ta main doit tirer du sépulcre où nous sommes,
Pour la conduire un jour dans la sainte cité
Que le ciel a construite en son éternité.
Puis, de tous nos péchés victime expiatoire,
Sois la dérision du Temple et du prétoire.
Plus grand que tous les dieux faits de pierre ou d'airain,
Confirme par ton sang ton verbe souverain,
Et, pour que l'avenir tout entier se remplisse
Du cri du Golgotha, témoin de ton supplice,
A tes bourreaux, vainqueur triomphant de la mort,
O Christ, lègue un pardon plus grand que leur remord!

LE CALVAIRE.

LE POÈTE.

Colombes du Cédar, qui nichez sur les branches,
Ouvrez au vent du sud, ouvrez vos ailes blanches.
Mon œil parcourt en vain tout le grand désert nu.
Le Maître savez-vous ce qu'il est devenu ?

LES COLOMBES.

O poète, en ce jour solennel des azymes,
Pour la dernière fois, avec ses douze intimes,
Au banquet de la pâque il est allé s'asseoir,
Et déjà le soleil décline vers le soir.
Voilà qu'il rompt le pain et qu'il bénit la coupe.
Puis, voulant tout entier s'offrir au pieux groupe,
Il dit, de cet accent à tous leurs cœurs si cher :
« Buvez, voilà mon sang; mangez, voilà ma chair. »

LE POÈTE.

Étoiles de la nuit, prunelles éclatantes,
Que les pâtres, assis sur le seuil de leurs tentes,
Regardent rayonner dans l'infini des cieus,
Que voyez-vous dans l'ombre, étoiles, de vos yeux ?

LES ÉTOILES.

Au mont des Oliviers le vent nocturne pleure.
On entend sangloter les arbres qu'il effleure.
Car le Sauveur est là sur l'herbe prosterné,
De sombres visions partout environné.
D'un calice sanglant à ses yeux dans l'espace
Le fantôme obstiné toujours passe et repasse.
Lui, le cœur plein d'angoisse et de larmes, il sent
Ruisseler de son front une sueur de sang
Et, pendant que la brise en ses cheveux se joue,
Le baiser de Judas frissonner sur sa joue.
Puis encore là-bas il voit à l'horizon
Les torches apparaître avec la trahison.

LE POÈTE.

Éperviers du Carmel, fils des régions hautes
Où s'accrochent les nids dont vous êtes les hôtes,
Savez-vous, éperviers aux yeux fauves et gris,
Pourquoi Jérusalem élève au ciel ces cris?

LES ÉPERVIERS.

Le Temple est dans la joie et la ville est en fête,
Et les toits des maisons se peuplent jusqu'au faite
Pour voir passer le Christ qui monte lentement,
Ployant sous le fardeau de sa croix par moment,
Le chemin du Calvaire; et de toutes les bouches
Sortent des cris de haine et des rires farouches.
Les lances des soldats le poussent en avant.
Les bourreaux à travers la foule au flot mouvant
Le traînent, et le sang sur tout son corps ruisselle,
Et sa marche épuisée à chaque instant chancelle,
Et partout l'on entend cette rumeur courir :
« Voyons comment ce Dieu s'y prendra pour mourir ! »

LE POÈTE.

Vautours, dont l'Abarim, sur ses crêtes chenues,
Voit se baigner le vol immense dans les nues,
Pourquoi regagnez-vous vos aires, et pourquoi
Frissonnez-vous d'horreur et tremblez-vous d'effroi?

LES VAUTOURS.

Cachez-nous dans vos plis, ô voiles des nuées!
Nous avons vu le Christ, au milieu des huées,

Du rocher du supplice atteindre le sommet.
O fureur ! Est-ce bien le ciel qui la permet ?
La foule autour de lui gronde comme un orage,
Et lui jette l'insulte et lui jette l'outrage,
Et les marteaux sanglants et les clous inhumains
L'attachent sur la croix par les pieds et les mains.

LE POÈTE.

Aigles, que Garizim voit, sur ses larges faites,
Tout joyeux accourir au souffle des tempêtes
Et vous jouer avec les flammes de l'éclair,
Pourquoi reculez-vous au plus profond de l'air ?

LES AIGLES.

Nous avons sur la croix, — spectacle qui nous navre, —
Vu le Sauveur cloué, pâle comme un cadavre,
Priant pour ses bourreaux et les deux bras ouverts
Comme s'il y voulait serrer tout l'univers.
On dirait que déjà l'homme se transfigure.
Une lueur céleste éclaire sa figure.
Son sang est un manteau de pourpre, puis encor
Les dards de sa couronne ont l'air de rayons d'or.

LE POÈTE.

O cèdres du Liban, dont les cimes sacrées
Jettent vers l'Orient vos ombres vénérées,
Écoutez ! écoutez ! Ne l'entendez-vous pas,
Ce sanglot ou ce cri qui s'élève là-bas ?

LES CÈDRES.

Un souffle d'épouvante et d'horreur nous effleure,
Et nous ne savons pas pourquoi, devant l'heure,
Déjà la nuit déroule au ciel son voile obscur
Et couvre du manteau des ténèbres l'azur.
Le sol tremble. O mon Dieu! qu'est-ce donc qui se passe?
De sinistres clartés par moments dans l'espace
Se montrent, et voilà vibrer dans l'infini
Ce cri lugubre : « Éli, lamma sabacthani! »

LE POÈTE.

Palmiers, que Réphaïm balance sur ses roches,
Du drame du Calvaire, ô vous témoins plus proches,
Vous devez mieux le voir que les cèdres lointains
Dont le Liban revêt ses sommets incertains.

LES PALMIERS.

Dans les airs, où la nuit vide ses urnes d'ombre,
Le jour a disparu comme une nef qui sombre,
Les ténèbres ayant submergé son flambeau.
On entend tressaillir les morts dans leur tombeau;
Et, spectateurs muets du deuil de la nature,
Les fantômes des saints quittent leur sépulture,
Pâles et demandant ce que les hommes font
Pour les troubler ainsi dans leur sommeil profond.

LES LARMES DU MONDE.

— « Il est mort ! Il est mort ! » gémit la voix des nues.
» Est-ce pour voir ce deuil que nous sommes venues
» Du Nord et du Midi vers l'Orient vermeil,
» Et que, de tous les cieus hôtesse radieuses,
» Nous avons revêtu nos robes merveilleuses
» Que dore le soleil ? »

— » Il est mort ! Il est mort ! » se lamentent les arbres,
Les saules inclinés qui pleurent sur les marbres,
Le cèdre qui dans l'air tord ses bras effarés,
Les palmiers étoilés pour qui Dieu fit l'espace,
Et les oliviers verts d'où la brise qui passe
Fait sortir des sanglots sourds et désespérés.

— « Il est mort ! Il est mort ! » disent, en leurs voyages,
Les aigles éperdus dans l'ombre des nuages,
Et le tigre qui fuit vers son antre sanglant,
Et le lion saisi d'une terreur profonde,
Qui tressaille, croyant sentir trembler le monde
Sous son pied chancelant.

— « Il est mort ! Il est mort ! » répond tout ce qui souffre.
» Nous étions dans la nuit, nous marchions vers le gouffre ;
» Mais nos péchés, le Christ les a tous expiés.
» Et voilà qu'il nous quitte avec nos espérances.

» Comme hier, nous faut-il aux ronces des souffrances
» Ensanglanter nos cœurs et déchirer nos pieds? »

==

LE POÈTE.

Non, le Christ n'est pas mort, car le Christ est la vie.
Il est la vérité que l'homme crucifie.
Le temple de son corps que vous croyez détruit,
Vous verrez dans trois jours qu'il l'aura reconstruit.
Non, le Christ n'est pas mort sur cette croix qui saigne.
Son verbe est éternel ainsi que l'est son règne.
Sa parole vivante à jamais restera
La fontaine où la soif des cœurs s'abreuvera.
Non, le Christ n'est pas mort. — A l'heure où le soir tombe,
Enfermez sa dépouille humaine dans la tombe;
Scellez, comme sur ceux qui pour toujours s'en vont,
De grands blocs de granit son sépulcre profond;
Des soldats apostés de peur qu'on ne l'enlève,
Devant son noir caveau faites veiller le glaive, —
Quand, du troisième jour, ainsi qu'il l'a prédit,
L'aube se lèvera sur le Temple interdit,
Le sanhédrin, debout devant la crypte ouverte,
En vain le cherchera dans sa tombe déserte.
Il en sera sorti, vivant et radieux,
Pour retourner, vainqueur de la mort, dans les cieux.

==

LA RENCONTRE DE DEUX REMORDS.

Voici la nuit dans l'ombre allumer ses étoiles.
Les tentes du désert ont déployé leurs toiles,
Et, près de ses chameaux, marcheurs aux pieds calleux,
Le voyageur étend ses membres anguleux;
Car il ne comprend rien aux lugubres murmures
Que le palmier lui jette avec ses dattes mûres.
À travers le silence il entend seulement
Quelque lion rugir de moment en moment,
Mais rugir de terreur plutôt que de colère,
A l'horizon lointain qu'un peu de lune éclaire.
Puis le désert s'endort; car il est innocent,
N'ayant pas, ô Seigneur, mis sa lèvre à ton sang.
Pendant qu'ainsi, couché dans son manteau de sable,
Il sommeille, rêvant son rêve insaisissable,
Le peuple meurtrier sur son chevet aussi
Se couche, mais troublé d'un sinistre souci;
Car l'on entend des voix gémir dans les ténèbres.
Pilate croit ouïr partout des cris funèbres,
Et tout le sanhédrin veille dans la stupeur,
Demandant au remords s'il ressemble à la peur.
Dans son lit de cailloux le lourd Cédron sanglote,
Et la brise nocturne, où pleure la hulotte,
Semble un gémissement de deuil. — En ce moment
La porte de Ghennat s'entr'ouvre lentement,
Et du côté du mont, témoin du grand mystère,
On voit marcher obscurs dans la nuit solitaire

Deux hommes. Où vont-ils, fantômes ténébreux,
Mornes et n'osant pas se regarder entre eux ?
Enveloppés du noir manteau que tisse l'ombre,
On dirait deux esprits sortis d'un rêve sombre.
Seuls les astres du ciel éclairent leur chemin.
L'un tremble, quoique ayant un bâton à la main,
Et l'autre par instants frémit, sinistre et blême,
Comme s'il contemplait quelque spectre en lui-même.
Étranges voyageurs, qui sait où vont leurs pas ?
Les échos aux rochers le demandent tout bas,
Et la brise, en passant par les rameaux des palmes,
Murmure : — « Je l'ignore » aux arbres verts et calmes.
Sont-ce des messagers de la Mort qui s'en vont
Voir comment un Dieu dort dans son cercueil profond,
Ou si tous les gardiens apostés sur sa pierre
Sous l'aile du sommeil ont fermé leur paupière ?
Qui sait ? Les sentiers même où cheminent leurs pas
Vous diraient, s'ils parlaient : — « Nous ne le savons pas. »
Au pied du Golgotha, tous deux font halte ensemble.
L'un ayant un instant regardé l'autre, il semble
Que le même frisson les secoue à la fois,
Et leur rende la vue et leur rende la voix.
— « Ahasvérus ! » dit l'un. — « Judas ! » lui répond l'autre.

JUDAS.

Salut au juif errant !

AHASVÉRUS.

Salut au faux apôtre !

JUDAS.

Hélas ! marqués tous deux du même signe au front.

AHASVÉRUS.

L'épouvante et l'effroi des races qui viendront.

JUDAS.

Frère, comme ta main tremble en ma main glacée,
Et comme de terreur ta chair est hérissée !

AHASVÉRUS.

Frère, et toi tu frémis comme un arbre des monts
Qui tressaille dans l'ombre au souffle des démons.

JUDAS.

Aussi, vois-tu, depuis la porte du prétoire,
J'ai refait, cette nuit, la route expiatoire,
Et suivi pas à pas tout le chemin sanglant
Que le Christ arpenta de son pied chancelant.
Pèlerinage affreux ! Car, sur toutes les pierres
Et sur tous les cailloux semés dans les ornières,
Ayant peur de moi-même et d'horreur frémissant,
J'ai cherché, j'ai trouvé les traces de son sang.
Le long du noir sentier j'en ai compté les gouttes.
De mes lèvres j'aurais voulu les baiser toutes ;
Et, dans l'obscurité, je les ai par moments
Cru voir étinceler comme des diamants.

Et maintenant autour de moi tout semble rouge.
Du rocher immobile au nuage qui bouge,
Tout prend cette couleur, ton lugubre et profond.
Tout est rouge partout où mes prunelles vont.
Tout est rouge. On dirait que les étoiles mornes
Sont des taches de sang dans l'espace sans bornes ;
Et, quand je rentre en moi, je vois dans mon esprit
Ruisseler à grands flots le sang de Jésus-Christ.
Hélas ! fut-il jamais de vision pareille ?
J'ai son sang dans les yeux !....

AHASVÉRUS.

Moi, sa voix dans l'oreille !

Lorsque Pilate, aux yeux des Juifs et des Romains,
Eut cru laver sa honte en se lavant les mains,
Et, dans la lâcheté cherchant une complice,
Eut livré le Sauveur des hommes au supplice,
Tout le peuple cria : — « Mort au Nazaréen ! »
Le Christ restait muet et ne répondait rien.
Cependant ses bourreaux l'entraînent, et la foule
Le suit en l'outrageant et le frappe et le foule.
Lui marche résigné dans l'insulte et l'affront.
La couronne d'épine ensanglante son front.
Le manteau dérisoire ouvert sur ses épaules,
Il fléchit par moments sous les fouets et les gaules,
Traînant le lourd fardeau de sa croix et celui
Des péchés des humains qu'il a pris tous sur lui.
Oh ! je le vois encor sur le seuil de ma porte
S'arrêter, succombant sous l'arbre entier qu'il porte.
Comme il est là, je crie, inspiré par Satan :
— « Ne souille pas le seuil de ma maison. Va-t'en !

» Marche et suis ton chemin ! » Et tristement il lève
Vers moi ses yeux sereins et calmes, comme un rêve
De ceux à qui le ciel montre ses visions.
J'y cherche des éclairs, et j'y vois des rayons !
Un seul instant, son doux regard sur moi se pose,
Et lui, pâle, s'appuie au seuil et se repose.
Mais l'esprit du démon ressaisit mon esprit,
Et je répète : — « Marche, et va-t'en, Jésus-Christ ! »
Alors, se relevant de la pierre sanglante
Où vient de s'affaisser sa force chancelante,
Il reprend le fardeau de sa croix et me dit :
— « Homme au cœur sans pitié, que ton seuil soit maudit !
« Mes pieds et mes genoux achèveront la route
« Que mon sang doit marquer en coulant goutte à goutte,
« Pour que tout l'avenir retrouve au Golgotha
« La colline où le Fils de l'Homme s'arrêta.
« Mais toi, tu marcheras, cœur impie et sévère,
« Jusqu'à la fin des temps, sans trouver ton Calvaire,
« Et vers ton Golgotha des siècles tout entiers
« Verront tes pieds user les cailloux des sentiers ! »
Puis il passe. — Et je vois, dans ce moment suprême,
O terreur ! ma maison se fermer d'elle-même !...
Je vois crouler mon seuil !... De ma porte aux ais roux
J'entends l'éternité fermer les lourds verrous !...
Les siècles vont remplir de toiles d'araignées
Mes fenêtres toujours d'un doux soleil baignées.
La cigogne, en allant visiter les déserts,
Ne regardera plus mon toit du haut des airs,
Et l'escalier de ma terrasse au nord bâtie
N'y verra plus monter que la ronce et l'ortie.
Car j'éprouve un affreux besoin de vivre, puis

Je ne sais quelle horreur de rester où je suis.
Où que j'aïlle, une force invincible m'entraîne.
Si tranquille que soit la nuit et si sereine,
Son silence lui-même a des cris et des voix.
Qui m'assaillent de tous les côtés à la fois.
— « Marche! » me dit sans cesse une langue inconnue.
— « Marche! » me dit le vent. — « Marche! » me dit la nue.
Les arbres, les buissons, jusqu'au torrent fuyant,
Tous semblent des échos de ce mot effrayant,
Et je vais...

JUDAS.

Où mes pieds ne voudraient pas te suivre.

AHASVÉRUS.

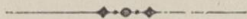
Où donc vas-tu?

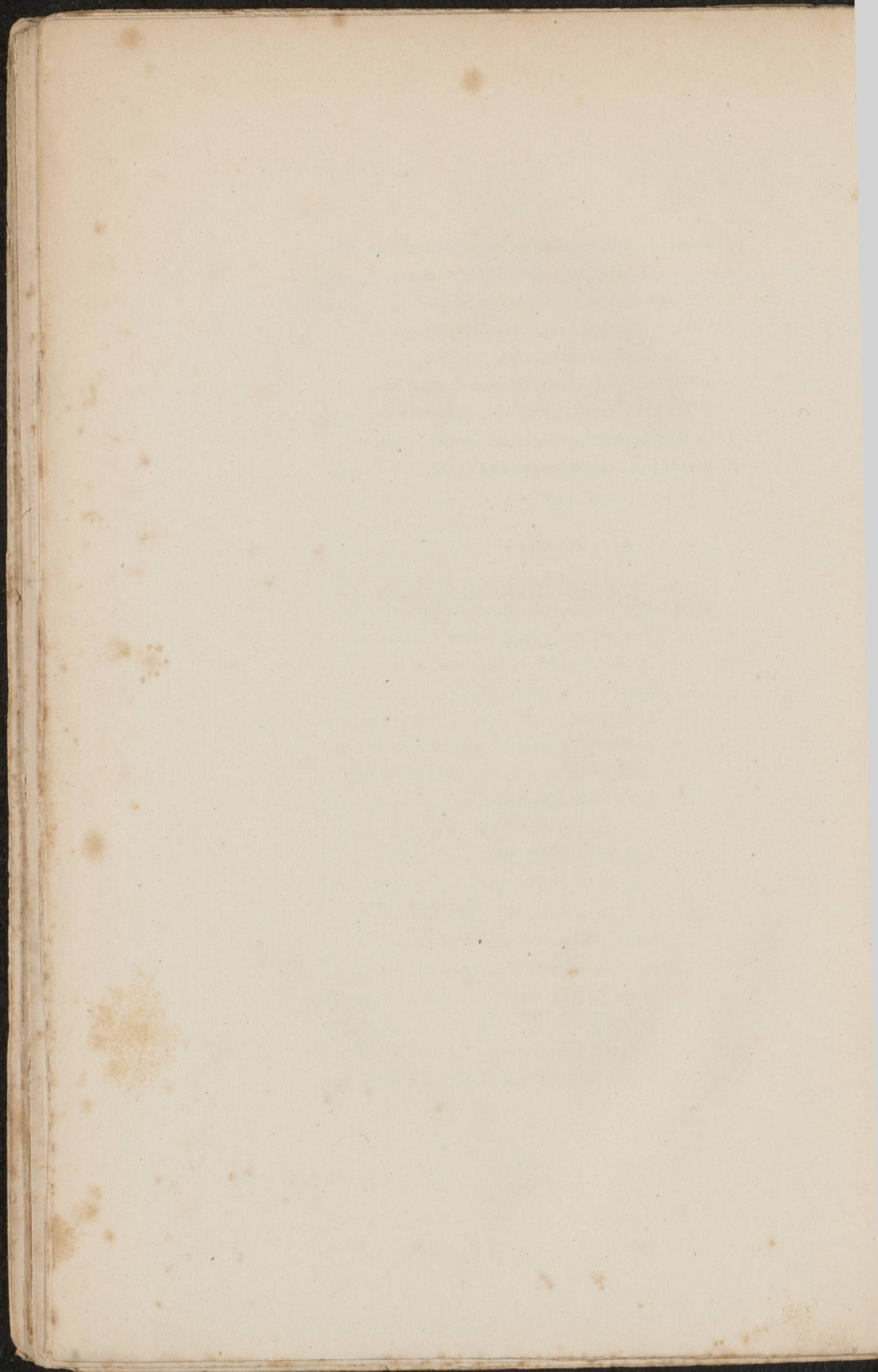
JUDAS.

Je vais mourir.

AHASVÉRUS.

Et je vais vivre!





CHANT DEUXIÈME.

=

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

Manducemus et bibamus, cras enim
moriemur.

S. PAUL. *ad Corinth. I.*, cap. 15.



LE POÈTE.

Puisque à toute clarté, puisque à toute lumière
Les Romains obstinés ont fermé leur paupière,
Qu'ils écoutent du moins, fils d'un siècle maudit,
Ce que le ciel m'inspire et que ma voix leur dit !

Un jour le Maître avait, selon son habitude,
Du pain de vérité nourri la multitude.

Le soir, il descendit de la montagne, et prit,
Avec ses compagnons, ses frères en esprit,
Le sentier qui conduit au lac de Galilée.
La foule cependant ne s'est point écoulée.
Infirmes, possédés, malades et lépreux
Attendent que la main du Christ s'ouvre sur eux.
Il dit : — « Marche ! » à l'infirmes étendu sur la pierre.
Des aveugles obscurs il rouvre la paupière,
Chasse des possédés le démon, en passant,
Et corrige la chair des lépreux et leur sang.
Puis, ayant à chacun, comme dit le prophète,
Pris le mal dont il souffre, et sa tâche étant faite,
Il veut, se dirigeant vers le rivage amer,
Gagner avec les siens l'autre bord de la mer.
Il entre dans la barque et s'assied. Les apôtres
Y montent lentement les uns après les autres,
Pendant que Pierre, ayant disposé les agrès,
Ouvre la voile au vent qui souffle doux et frais.
Et la nef prend le large et la brise l'emmène.
Or le Christ, fatigué selon la force humaine,
S'endort. — Bientôt la mer commence à s'agiter,
La tempête à bruire et les flots à monter.
Leur tumulte fiévreux à chaque instant augmente.
Le fouet de l'ouragan les bat et les tourmente.
Le lac semble mugir de l'un à l'autre bout,
Et l'on dirait un grand cuvier qui fume et bout.
Un cirque où, secouant leurs crinières d'écume,
Tous les monstres de l'eau s'acharnent dans la brume
Et se cabrent les uns sur les autres. Dans l'air,
Se brisent par moments les angles d'un éclair.
Tout le ciel est rempli de bruits et de fluées.

Le tourbillon des vents tord les sombres nuées
Comme une main tordrait une éponge. — Pourtant
Le Maître continue à dormir, n'écoutant
Ni les rumeurs que font les tonnerres dans l'ombre,
Ni les rugissements du lac bruyant et sombre.
Pendant ce temps la barque, errante au gré des flots,
Refuse d'obéir aux bras des matelots.
Elle est comme un aveugle et marche à l'aventure,
Et chaque coup de vent fait craquer sa mâture.
Les flots amoncelés, qui hurlent à l'entour,
L'assaillent comme font les béliers une tour.
Du gouvernail rompu la force est épuisée.
Comme une aile d'oiseau qu'une flèche a brisée,
La voile est en lambeaux, et l'on voit par moment
Une lame envahir le pont en écumant
Et rouler sa fureur de la poupe à la proue.
Le navire parfois tourne comme une roue
Dans un tourbillon noir, ou plonge au plus profond
Du gouffre obscur des eaux dont nul ne sait le fond.

Cependant l'épouvante a saisi les apôtres.
Tremblants et se serrant les uns contre les autres,
Ils réveillent le Christ qui dort, qui dort toujours.
— « O Maître, nous allons périr sans ton secours! »
— « Hommes de peu de foi, » leur répond le doux Maître,
« La crainte, aucun de vous ne devrait la connaître. »
Puis, levant les deux mains, il gourmande les vents
Et les flots amentés et leurs gouffres mouvants
Et les éclairs, ces fouets flamboyants des orages,
Qu'agitent dans les cieux les chasseurs des nuages.
Et la tempête cesse, et, comme elle, dompté,
Le lac reprend son calme et sa sérénité.

Une tempête encor plus effrayante et pire
Soulève en ce moment l'océan de l'Empire,
Et le vaisseau romain, battu de toutes parts,
Sent trembler, sous l'assaut des vagues, ses remparts.
Sans chef ni gouvernail, sans voile ni pilote,
Comme une algue marine, au gré de l'onde il flotte.
Le hasard seul le mène et lui fait son chemin,
Sans savoir quel écueil il heurtera demain,
Comme on voit quelquefois, dans le cirque, un quadrigé
Qui bondit, n'ayant plus de main qui le dirige,
Et va rompre, emporté par des coursiers sans frein,
Aux bornes ses essieux et son timon d'airain.
Le flot des nations, plein de rumeurs sauvages,
Grossit toujours et monte à fleur de ses rivages;
Et, d'instant en instant plus obscur, l'horizon
Voit les foudres tracer sur sa vaste cloison
Leurs énigmes de flamme, effrayants caractères
Dont les Daniels seuls comprendraient les mystères.
De tous les points du ciel, lugubre et plein de bruit,
Un souffle d'ouragan gronde à travers la nuit;
Car il est, ô Romains, fait de toutes les haines
Des peuples réveillés qui vont briser leurs chaînes,
Et fait, le savez-vous? des malédictions
Que vous lance la voix des générations.

Mais vous n'entendez pas ces cris ni ces insultes,
Ni les vagues battant, comme des catapultes,
Les flancs du vieux navire où vous êtes montés.
Et vous ne voyez pas vos mâts décapités,
Ni l'abîme hurlant et sinistre qui râle,
Comme pour vous chanter son ode sépulcrale,
Ni, dans l'obscurité du ciel toujours noir,

S'éteindre par degrés tous les astres du soir,
Ni votre nef, qui sent l'eau sourdre en ses entrailles,
Livrer à chaque lame un pan de ses murailles,
Si bien que l'univers sur l'océan romain
Ne verra plus flotter qu'une épave demain.
Et rien ne vous émeut, aveugles que vous êtes !
Et vous demeurez sourds au grand cri des tempêtes !
Vous dormez par le cœur, vous dormez par l'esprit !
Pourtant qui d'entre vous s'appelle Jésus-Christ ?

UN INCONNU.

Non, ils ne dorment pas. Car la vie, ô poète,
Est pour eux un banquet, une orgie, une fête ;
Ne croyant pas à l'autre, ils prennent celle-ci
Comme un vase rempli de cécube choisi,
Où tous boivent l'ivresse avec leur lèvre avide
Et qu'on les voit jeter loin d'eux quand il est vide.
Mais le moment est proche où les sourds entendront ;
Car leurs lits de festin sous eux s'écrouleront,
Et déjà sur les murs de leur salle joyeuse
Se montre vaguement la main mystérieuse
Dont le doigt y fera briller ces mots de Dieu,
Mané, Thécel, Pharès, écrits en traits de feu.
La réalité sort des langes des figures,
Et les siècles qu'à Rome assignaient les augures
Pour les douze vautours comptés par Romulus,
O poète, demain ils seront révolus.

LE POÈTE.

Vieillard, qui donc es-tu pour parler de la sorte ?
Un prophète ? Un voyant ?

L'INCONNU.

Poète, que t'importe
De quel nom l'on me nomme et d'où je suis venu,
Moi qui vois l'invisible et qui sais l'inconnu ?
Je suis l'homme des temps. Les siècles sont mes frères.
Avec eux j'ai fouillé les stèles funéraires
Et sondé les débris de ces vastes cités
Dont l'Orient peuplait ses États mal voûtés.
Sachant de quoi sont faits ces toits qu'on nomme empires
Ou royaumes, les uns mauvais, les autres pires,
Je sais les jours que prend et ce que fait de bruit
La chute d'un pouvoir lorsque Dieu le détruit.
Des quatre royautés, maîtresses du tonnerre,
Que rêva Daniel, le grand visionnaire,
Trois ont cessé de vivre, et leur orgueil jaloux
Au monde n'a laissé rien que ces trois cailloux.
Regarde, je les ai ramassés dans le sable.
L'un est Assur, qui, se croyant impérissable,
Vouait un éternel encens à ses trépieds
Et s'écroura, brisant Babylone à ses pieds.
L'autre est l'Égypte, Isis a jamais disparue,
Dont le désert, ainsi qu'un lac en temps de crue,
A couvert les cités de ses grands flots dormants
Et submergé l'histoire avec ses monuments.
Le troisième est la Perse aux vieilles satrapies.
Le hibou hante seul leurs ruines impies,
Et le chacal nocturne achève ses festins
Sur l'autel de Mithra dont les feux sont éteints.
Voici venir le temps où doit s'écrouer Rome.
Car le néant se met dans tout ce que fait l'homme,

Et l'on ne bâtit rien, État ni monument,
Sans qu'il se mêle un peu de ruine au ciment.

Sur ses grands murs construits par la main des Cyclopes,
Ninive en larmes voit brouter les antilopes,
Et le Nil de ses flots sortir le nénuphar
Pour regarder où fut le toit de Putiphar.
Dans le palais détruit où régnait Cléopâtre,
L'obscur silence entend hurler les chiens du pâtre
Et les oiseaux de nuit, dans leur vol anguleux,
Heurter leur aile grise à ses pilastres bleus.
Bactres, Persépolis, Ecbatane, Palmyre,
Suse dont l'ombre au flot du Choaspe se mire,
Babylone, berceau du monde assyrien,
De votre éternité que nous reste-t-il? Rien.
Et seuls les habitants des antres troglodytes
Et les spectres cachés sous les villes maudites
Que Siddim engloutit dans ses flots sulfureux,
De votre passé mort s'entretiennent entre eux.
Hier vous étiez encor les grandes et les fortes.
La guerre en vain frappait de ses béliers vos portes;
Et, vidant contre vous ses sombres arsenaux,
La catapulte usait ses dards sur vos créneaux.
Et voici que parmi vos murailles tombées
Le lézard rampe auprès des mornes scarabées,
Et la ronce à l'assaut monte de toutes parts
Sur les blocs de granit qui formaient vos remparts.

J'en ai tant vu briller et s'éteindre — ô mystère! —
D'étoiles dans le ciel, de peuples sur la terre,

De cités qu'autrefois hantaient les fiers esprits
Et dont le temps lui-même ignore les débris,
De conquérants tombés de leur char de victoire
Pour devenir fumier dans le champ de l'histoire, —
Que j'ai, témoin obscur des grands événements,
L'oreille faite au bruit de ces écroulements.
Mon pied, sans s'arrêter, traverse les royaumes,
Et les jours devant moi sont comme des fantômes.
Les semaines, les mois, les ans, les siècles vont
Roulant, roulant toujours vers ce gouffre sans fond
Que creuse dans le temps l'éternité farouche.
Mais je vais écoutant ce que dit chaque bouche,
Regardant ce que fait chaque main, peuple ou roi,
Demandant le comment de tout et le pourquoi,
M'expliquant tour à tour, contemplateur des choses,
Les causes par l'effet et l'effet par les causes,
Et partout je rencontre, en haut ainsi qu'en bas,
La forte main de Dieu que l'homme ne voit pas.

Quatre cents ans j'ai vu, dans ce laboratoire,
Atelier ténébreux où travaille l'histoire,
Ce que sa main écrit de drames effrayants
Et de combien d'orgueils elle fait nos néants.
O poète, je sais par quel détour oblique
Rome empire sortit de Rome république,
Et comment, le bandit complétant le larron,
Un Auguste toujours finit dans un Néron
Après avoir passé par Tibère et par Claude;
Car le premier chaînon du crime c'est la fraude.
J'ai suivi pas à pas tous ces monstres divers

Que Rome, l'éternel effroi de l'univers,
Vit, sinistre témoin de leurs ignominies,
Du trône des Césars tomber aux gémonies,
Spectres impériaux dont les temps à venir
Recueilleront avec horreur le souvenir,
Étonnés qu'au berceau de ces loups sanguinaires
Le Seigneur n'ait pas fait éclater ses tonnerres.
J'ai, vieux contemporain des générations,
Tour à tour parcouru toutes les nations
Que la terre nourrit et que le ciel éclaire.
J'ai vu partout la haine et partout la colère,
Et partout s'indigner les peuples frémissants
Du joug que leur épaule a porté six cents ans.
L'Afrique, du milieu de ses ruines mornes,
Crie au simoun errant dans ses déserts sans bornes :
— « Qu'as-tu fait du linceul de sables meurtriers
» Où tu couchas hier Cambyse et ses guerriers? »
Et l'Asie à son tour, l'Asie aux dieux difformes,
Jour et nuit crie : — « Allons, mes éléphants énormes,
» Mes tigres, mes chacals, mes lions dévorants,
» Levez-vous et mettez en lambeaux mes tyrans!
Et par l'Europe entière une clameur funèbre,
Du Rhin à la Vistule et de la Seine à l'Èbre,
Se prolonge, apprenant au monde conjuré
Que souvent la révolte est un devoir sacré.
Quatre siècles entiers, moi qui marche et qui sue
Dans mon rude chemin sans terme et sans issue,
J'ai recueilli ces cris, j'ai commenté ces voix.
Dans le passé profond l'avenir je le vois;
Et, de quelque côté que je tourne l'oreille
J'entends gronder un flot humain qui se réveille

Et sur ses fondements tout l'empire trembler
Comme un vieux pan de mur qui s'apprête à crouler.

LE POÈTE.

Mais encore qui donc, voyageur séculaire,
Qui donc es-tu?

L'INCONNU.

Je suis celui que l'ombre éclaire.

LE POÈTE.

Quoi! cet Ahasvérus dont le Seigneur maudit
Le seuil et la maison?...

AHASVÉRUS.

Poète, tu l'as dit.

Je suis l'homme marqué du sceau de l'anathème,
Mais aujourd'hui lavé par les eaux du baptême,
Puis encor dans le flot du Jourdain des douleurs;
Car nous ne souffrons pas sans devenir meilleurs.
Dans le chrétien nouveau plus rien du Juif impie
Ne reste. Mon passé sinistre, je l'expie,
Et, presque résigné, je suis mon long chemin
Pour m'arrêter peut-être en mille ans, ou demain.
Or, dans le monde entier, je sais ce qui se passe.
Écoute tous ces bruits qui vibrent dans l'espace :
C'est le chant du réveil des peuples qu'on entend,
Diane du grand jour que l'avenir attend.

LES VOIX DU MONDE ROMAIN.

LA GERMANIE.

Mes plaines ont besoin de sanglantes rosées.
O larmes sur Varus par Auguste versées,
Cinq siècles ont-ils pu vous dessécher enfin ?
Car mes sillons ont soif et mes corbeaux ont faim.

VELLÉDA.

Dans le silence obscur des nuits mornes et brunes,
O ma mère, j'ai lu tous les secrets des runes.
Des flots de sang, des flots et des flots couleront.
Tes sillons altérés à pleins bords en boiront.

L'ÉPÉE D'ARMINIUS.

Cinq siècles de combats ne m'ont point émoussée.
Nos champs vont s'abreuver de leur rouge rosée.
Sous mon tranchant fatal que de morts tomberont !
Nos corbeaux affamés longtemps s'en repaîtront.

LA SCANDINAVIE.

Moi, le Nord qu'une brume éternelle enveloppe,
Ventre d'où sont sortis les peuples de l'Europe,
J'ai mes Cimbres encor, les fils vaillants de ceux
Que Marius frappa de son glaive chanceux.

LA VISTULE.

Et moi, mes Huns montés sur leurs grandes cavales,
Dont le souffle orageux a le bruit des rafales
Que les bouches du Nord font gronder à travers
Les branches des sapins tordus par les hivers.

LE DANUBE.

Debout, mes Alamans, fils des hordes alaines !
Levez-vous plus nombreux que les épis des plaines,
Et qu'on croie, à vous voir, une immense forêt
De piques et de dards aigus qui marcherait !

L'ELBE.

Cyules des Saxons que l'Océan polaire
Voit de ses ouragans affronter la colère,
En mer vos nefes d'osier qui portent sur les flots
Mon peuple aventureux de soldats matelots !

LE RHIN.

Rochers, entassements de lave, pics sauvages,
Dont la chaîne s'étend le long de mes rivages,
Remplissez tout mon lit de vos blocs. Je veux voir
Sur ce pont tous mes Francs passer avant ce soir.

TRÈVES.

Allumez votre lampe, ô mes blondes veilleuses,
Et videz jusqu'au bout vos quenouilles joyeuses ;

Car voici les guerriers aux boucliers d'airain
Et leurs cornes d'aurochs qui vont franchir le Rhin.

ARRAS.

Honte aux cœurs paresseux! Honte aux âmes rétives!
Pressez, mes tisserands, vos navettes actives.
Restez sur vos métiers courbés jusqu'à demain.
Nous tissons le linceul du cadavre romain.

LA GAULE.

Hâtez-vous; car mon coq, héraut au cri sonore,
Annonce le réveil de cette grande aurore
Que ma haine depuis bien des siècles attend.
Mes bagaudes armés s'assemblent en chantant.
L'ongle de mes coursiers bat l'aire des étables,
Et mes clairons sont pleins de souffles redoutables.

LES PYRÉNÉES.

Mes aigles ce matin sont sortis de leur nid.
Où vont-ils effleurant leurs rochers de granit,
Mes aigles dont la joie allume la paupière?
Je les vois aiguïser leurs serres sur la pierre,
Je les vois aiguïser leur bec d'acier aussi.
A quel combat sanglant s'apprêtent-ils ainsi?

LES AIGLES.

L'aigle de Rome est las de porter le tonnerre.
Nous allons installer nos aiglons dans son aire;

Car son vol ne sait plus s'élever dans les cieux,
Et l'avenir du monde est fermé pour ses yeux.

L'ESPAGNE.

Moi, pour brûler son nid de rapine et de honte,
J'allumerai ma torche aux flammes de Sagonte,
Et j'ai pourtant, — l'histoire a de pareils hasards, —
Prêté trois empereurs au trône des Césars....

LA GRANDE-BRETAGNE.

Spectres perdus parmi tous ces monstres infâmes,
Pour qui rien n'est sacré, vieillards, enfants ni femmes,
Et pour qui l'univers est comme une forêt
Où dans l'ombre le crime armé s'embusquerait.
Mais leur règne s'écroule et leur force est passée.
C'est pourquoi sur ton char monte, ô Boadicée,
Et bats des mains à voir dans leur obscur charnier
Ces bandits empourprés tomber jusqu'au dernier.

LES ALPES.

Nous sommes l'Helvétie, et nos épaules blanches
Ont porté, cinq mille ans, leurs manteaux d'avalanches.
N'est-ce pas trop déjà de ce fardeau, mes sœurs,
Pour que nous subissions encor nos oppresseurs?
Sur nos glaciers d'argent le vent libre circule.
Libre est l'aigle qui monte, avec le crépuscule,
Sur nos pics, frère ailé des nuages errants.
Soyons libres comme eux et brisons nos tyrans!

LA GRÈCE.

Quels sont ces bruits d'épée et quels ces bruits de lance
Qui troublent mon sépulcre et son obscur silence?
Car voilà déjà plus de six siècles entiers
Que l'oubli, cette ronce, envahit mes sentiers.
Or, est-ce Salamine, ou Mycale, ou Platée,
Qui, filles de ma gloire illustre et redoutée,
Viennent me réveiller dans mon cercueil glacé,
Comme si l'avenir refaisait le passé?

L'ARMÉNIE.

Remplissez vos carquois, mes fauves sagittaires,
Et lancez vers le Nord vos coursiers militaires,
Noirs griffons du désert qui vont sans mors ni frein
Au bruit de vos tambours aux sonnettes d'airain.
Car l'Euphrate vous vit, ô mes Parthes, naguère
Broyer toute une armée avec ses chars de guerre.
Des succès glorieux vous savez le chemin,
Comme au temps de Crassus, dont je garde la main,

LA NUMIDIE.

Cigognes que, du haut de ses crêtes chenues,
L'Atlas voit traverser l'océan bleu des nues,
Cigognes qui venez du Midi, regardez!
Où s'en vont ces courants de peuples débordés?

CARTHAGE.

Quoi! tu ne vois donc pas à quel but Dieu nous mène?
Nous préparons à Rome un nouveau Trasimène.

Du glaive d'Annibal j'ai retrempé l'acier,
Et de sa housse d'or revêtu mon coursier.

LA LIBYE.

Mes lions accroupis dans les oasis vertes,
Vos gueules vers le Nord toutes larges ouvertes,
La prunelle farouche et la narine au vent,
Pourquoi regardez-vous vos ongles si souvent?
Depuis l'aube jusqu'à la nuit livide et terne,
Sans tremper votre lèvre à l'eau de la citerne,
Roulant sous vos longs cils votre œil fauve et hagard,
Que sondez-vous ainsi l'horizon du regard?

L'ÉGYPTE.

Memphis a vu monter sur ses trois pyramides
Trois ibis, habitants du Nil aux bords humides;
Six licornes de Thèbe et six griffons ont pris
Le chemin du Delta par les grands sables gris.
Qu'est-ce donc que l'ibis regarde et qu'il écoute?
La licorne qu'a-t-elle entrevu sur sa route?
Au bout de son sentier le griffon éperdu
Quel bruit mystérieux a-t-il donc entendu?

CHOEUR DES NATIONS.

Que disent tes cadrans, que disent tes clepsydes,
O Rome? Car voici l'heure où viennent les hydres,
Les serres des vautours et les dents des lions.
Voici vers toi le cri des races qui s'élève.

Voici venir les fils de la lance et du glaive
Pour te briser, fléau des générations.

—

Car la paix avec toi n'est que la servitude.
Douze siècles ta louve a, dans sa solitude,
Ta louve a bu le sang des peuples opprimés.
Mais leur tour est venu de monter dans l'histoire,
Et tes pieds descendront l'escalier de ta gloire,
Et tes fastes vont être à tout jamais fermés.

—

Hier le cœur, aujourd'hui l'anévrisme du monde,
On entend battre, au fond de ta poitrine immonde,
Les palpitations de tout le genre humain.
Toute corruption fait du sang dans tes veines.
Tù ris des nations et de leurs larmes vaines ;
Mais à ta pourpre on va les essuyer demain.

—

Sous ses porches béants ton arche triomphale
Verra passer demain la vivante rafale
Des vengeurs suscités par les siècles qui font, —
Des droits sacrés de l'homme austères sentinelles,
Lorsque enfin luit le jour des luttes solennelles, —
Aux orgueils les plus hauts un néant plus profond.

—

Maudits soient par le ciel et maudits par la terre
L'amphore où, chaque jour, ta soif se désaltère,
Le sceptre et le manteau que souillent tes Césars,
La voie où leur pied marche et l'escalier qu'il monte,

Le trône où leur grandeur siège moins que leur honte ,
Le tranchant de leur glaive et l'essieu de leurs chars!

—

Nous, les Francs et les Huns, les Goths et les Vandales ,
De tes palais on nous verra fouler les dalles.
Nous boirons l'hydromel aux coupes de tes dieux.
Nous briserons la clé de tes arcs de victoire ;
Et, dans nos boucliers ayant pesé ta gloire ,
Nous jetterons ta cendre aux vents de tous les cieux.

—

Nous seuls savons le sens des mots et des figures
Dont l'avenir remplit la bouche des augures.
Mais toi, tu n'entends rien aux signes du passé.
Voilà qu'à chaque instant ta splendeur diminue ,
Et chaque soir ajoute un peu d'ombre à la nue
Où doit s'ensevelir ton soleil éclipsé.

—

C'en est fait, c'en est fait, Rome, de ton prestige.
Ton vieux laurier n'a plus de séve dans sa tige.
Parmi les nations tu cesses de compter.
Et le monde va voir, dans la cité latine,
Entourant de ses cris la roche palatine ,
Jupiter en descendre et le Christ y monter !

=

LE POÈTE.

Mais Rome, tout entière au bruit joyeux des fêtes ,
O peuples, n'entend pas la rumeur que vous faites,

Ni retentir vos pas, cavaliers, fantassins,
Ni mugir vos clairons, ni râler vos buccins,
Ni vos béliers briser les portes de l'empire,
Ni l'effroi palpiter dans tout cœur qui respire.

Car Rome chante aussi, la bacchante, laissant
Se mêler par endroits quelque strophe de sang,
Après assaisonnement de sa gaité farouche,
A l'hymne des festins que fredonne sa bouche,
Pendant qu'à flots vermeils on fait couler le vin
Des amphores d'Anxur dans les coupes d'or fin.

DANS UN TRICLINIUM.

— « Nous aimons à voir, brunes filles des Gaules,
» Nous aimons à voir, blondes filles du Rhin,
» Vos cheveux flotter sur vos blanches épaules
» Et vos cœurs s'ouvrir à l'amour souverain.

—
» Nous aimons à voir, quand les coupes cyniques
» Ont versé les flots du falerne écumant,
» Frissonner vos seins sous vos blanches tuniques
» Et vos corps se tordre aux baisers d'un amant.

—
» Nous aimons sentir, ô suprêmes délices !
» Se pâmer nos yeux pris d'un charme vainqueur ;
» Car vos bouches sont, ô beautés, les calices
» Où l'on boit l'amour, ce falerne du cœur.

- » Par les dieux, laissons aux chrétiennes moroses
- » Les refus glacés, le dédain des Amours.
- » C'est pour nous qu'il font, en avril, tant de roses,
- » C'est pour nous qu'il font tant de femmes toujours.

—

- » L'avenir est noir, nous ont dit les augures.
- » Votre rire est doux, leur grimoire est peu clair.
- » Laissons-les fouiller leurs énigmes obscures.
- » Chantez-nous, beaux corps, vos beaux hymnes de chair.

—

- » Aux baisers mêlons le sang rouge des treilles
- » Et noyons au vin les stupides remords.
- » Puis rendons notre âme à deux lèvres vermeilles,
- » Si Pluton nous veut dans l'empire des morts. »

=

DANS LE CIRQUE.

En tes tricliniums parfumés de verveine,
Laisse la volupté, Rome, te mettre en veine,
Les femmes et l'amour illustrer tes festins,
Et sonner les chansons aux doux rythmes latins.
Mais toute nuit, hélas! d'une aube se complique.
Le paganisme chante et le cirque réplique.

L'amphithéâtre est plein. Cent mille spectateurs
Des gradins étagés occupent les hauteurs.
Sous le velum, qui fait un charmant crépuscule,
On voit au premier rang Maximien Hercule,

Tigre humain dont le sort dut faire un empereur,
Et le peuple l'acclame avec joie et terreur.
Non loin des sénateurs accoudés sur leur stalles,
Le front calme et serein, se placent les vestales,
Et l'on entend hurler, comme dans un enfer,
Tous les bourreaux du cirque en leurs cages de fer :
Les lions de Barca, les tigres de Nubie,
Les buffles mugissants qu'enfante la Libye
Ou dont le Taurus, plein de sinistres secrets,
Voit, la nuit, flamboyer les yeux dans ses forêts,
Les panthères que l'Inde abrite aux bords du Gange
Et dont le grincement simule un rire étrange,
Les chacals de Pétra, les hyènes de Sur,
Les loups, fauves rôdeurs des montagnes d'Assur,
Les ours que le Liban nourrit sous ses vieux ormes,
Et jusqu'aux éléphants, blocs rugueux et difformes,
Dont le pied, en marchant de son pas coutumier,
Broie un cadavre humain ou le tronc d'un palmier.
Tous ces monstres, les yeux remplis d'éclairs, attendent.
Ayant tous soif de sang et faim de chair, ils tendent
A travers les barreaux leur muse aux cris stridents
Et les grattent avec leurs griffes et leurs dents.
Mais le sang et la chair descendent dans l'arène,
Trois chrétiens, un vieillard, une vierge sereine,
Puis un jeune homme fort et calme, tous portant
Au front une auréole invisible et chantant :

— « Devant vous, Seigneur, nous courbons nos têtes
» Et nos cœurs aussi.
» Notre espoir au ciel, ô Seigneur, vous êtes
» Notre force ici. »

Et le peuple en fureur, que l'instinct du sang pousse,
Vers les trois condamnés hurle en levant le pouce,
Tandis que l'empereur sur son trône sourit.
Mais l'hymne recommence au nom de Jésus-Christ :

— « Des païens obscurs nul de nous n'envie
» Les destins heureux.
» Car la mort, Seigneur, c'est pour nous la vie,
» C'est la mort pour eux. »

Les sénateurs muets trépignent dans leurs stalles,
Et l'on voit s'empourprer le front blanc des vestales;
Mais le chant des martyrs, bestiaires de Dieu,
Continue à monter vers le ciel large et bleu :

— » Nous avons marché, cœurs croyants et calmes,
» Dans la nuit du temps.
» Ouvrez-nous, Seigneur, la cité des palmes,
» L'éternel printemps. »

Et l'on entend, avec la foule impatiente,
O tigres, ô lions, votre meute effrayante
Dans vos cages de fer rugir et s'agiter.
Mais la voix des chrétiens achève de chanter :

— « Nous allons mourir; mais, mon Dieu, qu'importe?
» Nous mourrons joyeux,
» Si la tombe doit nous ouvrir la porte
» Qui conduit aux cieux! »

Trois tigres aussitôt bondissent dans l'arène,
Le premier pris à Zin, le second à Cyrène,

Le troisième tiré d'un ravin du Nébo
Où Moïse oublié n'eut pas même un tombeau,
Tous effrayants, mêlant encor dans leur crinière
Au sable du désert l'odeur de la tanière.
Le dos arqué, tous trois s'arrêtent un moment,
Et, faisant éclater un long rugissement,
Promènent autour d'eux leur regard qui foudroie.
Des ongles et des dents ils choisissent leur proie;
Et, comme si des yeux ils se fussent compris,
Ils poussent à la fois trois formidables cris.
Un bond, et chacun d'eux (ô moment d'épouvante!)
De ses griffes saisit sa victime vivante,
Et chacun des martyrs, comme un suprême adieu,
Adresse à l'empereur ces mots : — « Gloire au seul Dieu ! »
Et meurt, ayant trouvé, comme Christ, son Calvaire.

Votre royaume est donc bien difficile à faire,
Qu'il faille tant de sang, mon Dieu, pour affirmer
La vérité qui doit dans les âmes germer ?
Mais votre nom, Seigneur, maître de tout mystère,
Soit béni dans le ciel et béni sur la terre,
Et votre volonté se fasse en tous les temps !

Or, la foule applaudit pendant quelques instants,
Ayant vu, sans qu'un cri soit sorti de leurs bouches
Les martyrs déchirés par les monstres farouches,
Sur le sable tomber, les bras ouverts en croix,
Comme pour dire encore après la mort : — « Je crois. »

En ce moment au bord de l'arène se penche
Un vieillard secouant sa chevelure blanche,
Puis se dresse, les yeux fixés sur Maximien,
Et s'écrie : — « Empereur, que leur sort soit le mien ! »

» Car tes dieux ne sont tous que des dieux d'imposture,
» Fabriqués de mensonge et faits de pourriture,
» Symboles creux, mais pleins des vices des humains.
» Il n'est qu'un seul Dieu vrai, c'est le Christ, ô Romains! »

Pareil au noir Caurus qui souffle les tempêtes,
Ce nom va soulevant la multitude. — « Aux bêtes! »
Ce cri dans tous les cœurs, ce cri dans tous les yeux,
D'un bout du cirque à l'autre, éclate furieux.
— « Aux bêtes! » On dirait le tonnerre qui roule,
A travers tous les rangs ameutés de la foule,
Et cent mille regards fixés sur l'empereur
Attendent ce que va décider sa fureur.
Un signe de sa main, — et, l'œil plein de lumière,
Le vieillard, qui tout bas murmure une prière,
Dans l'arène s'élançe. On voit en même temps
De leurs cages bondir trois lions haletants,
Formidables, ayant, sur l'Euphrate qui gronde,
Bravé, cinq ans, les dards et la flèche et la fronde.
Tout frissonne à l'aspect de ces monstres hideux,
Tout, hormis le vieillard qui marche au-devant d'eux.
Leur faim rugit. Leurs dents et leurs griffes s'apprêtent.
Mais tout à coup voilà que tous trois ils s'arrêtent
Et devant l'inconnu se prennent à frémir.
D'épouvante à ses pieds on les entend gémir.
Cet être surhumain quel est-il? Est-ce Hercule,
Pour que tout le désert devant lui seul recule?
Pour que sous son regard, plein d'étranges rayons,
On voie ainsi trembler la fureur des lions?
Car tous les spectateurs, le front sinistre et blême,
Regardent l'empereur qui tressaille lui-même,

Disant : — « Si c'est un Dieu, le ciel est contre nous. »

Cependant le vieillard, se jettant à genoux
Et croisant les deux mains sur sa poitrine nue,
S'écrie (et Rome entend cette voix inconnue) :

- « Grâce! grâce, Seigneur! Quatre siècles entiers
- » J'ai marché sans trouver le bout de mes sentiers.
- » Comme dans un sépulcre enfermé dans la vie,
- » Au fond de leurs tombeaux, les morts je les envie;
- » Car ils ont le repos du moins, que je n'ai pas.
- » La terre incessamment s'allonge sous mes pas.
- » Les lions de l'Atlas et les tigres des jungles
- » Refusent d'entamer ma chair avec leurs ongles.
- » L'hyène à mon aspect recule avec effroi.
- » Les flammes des volcans ne veulent pas de moi.
- » Les déserts africains n'ont pas assez de sables,
- » Ni dans ses bassins verts, gouffres inépuisables,
- » La mer assez de flots pour me faire un linceul.
- » De pays en pays je marche triste et seul,
- » Moi qui n'ai plus, hélas! de toit ni de famille
- » Et que n'accueillent plus, l'été, sous la charmille,
- » Ou, l'hiver, à côté du foyer babillard,
- » Le baiser d'un enfant ni la main d'un vieillard.
- » C'est en vain que je frappe aux portes de la tombe,
- » Voulant dormir, pareil à tout mortel qui tombe,
- » Dormir, dormir enfin de ce sommeil profond
- » Que les chevets glacés des sépulcres nous font.
- » Mais il faut que je marche, hélas! et que je vive.
- » Car — bien que le Seigneur, de ses sources d'eau vive
- » Ait ouvert à ma soif le généreux trésor —
- » La révolte parfois dans mon âme entre encor.

» L'ouragan dans mon cœur, l'ouragan dans ma tête,
» Je suis comme un oiseau qu'emporte la tempête.
» L'Himalaya, sublime escalier de l'azur,
» Où l'aigle voyageur trouve un asile sûr,
» Que de fois, ô mon Dieu, dans ses brises neigeuses,
» Il m'a vu rafraîchir mes tempes orageuses!
» Dans les eaux de ses lacs, tout frémissants d'horreur,
» Que de fois, ô mon Dieu, j'ai miré ma terreur
» Jusqu'à l'heure où la nuit, vers l'Orient plus sombre,
» Roulait dans les ravins ses avalanches d'ombre,
» Et que les astres d'or s'allumaient dans les cieux
» Afin que l'infini me vît de tous ses yeux!
» Je donne des frissons à toute âme vivante.
» Je suis le condamné sinistre, l'épouvante,
» Le spectre de la vie et l'ombre de la mort,
» L'éternité du crime et celle du remord.
» Mon nom, l'aigle des pics le redit à l'espace.
» Les chiens avec effroi le hurlent quand je passe;
» Et, me voyant venir de loin, la mère dit :
» Silence, mes enfants; voilà l'homme maudit!
» A mes pieds fatigués toute porte se ferme.
» Et l'avenir encor, qui sait ce qu'il renferme
» D'angoisse, de souffrance et d'épreuves enfin,
» Mystérieux anneaux de ma chaîne sans fin ?
» O Seigneur, qui savez le nombre des étoiles,
» Perles d'or dont la nuit brode ses sombres voiles,
» Et comptez chaque jour dans leurs gouffres béants
» Les sables des déserts, les flots des océans,
» Vous savez tous les pleurs sortis de mes paupières,
» Vous avez entendu mes cris et mes prières,

- » Vu les froides sueurs de mon front ruisseler
- » Et senti sous vos mains tous mes membres trembler.
- » Seigneur, j'ai tour à tour visité tous vos temples,
- » De tous vos confesseurs médité les exemples,
- » Interrogé vos saints dans les déserts discrets
- » Où leur esprit entend votre voix de plus près.
- » Dans toutes les douleurs j'ai marqué mes étapes.
- » Les catacombes m'ont admis à leurs agapes,
- » Et souvent, dans le cirque où tombaient vos martyrs,
- » J'ai prosterné devant la mort mes repentirs.
- » Mais elle ne veut pas se faire ma complice.
- » Le glaive à mes remords refuse le supplice.
- » Les haches des bourreaux, les tenailles de fer,
- » Comme sur du granit, s'émousent sur ma chair.
- » Les bûchers flamboyants s'éteignent quand j'y touche.
- » Le plomb fondu se change en glace dans ma bouche,
- » Et voici les lions, à ma vue effrayés,
- » Comme des chiens soumis se coucher à mes pieds.
- » Quand aurez-vous pitié de votre créature ?
- » Oh ! laissez-moi rentrer du moins dans la nature ;
- » Et, mesurant le crime, ô Dieu juste, au remord,
- » Laissez tomber sur moi le pardon de la mort !
- » Seulement, ô Seigneur, laissez-moi voir encore
- » Sur la Rome chrétienne éclater votre aurore,
- » Et monter votre croix, ce soleil radieux
- » Sur l'Olympe, déjà trop étroit pour ses dieux ! »

Puis sa main quatre fois ramasse un peu du sable
Qu'a rougi des martyrs le sang ineffaçable,
Et, le jetant dans l'air aux quatre points du vent :
— « Regardez, reprend-il, ô Fils du Dieu vivant ! »

Ensuite, sans qu'un tigre ou qu'un lion proteste,
Il étend son manteau pieux sur ce qui reste
Des trois morts. Après quoi, pareil à Daniel,
Du cirque morne il sort en regardant le ciel.

==

LE POÈTE.

Allons, vengeurs que Dieu suscite pour les races,
Prenez vos javelots, vos dards et vos cuirasses!
La justice du ciel par vous doit s'accomplir,
Et l'urne du destin déborde à se remplir.
Car le droit désormais de la force relève,
Et si Dieu c'est la main, n'êtes-vous pas le glaive?
Daces, dont les aïeux se souviennent encor
Du vieux Persépolis, la ville aux dômes d'or;
Cimbres, que Marius vit unir sur vos casques
Les mufles des dragons aux ailes de tarasques;
Hérules, qui buvez l'Oder aux flots glacés
Et changez en désert le sol où vous passez;
Saxons, qui, vous berçant sur les mers boréales,
Mêlez au bruit du vent vos chansons martiales;
Angles, qui, baptisés dans l'océan breton,
Portez dans les combats vos targes de laiton;
Goths, que l'Espagne attend; Vandales, dont l'Afrique
Doit voir rouler les chars sur sa terre historique;
Lombards, dont on verra le belliqueux essaim
Abreuver ses coursiers aux flots verts du Tessin;
Quades aux cheveux roux; Frisons aux larges braies;
Teutons à l'œil luisant comme l'œil des orfraies;

Sicambres, qui, jamais à nul joug asservis,
Aigüisez sur vos rocs la hache de Clovis ;
Alains, qui, fiers du sang des anciens Massagètes,
Enduisez de poison le fer de vos sagettes ;
Burgondes, qui portez en guise d'étendard
Une tête d'aurochs sur la hampe d'un dard ;
Sarmates voyageurs, Suèves et Gépides ;
Huns, qui, lançant au vent vos cavales rapides,
Mêlez à l'ouragan votre ouragan de bruit,
Vous, que l'horreur devance et que la terreur suit,
Vous tous, peuples épars dans l'Europe rebelle,
Réveillés par la voix de Dieu qui vous appelle,
De l'avenir obscur, vous, ouvriers secrets,
Descendez de vos monts, sortez de vos forêts !
Accourez tous, torrent humain qui roule et gronde,
Accourez avec l'arc et la lance et la fronde,
Avec vos chars de guerre et vos chevaux ailés
Dont la tempête tord les crins échevelés !
Vengeurs inattendus de tout ce qui respire,
Ébranlez les remparts du formidable empire,
Déracinez du sol la tour de son orgueil,
Et de son grand néant faites-lui son cercueil !

—

LES HYMNES DES BARBARES.

UN SOLDAT D'ALARIC.

La neige a fait tomber ses plumes blanches
Dans nos noirs sentiers.

L'obscur sapin a fait pleurer ses branches
Quatre jours entiers.

Le rauque corbeau dans l'ombre s'élançe.
Le loup des forêts bondit sur nos pas.
Ils savent où vont les fils de la lance.
Ils savent où vont les fils des combats.

—

Les nornes ont filé, des nuits entières,
Leurs fuseaux d'airain,
Chantant vos runes sombres, ô sorcières,
Sous leurs toits de crin.

Leurs yeux ont-ils lu la grande épopée
Qu'écrira l'avenir du monde là-bas?
Ils savent où vont les fils de l'épée.
Ils savent où vont les fils des combats.

—

Odin fait, jour et nuit, gémir l'enclume,
Forgeron du sort.
De notre gloire enfin l'éclair s'allume,
O guerriers du Nord!
Nos noirs étalons au bruit de l'orage
Hennissent de joie et doublent le pas.
Ils savent où vont les fils du carnage.
Ils savent où vont les fils des combats.

—

UN SOLDAT D'ATTILA.

L'épervier des bois dans son nid se lamente.
Le vautour des monts a gémi tout le soir.
Vous boirez, oiseaux, si la soif vous tourmente,
Vous boirez demain au sanglant abreuvoir,
Épervier des bois et vautour des monts!

Le coursier du roi, secouant sa crinière,
Va frappant le sol et demande son mors.
Du matin au soir il redit sa prière :
— « Donne-moi, seigneur, ma litière de morts. »
Le coursier du roi va frappant le sol!

Le clairon bruit dans l'armée aguerrie,
Et les loups ont faim dans leurs sombres halliers,
Et la lance est prête, et le glaive nous crie :
— « Je me rouille ici près des noirs boucliers. »
Le clairon bruit et les loups ont faim!

Nous voici venir, nous, les fils des Alrunes,
Nations, tremblez dans vos mornes vallons.
Nos coursiers sont noirs, leurs crinières sont brunes.
Nos carquois sont pleins, et nos glaives sont longs.
Nous voici venir, nations, tremblez!

UN SOLDAT DE GENSÉRIC.

Tempêtes du nord, rugissez dans l'espace!

Hurlez! hurlez!

La foudre conduit votre meute qui passe,

O vents ailés!

Courez dans les cieux, aboyez sur nos têtes

Avec l'éclair.

Plus vite que vous nous marchons, ô tempêtes,

Coursiers de l'air.

Rafales neigeuses du pôle accourues,

Soufflez! soufflez!

Dans l'air autommal, ô triangles des grues,

Volez! volez!

Voici s'avancer nos cavales sans nombre

Plus vite encor.

— « Où va, se dit-on, cet orage dans l'ombre

» Au son du cor? »

Ravines des monts par la neige gonflées,

Roulez vos flots.

Broyez, ô torrents, dans les creux des vallées

Les noirs bouleaux.

Ainsi nous broyons les cités, les royaumes,

Chemin faisant.

Et, morne lineeul, sur les peuples fantômes

L'oubli descend!

LES TROIS DERNIERS JOURS DE ROME.

LE PREMIER JOUR.

ROME.

Esclaves, écoutez comme on frappe à ma porte.
On frappe, on frappe encoir.

LES ESCLAVES.

Rome, que nous importe?

ROME.

Mes veilleurs endormis, ma foi, qu'est-ce qu'ils font?

LES ESCLAVES.

Tes veilleurs sont plongés dans un sommeil profond.
Sous leur chevet, ce soir, une main invisible
A dérobé la clé de ta force invincible.
Ce sont des juifs peut-être, ou, qui sait? des chrétiens.

UN BARBARE.

La clé de ta puissance, ô Rome, je la tiens ;
Car c'est, regarde ici, le pointe de mon glaive.
Ton étoile décline et la mienne se lève.
Descends ton escalier de porphyre vermeil,
Et laisse tes veilleurs dormir leur lourd sommeil.

Mais hâte-toi d'ouvrir, car je suis las d'attendre,
Et je suis Alarie, puisque tu dois l'entendre.
Comme autrefois Brennus, Rome, tu t'en souviens,
Je suis un messager du destin, et je viens,
Quand tu te fais exprès complice des révoltes
Pour mieux ravir au champ des peuples ses récoltes,
O Rome, je viens voir ce qu'il te reste encor
Des rapines du monde au fond de ton trésor.
Nous en ferons deux parts, à moi l'une, à toi l'autre;
Sinon, je prends le tout; car ce droit est le nôtre.
Mais je suis généreux, tel que tu me vois là.
Et j'en veux seulement la moitié.

ROME.

La voilà.

=

LE DEUXIÈME JOUR.

ROME.

Cette nuit, écoutant le chant des tibicines,
J'ai senti mon palais trembler dans ses racines.
Mes augures, ouvrez le livre des destins,
Et dites-moi qui trouble ainsi mes doux festins.
Ma coupe de cristal a frémi sous ma lèvre,
Et mon lit chancelé comme pris de la fièvre.
C'est étrange. Les dieux sont capables de tout.

LES AUGURES.

Hélas ! les dieux sont morts. Un seul reste debout ,
Un seul , un seul encore , et ce n'est pas le nôtre.
Qui sait , (car aussi bien l'un ne vaut-il pas l'autre ?)
Qui sait si ce n'est pas le dieu nazaréen ,
Dont le pied reste empreint au désert syrien ?

ROME.

Celui-là , j'en réponds , est mort aussi. Pilate
A vu jeter au sort son manteau d'écarlate ,
Et lui-même l'a vu coucher dans le tombeau.
Or donc quel pourrait bien être ce dieu nouveau
Qui commande aux terreurs de s'asseoir à ma table ?

UN BARBARE.

C'est le Dieu des chrétiens , le maître redoutable ,
L'esprit le plus nouveau , l'esprit le plus ancien.
De l'avenir du monde il compose le sien ,
Et ne veut plus que rien par le hasard se fasse.
C'est pourquoi tous les deux il nous met face à face.

ROME.

Qui donc es-tu ?

UN BARBARE.

Je suis la terreur et l'effroi.
Les Huns ont ciselé ma couronne de roi.

J'ai broyé sous mes pieds tes légions serviles.
J'ai laissé sur le Rhin dix cadavres de villes.
J'ai balayé du sol Aquilée et Milan
Et Pavie et ses tours. Puis j'ai pris mon élan
Vers le Tibre, pour voir ce qu'il roule en son onde
De débris de Césars, immondices du monde.
J'ai vu ce que le temps fait de ces choses-là,
Et j'en ai le dégoût au cœur, foi d'Attila.
Or, puisqu'il faut mourir et que ton heure approche,
Puisqu'on creuse déjà ton caveau dans la roche,
Que de ta pourpre on garde encor quelque lambeau
Pour coudre ton linceul et te mettre au tombeau,
Donne-moi ton trésor, et que ta main soit preste.

ROME.

Alaric m'en a pris la moitié. Prends le reste.

=

LE TROISIÈME JOUR.

ROME.

Quel brouillard de terreur passe devant mes yeux?
Ils n'aperçoivent plus un coin d'azur aux cieux.
De sombres visions toutes mes nuits sont pleines.
Qu'entend-on sur les monts? Que voit-on dans les plaines?
Mes féciaux, tenant la verveine à la main,
Depuis soixante jours se sont mis en chemin.
Aux quatre points du vent que chacun d'eux explore,
Quels spectres ont-ils vus? Je n'en sais rien encore;

Mais je me sens trembler depuis qu'ils sont partis,
Et je me dis souvent : — « Quand donc reviendront-ils? »

LE PREMIER FÉCIAL.

Je viens de l'Occident. Un vieux gardeur de chèvres
M'a dit, en ébauchant un rire sur ses lèvres :
— « Eh quoi ! l'astre romain n'a donc plus un rayon ?
» C'est ma lampe, le soir, sous mon toit de clayon. »

LE DEUXIÈME FÉCIAL.

Je viens du Nord. J'ai vu sous leurs manteaux de neige
Les Alpes se disant l'une à l'autre : — « Que n'ai-je
» Un souffle d'ouragan qui transporte mes rocs ?
» Car j'irais lapider Rome avec tous mes blocs. »

LE TROISIÈME FÉCIAL.

Je viens de l'Orient. La foudre le sillonne.
L'empire a vu crouler sa dernière colonne.
Aélius tombé fut le dernier Romain.
Les barbares seront peut-être ici demain.

LE QUATRIÈME FÉCIAL.

Je viens du Sud. L'Etna du fond de son cratère,
Augure souterrain, prophétise à la terre.
Le Vésuve aussi gronde et jette à tous les vents
Son râle de terreur au milieu des vivants.
Dans quel coin de l'empire, hélas ! trouver un gîte ?
Nombreux comme les flots que la tempête agite,

Nombreux comme au désert les sables voyageurs
Qui noyèrent Cambyse en leurs gouffres vengeurs,
Hier Ostie a vu de leurs barques fatales
Sur ses bords étonnés descendre les Vandales.
Toute l'Afrique est là. Dans leurs marais bourbeux
Les pâtres de Frégène ont abrité leurs bœufs.
Ils disent qu'Annibal revient, et qu'il ramène
Ses lances pour nous faire un second Trasimène.
Pourtant ce n'est pas lui; c'est un autre, et l'on dit
Qu'un griffon lui forgea le glaive qu'il brandit.

UN BARBARE.

C'est moi, c'est Genséric, et je viens de Carthage.
Entre elle et toi le sort ne veut plus de partage.
Du coursier d'Annibal, j'ai mis à mon coursier
La bride aux clous d'airain et les sabots d'acier.
Le soleil de l'Atlas a brillé sur mes piques.
Mes chevaux ont brouté dans tous les lieux épiques,
Et, plus fortes encor que les mains d'Attila,
Mes mains ont muselé les lions de Thala.
Or, je veux faire voir aux peuples que j'amène
Ce qu'il reste de dents à la louve romaine.
Fais comparaître ici ton dieu Férétrien.
Mais d'abord ton trésor.

ROME.

Hélas! je n'ai plus rien.

GENSÉRIC.

Ton sceptre.

ROME.

Disparu.

GENSÉRIC.

Ta pourpre.

ROME.

Elle est usée.

GENSÉRIC.

Et ta couronne.

ROME.

Hélas! ma couronne est brisée.

GENSÉRIC.

Ton trône.

ROME.

Hélas! mon trône est un simple escabeau.

GENSÉRIC.

Tes dieux.

ROME.

Ils sont partis emportant leur flambeau.

GENSÉRIC.

Tes temples de granit.

ROME.

Ils tombent en ruines.
La nuit au lieu d'encens les remplit de bruines.

GENSÉRIC.

Ta coupe d'or.

ROME.

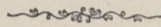
Elle est tarie.

GENSÉRIC.

Et tes palais?

ROME.

Je n'en sais plus que faire. O Genséric, prends-les!

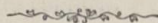


CHANT TROISIÈME.

=

LES CROISADES.

*Dominus exercituum præcepit militiæ belli,
venientibus de terra procul, a summitate cæli.
ISAÏE XIII, 4.*



LE POÈTE.

Les saules du Jourdain frémissent sur leurs rives ;
Le Christ a reparu sur le mont des Olives.
Les rosiers de Cédar embaument l'air de miel ;
Pour la troisième fois le Christ descend du ciel.
Il vient renouveler son sublime mystère,
Et voir si sa doctrine a germé sur la terre
Et si l'arbre éternel que ses mains ont planté
Pour l'homme a fait mûrir ses fruits de vérité.

Il écoute, il regarde, il regarde, il écoute
Les pas du genre humain qui marche dans sa route,
Aux splendides clartés du soleil de la croix
Qui brille à l'horizon des peuples et des rois.
Comme il est là debout sur la montagne austère,
Parcourant en esprit tous les points de la terre,
Une voix, étrangère au monde des vivants,
Retentit tout à coup à tous les rums des vents.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, aigles, rois de l'espace?

LES AIGLES.

Nous voyons à nos pieds un ouragan qui passe.
Il vient du nord, jetant des bruits sourds dans les airs.
Il roule enveloppé dans un nuage sombre.
La rumeur du tonnerre y gronde, et dans son ombre
Se croisent des éclairs.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, ô sphinx des pyramides?

LES SPHINX.

A travers l'océan de nos sables numides,
Nous voyons naviguer le vaisseau de la croix.
Dix nations au vent ouvrent ses larges voiles.
Pour pilotes le ciel lui donne ses étoiles,
Et la terre, ses rois.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, ô montagnes chenues?

LES MONTAGNES.

Nous voyons à travers les vastes landes nues
Un troupeau de lions passer en bondissant.
Ils dressent sur leurs cous les poils de leurs crinières.
Ils vont de vos cités se faire des tanières
Et boire votre sang.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, minarets de mosquées?

LES MINARETS.

Apprêtez au combat vos lances convoquées,
O fils de Mahomet! O peuples du turban!
La guerre va faucher vos citadelles blanches.
Les coursiers des chrétiens vont effeuiller les branches
Des cèdres du Liban.

Montez sur vos créneaux! Montez sur vos murailles!
Le Nil va se rougir du sang des funérailles.
Les glaives de Damas vont s'user dans vos mains.
La tour de votre orgueil va crouler sur les dalles,
Et le prêtre du Christ imprimer ses sandales
Dans tous vos grands chemins.

Malheur! malheur! malheur! Sur les montagnes grises
Le vautour du Carmel, ouvrant son aile aux brises,
De son œil plein d'éclairs regarde l'Occident.
Le chacal de Pétra hurle et bondit de joie,
Et le lion de Ziph attend venir sa proie
Et s'aiguise la dent.

Malheur! malheur! malheur! Dans la terre où nous sommes,
Les sépulcres seront trop étroits pour les hommes.
Le cheval du désert mâche, en tremblant, son mors.
Sidon gémit, penché sur la vague profonde,
Et le Cédron s'apprête à rouler dans son onde
Les vivants et les morts.

Allons, émirs du Roum, ceignez vos cimenterres!
Vizirs d'Alep, sortez de vos tours solitaires!
Califes, déployez au vent vos étendards!
Damas, fais resplendir tes lames retrempées!
Ascalon et Bagdad, aiguisez vos épées,
Vos flèches et vos dards!

Cavaliers du désert, qui vivez sur vos selles,
Arabes, dont les yeux sont remplis d'étincelles,
Abyssins, qui portez un croissant sur vos fronts,
Guerriers de la Nubie et mamelouks du Caire,
Levez-vous! levez-vous! Car voici que la guerre
Embouche ses clairons.

Mahomet, les chrétiens vont, comme un tas de chaume,
Aux pieds de leurs coursiers disperser ton royaume.
Leurs glaives ont crié : — « Son règne doit finir ! »
Des versets du Koran allume le tonnerre!

Rassemble tes aiglons, aigle, au bord de ton aire!
Les chrétiens vont venir!

Prophète des croyants, prends ta cotte de mailles
Et ton sabre trempé dans le feu des batailles!
Déroule ton drapeau tissé de mains d'Allah!
Réveille tes enfants du Nil aux bords du Tigre!
Prends les dents du lion! Prends les griffes du tigre!
Car les chrétiens sont là!

=

LE POÈTE.

Cette rumeur gronda des bouches de l'Oronte
Aux tombeaux de Memphis que le simoun affronte,
Des rochers de Dârfôq jusqu'à la grande mer
Qui boit les eaux du Nil dans son courant amer.
Au moment où ce bruit éclata sur ses ondes
La mer Rouge cria sous ses algues profondes :
— « Pour tes glaives d'acier, pour tes chars vêtus d'or,
» Pharaon, dans mon lit j'ai de la place encor. »
Et le désert, avec ses flots de sables jaunes,
Des ruines d'Amoun vint heurter les pylones,
Disant : — « Cambyse est-il ressuscité? Moi seul
» Je veux, comme autrefois, lui faire son lineeul ! »

Alors on entendit mille plaintes étranges
Sortir des oasis qui dorent les oranges,
Des verts roseaux du Nil et des antres glacés
Où dorment dans leur nuit les siècles entassés.
Ibsamboul, sur le seuil de tes cryptes de pierre,
Tes colosses sculptés, en levant leur paupière,

Le long de tes rochers que le soleil jaunit,
Brandirent les leviers de leurs bras de granit ;
Et, — tandis qu'entr'ouvrant ses pyramides sombres,
Gizeh de ses rois morts vit se grouper les ombres
Sur les mornes gradins de ses tombeaux géants
Pour écouter la voix qui troublait leurs néants, —
De l'un à l'autre bout du vieux sol des califes,
Le sens mystérieux de vos hiéroglyphes,
O sphinx, se découvrit au monde, et l'on comprit
Le mot que vous gardiez sur vos socles écrit.
Les échos du Thabor à travers les nuages
Le faisaient retentir, et l'aigle en ses voyages
Le répétait au vent qui vient au Sinai
Baiser les lieux marqués des pas d'Adonai ;
Et le palmier avec la voix de ses ramures,
Et le cèdre où toujours gémissent des murmures,
Et l'orgue des torrents qui pleure dans les monts,
Chantaient :

— « Voici venir le Christ que nous aimons !
» Ton esprit de nouveau s'est fait homme, et le globe,
» O Maître ! attend le jour dont Bethléem fut l'aube.
» Quand la première fois tu vins, l'humanité
» Avait soif d'espérance et soif de vérité ;
» Et la terre, pareille à la Samaritaine,
» Se pencha, haletante, au bord de la fontaine,
» O Christ ! que ton amour de ton cœur fit jaillir.
» Le monde rafraîchi se sentit tressaillir
» Quand ta main, ô semeur de douces paraboles !
» Jeta dans ses sillons la graine des symboles
» Afin que ta moisson se fit. L'humanité

» Avait faim d'espérance et faim de vérité.
» Or, nous avons vu croître au milieu de l'ivraie,
» O laboureur divin! ta gerbe forte et vraie,
» Et ses épis s'ouvrir à tous les vents des cieux
» Pour que ton verbe saint germât dans tous les lieux.

» Depuis qu'au Golgotha (souvenir qui nous navre!)
» Ta croix au monde entier fit parler ton cadavre,
» A peine comptons-nous cinq siècles révolus,
» L'Olympe était désert et ses dieux n'étaient plus ;
» La Rome des païens croulait, d'effroi saisie,
» Et semait ses débris sur l'Europe et l'Asie.

» Le temps s'est allongé de cinq siècles nouveaux,
» O Seigneur! et voici que vingt peuples rivaux,
» Mais unis par ton nom dans une même race,
» Ont ta croix pour bannière et pour chemin ta trace,
» Et montrent, introduits dans ton divin milieu,
» Que tous les fils d'Adam sont fils du même Dieu.
» Ainsi, de phase en phase et d'épreuve en épreuve,
» Comme la mer immense est le but de tout fleuve,
» Le but des nations est la fraternité.
» Toutes doivent un jour faire une humanité.
» Dans les événements des annales humaines,
» Élaboration des peuples que tu mènes,
» Quand ton esprit s'incarne et se transforme en fait,
» On n'en sait point la cause, on n'en voit que l'effet.
» Mais les races par toi, blocs épars sur la terre,
» Feront une famille et ton sang salutaire
» Est le ciment qui doit les souder pour toujours ;
» Et, quand le globe enfin verra luire ces jours

» Qu'a marqués l'avenir sur le cadran des âges,
» Et que dans l'Évangile entrevoit l'œil des sages,
» La terre cessera, Seigneur, d'être un enfer;
» Les siècles d'or naîtront sur les siècles de fer;
» Car ton esprit aura vaincu l'esprit immonde,
» Et le règne du mal disparaîtra du monde.
» Ta loi sera la loi de tous. Le genre humain,
» Marchant du même pas dans le même chemin,
» Aura franchi son grand désert comme Moïse
» Et touché de ses pieds sa Chanaan promise.
» Adam, régénéré dans ses enfants maudits,
» Reparaîtra vivant au seuil du paradis;
» Et, le voyant venir, l'ange au glaive de flamme
» De son arme inutile abaissera la lame,
» Et l'Éden rouvrira sa porte à l'exilé.
» Car les clous du Calvaire en auront fait la clé! »

LE POÈTE.

 Donc voici l'unité des races qui commence,
Et l'Europe devient une famille immense.
Une commune idée unit peuples et rois.
Les châteaux fraternels répondent aux beffrois.
Vingt nations, hier étrangères entre elles,
Imposent aujourd'hui silence à leurs querelles,
Et marchent, se tendant l'une à l'autre la main,
Dans la même pensée et le même chemin,
Vers le tombeau du Christ, ce rendez-vous des glaives.
O soleil d'Occident, voilà que tu te lèves!
L'Europe semble un camp de l'un à l'autre bout,
Et tous ses fils armés, ses peuples sont debout.

Trompettes des châteaux, cloches des cathédrales
Et tocsins des cités, toujours remplis de râles,
Parlent la même langue et poussent à la fois
Le même cri du cœur avec la même voix.

=

L'APPEL AUX ARMES.

LES CHAUMIÈRES.

Mes sœurs, hâtons le pas. Nous sommes les chaumières
Qu'à son berceau le Christ appela les premières.
Ne devons-nous pas être — humble et pieux souci ! —
Auprès de son tombeau les premières aussi ?
Nos fléaux sont pesants. Nos faux sont aiguisées,
Et nos fils ont des mains au travail exercées ;
Ils sauront battre l'aire et faucher d'un bras sûr
Le champ des bataillons comme un champ de blé mûr.

LES CHATEAUX.

C'est à nous de marcher les premiers ; car nous sommes
Du rang des chevaliers, du rang des gentilshommes ;
Et, dans nos fossés verts où murmurent les joncs,
On ne peut condamner à l'ennui nos donjons,
Ni, quand nos chefs s'en vont, nous laisser en arrière,
Nous qui sommes vêtus de cuirasses de pierre
Et qui ne portons pas des casques de créneaux
Pour ne les voir servir que de nids aux moineaux.

LES BASILIQUES.

Quoi ! vous vous en iriez sans nous les basiliques ?
Les arches du Seigneur, ainsi qu'aux temps bibliques,
Ont leur place marquée à ce grand rendez-vous ;
Car ne sommes-nous pas châteaux forts comme vous ?
Nous sommes à la fois le cœur et la pensée.
A nous de diriger l'Europe menacée
Vers la tombe de vie où le Christ descendit
Pour y vaincre la mort, comme il l'avait prédit.

LES CITÉS.

De la nôtre pourquoi séparer votre cause ?
L'aube de Dieu pour tous n'est-elle pas éclos
Car les arcs de nos fils, au péril familiers,
Ont valu quelquefois le fer des chevaliers.
Oh ! ne dédaignez pas les piques et les flèches.
Dans les rangs ennemis elles feront des brèches,
Et leur coin belliqueux au fort des escadrons
Ouvrira des chemins aux lances des barons.

LES BEFFROIS.

Allez, châteaux, cités, basiliques sacrées,
Et vous, par le Seigneur aux palais préférées,
Chaumières où les cœurs sont plus purs et plus droits ;
Nous resterons ici, nous les tours des beffrois.
Sur les jeunes berceaux, sur les tombes anciennes,
Laissez veiller pour vous nos cloches citoyennes ;
Car c'est assez de nous pour garder la cité
Et cet autre trésor de Dieu, la liberté.

LES TROMPETTES ET LES CLAIRONS.

Trompettes et clairons, voix sonores du cuivre,
Chantons, et l'on verra tous les vaillants nous suivre.

LES BANNIÈRES ET LES PENNONS.

Bannières et pennons, ouvrons nos plis aux vents;
Car n'est-ce pas à nous de prendre les devants?

LES ÉPÉES DES PALADINS.

Va-t-on nous oublier, nous qui sommes les fortes,
Nous qui savons comment on brise murs et portes,
Et, muets instruments des jugements de Dieu,
Foudroyons l'injustice en son obscur milieu?

L'ÉPÉE D'ARTHUS.

Et moi l'Excalibar, que les harpes de Galles
Ont surnommé l'épée aux lutttes sans égales,
Combats dont je ne sais le nombre et dont les preux
Dans leurs veilles de nuit s'entretiennent entre eux?

LA FRANCISQUE DE CHARLES MARTEL.

Et moi de qui Poitiers se ressouvient encore,
Moi qui, durant un jour entier, depuis l'aurore
Ai sur les Sarrasins frappé comme ferait
Un bûcheron qui veut abattre une forêt?

L'ÉPÉE DU CID.

Et moi la Tisona, que l'Espagne célèbre
Des bouches du Minho jusqu'aux bouches de l'Èbre
Et qui porte gravé sur ma coquille d'or
Le nom étincelant du Cid Campéador ?

L'ÉPÉE DE ROLAND.

Et moi la Durandal de Roland, dont la lame,
Quand il me brandissait, semblait être une flamme
Et laisse, pour montrer à tous ce que je vaux,
La brèche que j'ouvris aux monts de Roncevaux ?

L'ÉPÉE D'OLIVIER.

Et moi qui, dans les chants de geste, fut nommée
Hauteclaire et valais presque toute une armée ?

LA CROSSE DE TURPIN.

Et moi donc qui, mêlée aux lances vaillamment,
Ayant horreur du sang, assomme seulement ?

L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE.

Et moi surtout, et moi qui m'appelle Joyeuse,
Moi que, sur son enclume ardente et radieuse,
Véland le forgeron fit avec trois éclairs
En une nuit d'automne enlevés dans les airs,
Si bien qu'à mon tranchant, sur vingt champs de bataille,
Ni le fer ni l'acier n'ont pu faire une entaille ?

J'ai brisé les Saxons, les Lombards et les Huns.
Des peuples tour à tour j'ai démembré les uns,
Et chassé pour jamais les autres de l'histoire.
Chaque coup que je frappe est un coup de victoire.
A mon gré j'ai taillé les blocs des nations.
J'ai tracé leurs chemins aux générations,
Et je sais, faite avec les flammes d'un orage,
Sarrasins et païens, ce que vaut leur courage.
Done, mes sœurs, une place en vos rangs m'appartient
Et Joyeuse, le fer de Charlemagne, y tient.

LA FRANCE.

Levez-vous, levez-vous, les douze pairs de France !
Le saint sépulcre attend de vous sa délivrance.
Aigles, que dormez-vous encore dans vos nids ?
Mon oriflamme est là, Montjoie et saint Denis !

L'ANGLETERRE.

Le cri de *Dieu le veut!* dans mes plaines résonne,
Et le saule d'Arthur sur son tertre frissonne ;
Car voyez, mes Normands, mes Saxons, mes Gallois,
Le Calvaire saigner une seconde fois !

L'ALLEMAGNE.

Accourez, mes vaillants ! Car chacun de mes chênes
Promet une massue à vos luttes prochaines,
O mes héros sortis des héros disparus
Au fond des bois obscurs où l'ombre de Varus
A cherché, cinq cents ans, dans le sombre silence,
Ses vieilles légions détruites par la lance !

LA SCANDINAVIE.

Des ouragans du pôle, ô mes fiers matelots,
Entendez-vous souffler la trompe sur les flots,
Et mugir sur la mer, Sahara d'ondes glauques,
Le simoun boréal avec ses bouches rauques ?
Dirigez vers le Sud, où mes braves s'en vont,
Vos navires connus de l'Océan profond ;
Car je ne voudrais pas, moi fille des orages,
Dans les combats du Christ voir manquer leurs courages.

LA BRETAGNE.

Ni moi, mes paladins aux glaives belliqueux.
L'histoire n'en pourrait citer de plus grands qu'eux.
Des héros du Saint-Grâl et de la Table ronde,
Jusqu'à mes pâtres, faits pour l'arc et pour la fronde,
Tous sentent dans leurs cœurs fermenter les vertus
Et brûlent d'égaliser les compagnons d'Arthur.

LA BELGIQUE.

Ni moi, dont les châteaux sur les flots de la Meuse
Et sur les rocs baignés par l'Amblève écumeuse
Se dressent, et, tout fiers de leur pieux trésor,
Des gloires du passé se souviennent encor,
Je ne voudrais laisser de mes guerriers épiques
Se rouiller dans les tours les lances et les piques.
Car j'eus Pepin d'Herstal et j'eus Charles Martel.
J'ai nourri de mon lait ce géant immortel
Que l'histoire a nommé Charlemagne et dont l'ombre
Jette encor ses clartés dans notre époque sombre.

Et maintenant voici que mon duc Godefroi
Ceint son glaive lorrain, sceptre futur d'un roi.

L'ITALIE.

O remparts de Sion! pour vous venir en aide,
J'ai mes braves aussi, Bohémond et Tancrede.
Venise a ses vaisseaux armés de lourds crampons.
Gêne et Pise ont leurs nef, galères à trois ponts
Qui flottent sur la mer comme des citadelles
Et savent comme on lutte avec les infidèles.
Aux lions rugissants du Taurus éperdu
Le lion de saint Marc a souvent répondu,
Et, la nuit et le jour, d'épouvante saisie,
L'Afrique en tressaillant crie à sa sœur l'Asie :
— « Veillons, moi dans mon sable, et toi sur tes brisants;
» Car voici les Génois et voilà les Pisans! »

L'ESPAGNE.

Sur mes âpres Sierras dans le ciel découpées,
Je vois mes hidalgos aiguïser leurs épées.
Contre les mécréants vont-ils marcher aussi?
Hélas! c'est bien assez de les combattre ici.
Ils tiennent sous leurs pieds mes plus belles provinces.
Leurs émirs sont mes rois, et leurs scheiks sont mes princes.
Mes clochers profanés entendent les muezzins
Entonner tous les soirs leurs versets sarrasins.
Chaque jour pour les miens est un jour de bataille.
Quel que soit le danger, ils sont faits à sa taille.
Mais le Cid se fait vieux, et qui sait si demain
Il restera debout son estoc à la main?

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Au sommet du Liban, mont des visionnaires,
Se bercent trois nopals aux rameaux centenaires.
Sur leurs fûts sont gravés des versets du Koran.
A leur ombre, qu'on voit verdier deux fois par an,
Le vieillard des rochers, les deux jambes croisées,
Rêve sur son divan fait d'herbes entassées.
Dans ses doigts amaigris il tient un chapelet,
Et d'instant en instant il murmure un couplet
Du saint Kitab écrit par la main du prophète.
Un vieux turban de deuil enveloppe sa tête.
Ses vêtements sont noirs et sont tout en lambeaux.
Immobile, on dirait un spectre des tombeaux,
Hors qu'un éclair remplit sa paupière chagrine.
Sa longue barbe blanche inonde sa poitrine,
Et sur ses traits creusés par les austérités
Rayonnent par moments de sinistres clartés.
Les yeux vers l'Occident, sur l'onde lazuline
Il suit, rêvant toujours, le soleil qui décline
Comme un guerrier sanglant dont la main dans les flots
Laisse, près de mourir, tomber ses javelots;
Et ses regards muets ne cessent de le suivre,
Et déjà tout le ciel prend des teintes de cuivre,
Tandis qu'à l'horizon un dernier rayon d'or
Comme un reflet d'épée éclate et vibre encor.

Mais la nuit, par degrés, plus épaisse et plus sombre,
Déroule dans les airs son vaste linceul d'ombre,
Et tout s'efface au loin comme dans un brouillard.
Alors, levant au ciel ses deux bras, le vieillard :
— « Le sultan des esprits, Mahomet, à la terre
» Des grands conseils d'Allah révéla le mystère.
» Des saintes vérités la coupe dans ses mains,
» Il vint et la tendit aux lèvres des humains,
» Disant : — « Hommes, buvez; vous verrez la lumière. »
» Car c'était la splendeur et la clarté première.
» Or, les peuples, buvant au calice sacré,
» Ont senti dans leur sein leur cœur régénéré
» Et vu, comme au matin, une lueur d'aurore,
» Le jour intérieur dans leurs âmes éclore.
» Les ténèbres ont fui devant tous les croyants.
» Le vrai soleil s'est fait pour leurs pas défaillants.
» Il a lui pour les yeux des simples et des sages,
» Chassé l'obscurité du vieux sentier des âges,
» Mis son fanal au seuil des cieux étincelants
» Et fait rebrousser l'ombre au moins de cinq mille ans.
» Mais, quand le monde où tant d'erreur encor domine,
» Du vrai flambeau d'Allah par degrés s'illumine,
» Faut-il que ses rayons s'effacent pas à pas
» Ainsi que toi, soleil, qui te couches là-bas ?
» Car les chrétiens sont là, les Franks, les infidèles
» Qui changent en esprits des oiseaux armés d'ailes,
» Taillent leur forme impie en fétiche divin,
» Font un dieu de leur Christ et s'enivrent de vin.
» Hélas! hélas! hélas! Est-ce le crépuscule ?
» Est-ce l'heure du soir où la clarté recule ?

» Et les lions d'Allah, à l'erreur alliés,
» Dans Beled-el-Haram se sont-ils oubliés? »

Il se tait, et, penchant son front morose et blême,
Il semble interroger l'avenir en lui-même.
Quel verset du Koran passe devant ses yeux
Ou quel ange venu de la terre ou des cieux?
Un mot mystérieux parfois sort de sa bouche,
Et, du lourd chapelet que tord sa main farouche,
Il laisse entre ses doigts, rempli de visions,
Glisser les grains avec les malédictions.
La peste, du poison sœur terrible, mais pire,
Qui fait souffler la mort dans l'air que l'on respire,
Les embûches, la faim, la soif, les trahisons,
Les meurtres que la nuit couvre de ses cloisons,
Le simoun redouté, les noires épouvantes
Que le désert suscite en ses plaines mouvantes,
Et toutes les horreurs, spectres à vous glacer,
Entre ses doigts fiévreux on croit les voir passer.
Parfois, comme un chasseur, lâchant sa meute sombre,
— « Aux chrétiens! aux chrétiens! » murmure-t-il dans l'ombre,
Et, du morne horizon parcourant le contour,
Aux quatre points du vent il parle tour à tour.

LE VIEILLARD.

Chameliers du désert, fils des plaines torrides,
Où vont vos longs chemins et vos sentiers arides?
Si c'est vers l'oasis d'Amoun que vous allez,
Voyez si mes vautours y sont tous rassemblés;
Ou, sur les bords du Nil arrêtant vos chamelles,

Le soir, quand vous trairez le lait de leurs mamelles,
Voyez si mes émirs chaussent leurs éperons.

LES CHAMELIERS.

Nous verrons ce qu'ils font et nous te le dirons.

LE VIEILLARD.

O rochers d'Ispahan, berceau des nobles races
Qu'Allah, sultan du ciel, enrichit de ses grâces,
Dans les antres creusés par le temps dans vos flancs,
Les djinns aiguissent-ils leurs dards étincelants?
Harah, dont le granit conserve encor la brèche
Où l'arc d'Allah se fit du prophète une flèche,
La goule a-t-elle soif au bord de son étang?

LES ROCHERS.

Les dards des djinns sont prêts. La goule a soif de sang.

LE VIEILLARD.

O pâtres du Taurus qu'on voit de roche en roche
Des nocturnes chacals vous signaler l'approche,
Les archers de Garoun, les frondeurs de Khellis
Ont-ils leur fronde armée et leurs carquois remplis?
Et ces fiers épouseurs des querelles des anges
Regardent-ils parfois le fil de leurs alfanges,
Comme font les chasseurs le bout de leurs épieux?

LES PATRES.

Ils sont là, les hadjis au cœur ferme et pieux.

LE VIEILLARD.

Ascalon et Joppé, que baigne l'onde verte,
Akka, toi dont la rade, au vent du soir ouverte,
S'arrondit sur la vague en forme de croissant,
Tyr et Sidon, où meurt le flot en frémissant,
Beirout, qui vois au Nord blanchir Laodicée,
Et Tripolis, qui pris la mer pour fiancée,
Vos remparts sont-ils forts? Vos vaisseaux sont-ils prêts?

LES VILLES MARITIMES.

Nos murs ont leurs créneaux; nos vaisseaux, leurs agrès.

=

Puis il reprend : — « Allah, sois béni d'âge en âge!
» Car jamais le caillou sur le flot ne surnage,
» Mais l'huile de parfum et le baume sacré
» Qui dispensent la force au cœur selon ton gré.
» Hélas! il faut toujours des épreuves à l'âme.
» Les forges de Damas le savent; c'est la flamme
» Qui transforme le fer et le change en acier.
» Il faut les vents aux laes, l'éperon au coursier,
» Et par le mal souvent le bien fait son ouvrage.
» Sans le couteau le cep est stérile, et l'orage,
» Autant que le soleil féconde le sillon.
» A l'homme le combat et la faim au lion! »

A ces mots il se lève et lentement regagne,
A travers les sentiers obscurs de la montagne,

Courbé sur son bâton, morne et presque irrité,
La tour où son esprit hante l'immensité.
Il va, le front pensif, et par moment s'arrête
Regardant s'aiguiser dans l'ombre quelque crête
Dont l'aigle voyageur se fait un reposoir
Quand au soleil, son frère, il dit adieu, le soir,
Ou, muet, écoutant le vague et doux susurre
D'une source qui sort, comme d'une blessure,
Du flanc d'un rocher noir et d'arbres hérissé.
Puis il reprend sa marche et d'un pas plus pressé.
Dans le ciel, par endroits, une étoile s'allume
Ou file, comme si quelque invisible enclume
Faisait, sous un marteau dont nul n'entend le bruit,
Jaillir une étincelle aux plaines de la nuit.
A cette lueur vague et sinistre, il chemine,
Et son esprit, rempli de ténèbres, rumine
Mille pensers obscurs et farouches, laissant
Hurler les rois velus du désert frémissant
Et gémir les échos des forêts léthargiques
Qui couvrent la montagne et ses sommets tragiques,
Tandis que, dans le creux d'un noir ravin, parfois
Un chacal affamé fait entendre sa voix
Et que, sur l'horizon des grands sables sans borne,
Le Liban voit monter la lune rouge et morne.

Or, comme le vieillard, le cœur rempli de deuil,
De sa tour de granit touche presque le seuil,
Il voit, dans son sentier, demi-clair, demi-sombre,
Un inconnu sortir, comme un rêve, de l'ombre.
Face à face tous deux s'arrêtent un moment.
Puis l'étranger, levant ses deux bras lentement :

— « Hassan Ben-Sabbah, fils d'Himjari, fils du doute,
» Toi qu'on nomme le Vieux de la Montagne, écoute!
» Tes yeux et ton esprit sont pleins d'obscurité.
» Que savent-ils du but où va l'humanité?
» Dans le travail de Dieu tu fais entrer tes haines;
» Mais son bras rude et fort n'accepte point ces chaînes,
» Et l'avenir n'est pas avec toi, mécréant,
» Toi qui prends le déclin du jour pour l'orient.
» C'est moi qui te le dis, moi.... »

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Ton nom peu m'importe.

Puisque la nuit t'amène ici, voilà ma porte.
La tente du désert et la tour du rocher
Sont ouvertes toujours pour qui veut approcher.
Entre. Que le Seigneur soit avec toi, mon hôte.
Entre, et repose-toi; car la montagne est haute.
Puis, si, dans ton esprit moins obscur que le mien,
Luit le soleil d'Allah sans qui l'on ne voit rien,
Parle-moi. Car d'erreurs notre argile est pétrie.
Mais un seul mot d'abord. Voyageur, ta patrie?

L'INCONNU.

La terre.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

• Ta tribu?

L'INCONNU.

Toute l'humanité.

Ma patrie! ah! quel mot barbare, en vérité!
Mot forgé d'égoïsme et composé de haine,
Mais qui n'a point de sens dans une langue humaine,
Et, n'étant pas écrit au glossaire de Dieu,
Doit disparaître aussi du nôtre en temps et lieu.
Déjà depuis mille ans j'attends qu'il s'en efface.
Dieu pourtant fait tout bien, quelque chose qu'il fasse.
S'il est lent, c'est qu'il a pour lui l'éternité.
Nous n'avons que le temps et notre vanité.
Il a ses travailleurs que rien jamais ne lasse.
Quand un siècle finit, un autre le remplace;
Ouvriers du Très-Haut ou manœuvres, ils font
La tâche qu'il leur dit selon son plan profond.
Cependant, lui toujours est le maître suprême.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Frère, où donc as-tu vu la lumière?

L'INCONNU.

En moi-même,
Puis aussi dans le monde, où, dix siècles entiers,
J'ai suivi le Seigneur dans tous ses vrais sentiers,
Regardant par l'obscur soupirail de l'histoire
Comment sa main travaille en son laboratoire,
Observant ce qu'il veut, épiant ce qu'il fait,
Et découvrant toujours la cause dans l'effet.
L'homme ne construit rien que Babels qui s'écroulent,
Royaumes ou palais qui l'un sur l'autre roulent,
Ou lois qui disent : — « Oui » tel jour, et tel jour : — « Non, »
Enfin que sais-je encor? mille choses sans nom,

Même des escabeaux qu'on appelle des trônes.
Mais qu'importent à Dieu toutes ces Babylones,
Ces États dont l'histoire encombre son chemin,
Ces lois, règles d'un jour, erreurs du lendemain,
Ces palais faits de marbre, éclatantes mesures,
Ces trônes appuyés sur leurs bases peu sûres,
Où s'assied, attifé d'un morceau d'oripeau,
Quelque prince, berger qui mange son troupeau?
Ah! c'est bien de cela que lui se préoccupe!
Aux branches des dattiers il fait mûrir le drupe,
Il féconde les blés dans les sillons des champs,
Donne aux rosiers leurs fleurs, aux rossignols leurs chants,
Dit aux brises du soir de rafraîchir les plaines,
Verse aux sources des monts ses urnes toujours pleines,
Prête au jour le soleil et la lune à la nuit,
Tire le fruit du germe et le germe du fruit,
Règle le cours savant des saisons et des astres,
Maintient le firmament sur ses larges pilastres,
Et parfois trace avec le burin d'un éclair
Son nom sur quelque page invisible de l'air.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Des humbles et des grands, des simples et des sages
Que son nom soit béni jusqu'à la fin des âges!

L'INCONNU.

Et dans l'éternité!... Car les siècles pour lui,
Le passé, l'avenir, sont toujours aujourd'hui.
Tout sort de son esprit et de ses mains fécondes.
Du néant ténébreux il a tiré les mondes,

Encombré l'infini de soleils radieux
Dont la lumière encor n'a pas atteint nos yeux,
Fait la vie et la mort pour tout ce qui respire,
Et dit à l'homme : — « Tiens, la terre est ton empire. »

Mais c'est l'humanité qu'il lui reste à bâtir,
OEuvre où doit le travail des siècles aboutir,
Et qui, depuis Adam faite dans sa pensée,
Un jour s'achèvera comme il l'a commencée.
L'édifice, que l'œil n'entrevoit qu'à demi,
S'élève lentement sur sa base affermi,
Temple vivant où tout sera paix et lumière,
Et chaque nation doit en être une pierre.
Toutefois l'ouvrier qui construit, homme ou Dieu,
Façonne le granit et cuit la brique au feu,
Il forge ou tord le fer, il équarrit le chêne,
Afin que tout s'ajuste à sa place et s'enchaîne
Dans l'ensemble, selon le plan qu'il s'en est fait,
Et que le monument soit durable et parfait.
Or, le marteau qui forge et le ciseau qui taille
Ce sont, entre les mains du Seigneur qui travaille,
Les épreuves, hélas! que notre genre humain
Rencontre à chaque pas dans son âpre chemin,
Les tyrans, la famine et la peste et la guerre,
Bienfaits, et non fléaux, comme croit le vulgaire ;
Car c'est du fond du mal que l'on voit mieux le bien,
Et qui n'a pas souffert n'espère plus en rien.

Va, la guerre longtemps sera la sainte chose,
L'instrument le plus sûr du progrès et la cause.
Le laboureur joyeux, en chantant ses chansons,

Creuse le sol, berceau des futures moissons.
C'est bien. Mais, dans le champ des races attardées,
A la guerre d'ouvrir le sillon des idées,
Au clairon de sonner l'aube des nations,
Diane du grand jour des générations.

Vois, la sœur de l'épée et l'épouse du glaive,
La belliqueuse Europe est là qui se soulève.
Voici ses paladins dont nous savons les noms.
La brise d'Orient souffle dans leurs pennons.
Leurs lances, que jamais le sang ne rassasie,
Veulent étinceler au chaud soleil d'Asie,
Et leurs fauves coursiers, les yeux remplis d'éclairs,
Demandent à fouler le sable des déserts.
C'est la France d'abord avec son oriflamme,
Qu'aux premiers rangs toujours la victoire réclame.
Puis viennent les Lorrains, dont les noirs destriers
Ont toujours le poitrail plein de souffles guerriers.
Puis ces fiers Provençaux dont le double délire
Fait chanter à la fois et l'épée et la lyre.
Puis ces héros moitié normands, moitié latins,
Que la mer baptisa dans ses flots tarentins.
Tout le Nord doit les suivre. Eux, rien ne les arrête.
On dirait, à les voir, le vol d'une tempête.
De l'antique Nicée aux monstrueux contours
Ils brisent les remparts et font crouler les tours.
Puis voici la Phrygie et l'âpre Dorylée
Qui leur ouvre à regret sa sanglante vallée.
Puis le vaste désert par ses sables brûlants
Laisse s'acheminer leurs escadrons plus lents,
Sans offrir à la soif de leurs lèvres avides

Que des marais salés et des citernes vides.
Puis l'Oronte les voit, descendus sur ses bords,
De la vieille Antioche essayer les abords,
Pendant six mois aux flancs des murs pleins de tumulte
Faire tonner béliers, baliste et catapulte,
Et dérouler enfin le drapeau de la croix
Sur son château rougi du sang de tant de rois.
La Syrie effrayée au Sud les voit descendre.
Ils laissent derrière eux Marra réduit en cendre.
Longeant des deux côtés les pentes du Liban,
Ils somment tour à tour les cités du turban,
Emesse d'une part, de l'autre Maraclée,
Tortose, puis Arka, cette douve cerclée
De six vastes gradins, cerceaux faits de granit.
Beirout, Sidon et Tyr, qu'un même sort unit,
Regardent, par les monts aux pentes escarpées,
Défiler des forêts de lances et d'épées.
Akka tremble d'effroi dans ses remparts marins,
Et le Carmel demande à ses noirs tamarins
Ce que leur dit l'écho de la grotte d'Élie.
La forêt de Sârons d'épouvante est remplie,
Et Joppé de loin crie aux rochers de Ramla :
— « O ma sœur, cache-toi, car les chrétiens sont là! »
Emmaüs, qui se dit ville de la victoire,
Les observe qui vont doublant son promontoire.
Puis Rama, du sommet de ses toits dépeuplés,
Devant Jérusalem les voit tous rassemblés....

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Quoi, mon frère, ils sont là, dis-tu? Mais je regarde
Sans cesse, et n'ai pas vu même leur avant-garde...

L'INCONNU.

Au lieu de l'œil charnel, ouvre l'œil de l'esprit.
Tu verras qu'ils viendront, ainsi que c'est écrit.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Soit! Allah est Allah. Sa volonté se fasse!
Mais toi, que je te voie un instant face à face.
Entre dans ma maison; car tu parais bien las.

L'INCONNU.

Aussi voilà mille ans que je chemine, hélas!

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Donc viens te reposer sous mon toit solitaire.

L'INCONNU.

Mon toit c'est le nuage et mon lit c'est la terre.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Mes dattiers ont des fruits cachés parmi les fleurs.

L'INCONNU.

Pour ma faim il suffit du pain noir des douleurs.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Le lion dans les monts rôde à l'heure où nous sommes.

L'INCONNU.

Pour craindre les lions je crains trop peu les hommes.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Reste au moins jusqu'au jour.

L'INCONNU.

Vieillard, dans mon chemin,
Aucun pied ne s'arrête aujourd'hui ni demain.
Dis donc de faire halte au nuage qui passe,
Au simoun du désert qui souffle dans l'espace,
A l'oiseau que l'hiver chasse du fond des bois,
Au flot que livre au vent l'Océan plein d'abois,
A l'aigle qui parcourt sa zone inaccessible,
A l'éclair qui, prenant quelque globe pour cible,
Jaillit parfois de l'arc du Maître originel;
Mais ne dis pas : — « Arrête! » au marcheur éternel.
Donc, Hassan, au revoir. Que le Seigneur t'assiste,
O vieillard! Je reprends mon sentier noir et triste.
Où doit-il aboutir? Je l'ignore, Dieu seul
Sachant où croît le lin qui fera mon linceul.

=

Et, du ciel, un moment, consultant les étoiles,
L'inconnu, dont les yeux pénètrent tous les voiles,
Demande au Nord sa route, et dans la vaste nuit
Comme un fantôme obscur enfin s'évanouit,
Tandis que Hassan, morne et la tête baissée,
Semble au fond de son cœur suivre quelque pensée,

Écoutant vaguement, le long des pics ards,
Les pas de l'étranger un moment entendus.
Autour de lui plus rien que les rumeurs nocturnes
Qui montent des torrents vers les cieus taciturnes,
Les plaintes d'un ruisseau qui, dans l'ombre des bois,
Aux échos assoupis rend par moments leur voix,
Les soupirs de la brise à travers les ramures
Des cèdres dont la nuit prolonge les murmures,
Et ce concert que fait le mont patriarcal
Des chants du rossignol et des cris du chacal.
Comme si tous ces bruits, d'où parfois se dégage
Quelque secret caché dans l'éternel langage,
Du vieillard par degrés eussent calmé l'esprit,
Il leva ses regards vers le ciel et reprit :
— « Dieu, qui parles si haut dans la nuit solennelle,
» Couvre-moi de ta main, garde-moi sous ton aile,
» Éclaire-moi du jour des saintes vérités,
» Épanche dans mon cœur ténébreux tes clartés,
» Et fais que, dans la route obscure de la vie,
» Du but marqué par toi jamais je ne dévie! »

Ayant dit, Ben-Sabbah, une larme dans l'œil,
De sa tour solitaire enfin franchit le seuil.

=

LES VOIX DE JÉRUSALEM.

LE ROCHER DE SAPHA.

Moi qui conserve au fond de mes cryptes loyales,
O princes de Juda, vos poussières royales,

Que va-t-il m'arriver? Que vais-je devenir?
J'entends les noirs chevaux de la guerre hennir.

LA GROTTÉ DE JÉRÉMIE.

Quel bruit se mêle donc, sous ma voûte sacrée,
Aux échos mal éteints de ta voix inspirée?
Réponds à mon angoisse, ô prophète divin.
Quel autre Pharaon-Néko s'approche enfin?

LE MONT DU SCANDALE.

Moi qui tremble souvent, pris de terreurs subites
En songeant à Hémos, le dieu des Moabites,
David, ton fils vient-il, sorti de son tombeau,
Souiller mes vieux sommets de quelque autel nouveau?

LE MONT DES OLIVES.

Et moi qui me rappelle encor la nuit suprême
Où le Christ pleura tant sur ceux que son cœur aime,
Salomon me vient-il renouveler le don
De l'Astaroth cornue, adorée à Sidon?

LA VALLÉE DE JOSAPHAT ET CELLE DE RÉPHAÏM.

Pareilles à deux sœurs qu'un même sort rassemble,
Vers la mer de bitume Hinnom nous mène ensemble.
Nos torrents desséchés par les feux du soleil,
Hélas! vont se remplir de bien du sang vermeil.

LE MONT AKRA.

La main d'Antiochus-Épiphanè naguère
Me mit, on s'en souvient, mon vêtement de guerre.
Quel autre Macchabée, hélas ! va m'arracher
Ma ceinture de pierre et mon toit de rocher ?

LE MONT SION.

Tu le sais, dès le temps des premiers rois bibliques,
O cité de David, j'ai gardé leurs reliques.
Quelque Vespasien nouveau doit-il venir
Effacer de mon roc jusqu'à leur souvenir ?

LE MONT MORIAH.

L'aube naissante ici le premier me contemple.
Salomon me choisit pour y bâtir son temple.
Hiram de Tyr vient-il chasser de mon sommet
Le symbole outrageant des fils de Mahomet ?

LE MONT BEZETHA.

Mes frères, vous avez des pentes escarpées
Où ne peuvent monter les lames des épées.
J'ai, pour vous protéger, mes créneaux et mes tours.
Car les aigles qu'ont-ils à craindre des vautours ?

LE CALVAIRE.

Frères, ne craignez rien. C'est moi qui vous l'enseigne,
Moi qui, depuis le jour de la croix, encor saigne.

Laissez les fils du Christ dans vos remparts entrer.
Du joug de Mahomet ils vont nous délivrer.

MAMRÉ.

A l'ombre des dattiers, mes fileuses magiques
Murmurent, nuit et jour, leurs formules tragiques,
Et vident leurs fuseaux le long des grands chemins.

LE POÈTE.

Mais le fil bien souvent se casse dans leurs mains.

BETHBÉSAR.

Des vengeances du Ciel implacables ministres,
Mes tisserands, penchés sur leurs métiers sinistres,
Des malédictions vont tissant le linceul.

LE POÈTE.

Mais la vie et la mort sont au mains de Dieu seul.

LES FORGERONS DE JÉRICO.

Dans nos noirs ateliers, fournaises flamboyantes,
Nous forgeons, fatiguant nos enclumes bruyantes,
Des alfanges d'acier pour la main des vaillants.

LE POÈTE.

Mais Dieu donne la force au bras des vrais croyants.

LES CAVERNES DE TEKOA.

Dans leurs antres obscurs, voici que mes sorcières
De leurs enchantements allument les chaudières
Et contre les chrétiens vont lâcher tout l'enfer.

LE POÈTE.

La foi brise les murs de granit et le fer.

=

PRISE DE JÉRUSALEM.

O ville de Jésus, qu'on nomme El-Cods, l'aurore
De toutes les splendeurs de ses rayons te dore.
O cité de la croix, l'heure approche. Là-bas
Vois-tu ce pèlerin cheminer pas à pas?
Sourd aux choes des béliers qui battent tes murailles,
Sourd aux cris que tes fils tirent de leurs entrailles,
A travers l'ouragan des flèches et des dards,
A travers les mourants tombant de toutes parts,
Et les morts entassés et le sang qui ruisselle,
Il va toujours, il va. Son regard étincelle.
Bien que l'âge ait blanchi sa barbe et ses cheveux,
Il marche le front haut, le pied ferme et nerveux,
Ayant la majesté de ces vieillards antiques
Qu'Athènes regardait passer sous ses portiques ;

Et, sans le nom du Christ marqué sur tous les grains
Du chapelet qui sert de ceinture à ses reins,
On dirait, à le voir, Nestor le Péliade
Ressuscité du grand tombeau de l'Iliade.
Malgré l'assaut grondant avec ses bruits d'enfer,
L'acier frappant l'acier, le fer frappant le fer,
Les remparts s'écroulant à pans de murs énormes
Sous les chocs répétés des balistes difformes,
Et les clairons poussant leurs souffles furieux,
Il va toujours, il va, l'œil tourné vers les cieux.

La mort a-t-elle peur du passant vénérable?
Car, bien que sans cuirasse, il semble invulnérable,
Les flèches et les dards l'effleurant par moment
Comme s'ils n'osaient pas le toucher seulement.
Murmurant un lambeau de prière ou d'antienne,
Il dirige ses pas vers la porte d'Étienne.
Du val de Josaphat il prend l'âpre sentier;
Et, par son rêve obscur absorbé tout entier,
Suit le chemin pierreux qui mène à Béthanie.
Puis il monte au jardin qui vit ton agonie;
O Christ, sur la montagne où les gras oliviers
Mêlent leurs rameaux noirs, pleins de vols d'éperviers.
Là, du côté du mont dressé sur la vallée
Que creusa le Cédron de son onde écoulée,
Il s'assied au penchant d'un roc, cap de granit
Que l'Occident avec ses chauds rayons jaunait.
A ses pieds, les tombeaux d'Étienne et de Marie,
Gethsémané qui pleure et Siloé qui prie,
Et plus haut la cité, que, combattants fiévreux,
Les Tures et les Chrétiens se disputent entre eux.

Il regarde un instant cette vaste tempête,
Et contemple la ville, en secouant la tête.
Puis, tandis que du fond de son cœur plein de deuil,
Une larme jaillit et perle dans chaque œil :
— « Mon Dieu ! murmure-t-il, le passé qui s'efface
» Et moi, nous devions-nous retrouver face à face ?
» Je le croyais éteint dans un oubli profond.
» Voilà que devant moi dix siècles se refont.
» Je remonte avec eux ce chemin de souffrance,
» Où mes yeux vainement ont cherché l'espérance
» Et dont l'horizon morne et sans cesse nouveau
» Ne m'a pas laissé même entrevoir un tombeau.
» O Seigneur, mille étés ont passé sur ma tête
» Et mille hivers déjà, sans que mon pied s'arrête.
» Hélas ! votre courroux n'a donc pu se lasser ?
» Tous les astres du ciel, en me voyant passer,
» Ont versé sur mon front leurs larmes de lumière.
» Le palais n'a-t-il point pitié de la chaumière ?
» Souvent les chameliers, sous leurs tentes de crin,
» Se demandent entre eux : — « Où va ce pèlerin ?
» Quel est son but ? Quelle est la Médine inconnue
» Où va s'humilier cette tête chenue ? »
« Les sentiers sous mes pas m'interrogent souvent :
— « Vieillard, où donc vas-tu par la pluie et le vent ? »
» Le lion du désert et l'aigle des montagnes
» Disent à mes douleurs : — « Êtes-vous ses compagnes ? »
» Et les fleuves au sable amassé sur leur bord :
» — « Où donc ce voyageur va-t-il chercher un port ? »
» Pitié, Seigneur ! Qu'enfin votre courroux s'apaise !
» Retirez de mon front la main qui sur moi pèse,
» Et laissez, ô mon Dieu, mon sépulcre s'ouvrir ;

» Car un siècle est bien long, quand vivre c'est souffrir!
» Les aigles ont leurs nids; les lions, leurs repaires.
» Mais le temps qu'a-t-il fait du vieux toit de mes pères?
» Mon seuil a disparu. Ma terrasse a croulé.
» L'oiseau qui l'égayait parfois s'est envolé.
» Mon figuier n'a plus d'ombre et ma citerne est vide.
» Regardez. L'araignée en ma maison dévide
» Le fil de ses fuseaux, et le long des murs gris
» Tisse et suspend sa toile à leurs mornes débris.
» Regardez. A la place où, chaque jour, ma mère
» Voyait dans son berceau sourire sa chimère,
» Ce ne sont plus, hélas! que buissons épineux
» Enchevêtrant les uns dans les autres leurs nœuds,
» Et plantés là sans doute — oh! d'horreur j'en frissonne! —
» Par quelque dard tombé, Christ, de votre couronne
» En ce moment sinistre où, poussé par Satan,
» Sur mon seuil, sans pitié, je vous criai: — « Va-t'en! »
» Depuis ce jour fatal qu'au monde nul n'oublie,
» Dix fois l'urne des temps s'est vidée et remplie.
» Dix siècles de remords et de deuil tour à tour,
» N'est-ce donc point assez pour expier un jour?
» Pitié, Seigneur! pitié! Marquez enfin mon heure.
» Oh! laissez-moi bâtir ma dernière demeure
» Et passer, éclairé par votre saint flambeau,
» De l'exil de la vie à l'exil du tombeau! »

UNE VOIX DANS LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

Ahasvérus, ton jour n'est pas si près d'éclorre.
Bien des mois, bien des ans, bien des siècles encore

Fuiront, avant qu'il vienne, ô marcheur éternel,
Toi, de l'œuvre de Dieu spectateur solennel.
Vois comme de nouveau le Seigneur se révèle.
Sur Jésus rayonnant luit une aube nouvelle.
Le Calvaire devient un phare de clarté,
Et la croix du salut monte sur la cité.
Hosanna dans le ciel! Hosanna sur la terre!
Pour la seconde fois le Sauveur, — ô mystère! —
Entre à Jérusalem, triomphant comme au jour
Où le peuple à ses pieds prosterna son amour,
Et des guerriers ses fils chacun dans l'air balance,
En guise de rameau, son épée ou sa lance.
L'Orient, d'où nous vient le jour matériel,
Ne connaît rien encor des vérités du ciel.
Des brahmes jour et nuit il interroge et creuse
Les mythes, songes vains de leur nuit ténébreuse.
Pour chercher le vrai Dieu, son regard impuissant
Aux gouffres de Bouddha sans relâche descend,
Et le nom du Seigneur son esprit en délire
Dans les védas obscurs croit par moments le lire.
Les lettres de ce nom, splendeur de tous les cieux,
Échappent à son cœur aussi bien qu'à ses yeux,
Et c'est à peine, hélas! s'il en sait la première.
Il faut que l'Occident lui rende la lumière.
Il faut que ce Tobie, atteint de cécité,
Grâce à l'Évangile chrétien retrouve la clarté.
Or voici que l'Europe à l'Asie attardée
Laisse entrevoir déjà le fanal de l'idée.
Ses guerriers de mon sol disparaîtront demain;
Mais leurs fils apprendront à braver le chemin
De l'Indus et du Gange et des rives cachées

Que les marins d'Argo si longtemps ont cherchées :
Inde où règne Brahma, Chine où Bouddha plus fort
Des castes à jamais rompit l'infâme accord,
Archipels, continents, îles, débris de mondes,
Que l'énorme Océan voit flotter sur ses ondes
Et dont ses noirs typhons sans cesse font le tour,
Mais où la vérité doit jeter l'ancre un jour.
Qui sait? d'autres plus tard, de la mer des Atlantes
Enfermant les moussons dans leurs voiles trop lentes,
D'un nouvel horizon exploreront le champ.
Sur ces bords inconnus où le soleil couchant
Dore d'un autre jour l'autre face du globe,
Eux, de la croix du Christ feront éclater l'aube.
Ainsi doit s'accomplir, au bout des temps prescrits,
Par l'union des cœurs l'unité des esprits,
Et, la rédemption achevant son mystère,
Le royaume de Dieu se fonder sur la terre.

AHASVÉRUS.

Combien me faut-il donc marcher encore, hélas!
De siècles et de jours? Car mes pieds sont bien las,
Et le sentier où vont mes sandales usées
Voit faiblir chaque soir mes forces épuisées.
Où donc en est le terme?

LA VOIX.

Eh! demande au torrent
S'il sait où doit un jour finir son cours errant,
Et demande au nuage obscur où la tempête
Le doit pousser, dans quel abîme ou sur quel faite.

Puis encore demande aux sables des déserts
Où l'aile du simoun les chasse par les airs.

AHASVÉRUS.

Le nuage est muet. Le torrent ni le sable
Ne parlent une langue aux hommes saisissable.
Hélas! ma voix irait leur demander en vain
Dans quel temps, dans quel lieu ma route prendra fin.
Dieu seul le sait, Dieu seul, auteur de toutes choses.
Oh! pourquoi tient-il donc toujours les lèvres closes?
Pourtant.... la volonté du Maître glorieux
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux!

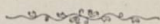
Et, se laissant tomber à genoux sur la pierre,
Le vieillard dans son cœur murmure une prière,
Puis se relève, prend son bâton voyageur
Et descend vers Siddim, le lac morne et vengeur.
Du Bahr-El-Mouth, couvert d'une éternelle brume,
Il longe le rivage inondé de bitume,
Laisse à sa droite Hébron, à sa gauche Ségor,
Et disparaît enfin dans le vallon d'El-Ghor.

CHANT QUATRIÈME.

=

LA PAIX UNIVERSELLE.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Virg. Eglog. IV, 4 seqq.



VERITAS.

O sage, qui toujours, abeille diligente,
As cherché dans la nuit ton aube intelligente
Et dans les douces fleurs de l'étude as surpris
L'arome du savoir, ce miel pur des esprits;
Mineur silencieux qui sondes et qui creuses
Le sol de la pensée aux veines ténébreuses,
Ton pic, qui va fouillant sans cesse l'inconnu,
Au bout de son filon n'est-il point parvenu?

LE SAVANT.

Vérité, pur rayon du vrai jour, étincelle
Que Dieu dans le trésor de ses splendeurs recèle,
Étoile qui deviens, dans un moment donné,
Soleil pour éblouir l'œil de l'homme étonné
Et jeter ta lumière à toute chose obscure,
J'ai feuilleté le livre entier de la nature.
Je sais même le sens de ces lettres de feu
Que dans l'azur du ciel écrit la main de Dieu.
L'éclair des visions a rempli ma paupière.
Du puits sacré mes mains ont soulevé la pierre.
Des antres sibyllins je connais les secrets.
Les chênes m'ont parlé dans les saintes forêts.
Des sphinx, peuple muet des déserts solitaires,
Les énigmes m'ont vu sonder tous leurs mystères,
Et je vois jusqu'au fond du plus obscur des mots
Que nous balbutia le rêveur de Pathmos.
Tu m'as vu déchirer le voile épais des mythes,
Du champ de l'inconnu reculer les limites,
Et, chercheur obstiné, démêler d'un œil sûr
Les chiffres anguleux taillés aux rocs d'Assur,
Comme ceux que l'Égypte a gravés sur ses stèles.
Et l'Iran sur ses monts, archives immortelles
Dont les lettres de pierre et les versets profonds
Ont usé vainement les ongles des griffons.
Men-saôs qui, peuplant les cercles druidiques,
Dressez dans les cromlechs vos spectres granitiques,
Dagobas de Ceylan et topas de Tanjour,
Pagodes que Wishnou se choisit pour séjour,

Tâs dont la Chine entend sonner au vent les cloches ,
Antres qu'Éléphantine a creusés dans ses roches ,
Je sais tous les secrets que , depuis vingt mille ans ,
Vous gardez enfouis dans l'ombre de vos flancs .
Bruits étranges qu'Apis soufflait par ses narines ,
Arcanes que Siddim aux villes sous-marines
Conserve dans ses flots lourds et bitumineux ,
J'ai trouvé dès longtemps votre sens lumineux .
Bétyles syriens et runes scandinaves ,
Mystères qu'Ellora dérobaît dans ses caves
Et Palenque , là-bas , dans sa morne cité
Faites avec un lambeau pris à l'immensité ,
Védas obscurs scellés dans les pierres écrites
Que l'Inde accumulait dans ses villes sanscrites ,
Et textes par Mossoul dans l'ombre ensevelis ,
Ce que les temps à peine épelaient , — je le lis .
Symboles d'Orient , germes des prophéties ,
J'ai rempli de clartés vos ombres éclaircies .
Prométhée à mon roc cloué par les enfers ,
J'ai senti de mon bras se détacher mes fers .
Je contemple du haut des sciences humaines
Toute l'œuvre divine avec ses phénomènes .
Au fond de toute nuit , que j'explore à l'œil nu ,
A travers l'infini je saisis l'inconnu .
De l'électricité je me fais une langue
Dans laquelle d'un monde à l'autre on se harangue .
J'ai , du spectre solaire analysant les feux ,
Aux métaux de chaque astre arraché des aveux .
Chaque jour le soleil a moins de crépuscule ,
Et l'ombre devant moi de quelques pas recule .
La flore minérale à mes yeux attentifs

A livré les tronçons des arbres primitifs.
Des hommes et des dieux j'ai remonté les traces
Vers le berceau premier des peuples et des races.
Oh ! que de fois Amoun, dans sa morne oasis,
M'a vu mettre en lambeaux tous les voiles d'Isis !
Dans ces plaines sans fin, naguère infranchissables,
Où le désert écrit ses annales de sables,
J'ai secoué souvent les grands sphinx accroupis,
Symboliques gardiens de ses dieux décrépits.
Des empires détruits j'ai fouillé l'ossuaire,
Et je sais ce qu'il reste en votre obscur suaire,
O cadavres d'États, ô nuits sans orient,
De vanité, d'orgueil, de cendre et de néant.
Je sais le but où va tout ce qui monte ou tombe.
J'interpelle souvent les siècles dans leur tombe,
Et, de leur lourd sommeil réveillés à la fois,
Ces échos du passé répondent à ma voix.
Profondeurs de la mer, abîmes de l'espace,
Vous où Léviathan, vous où la foudre passe,
Oiseleur de lumière ou pêcheur de clartés,
Je sonde tour à tour vos gouffres redoutés.
L'intelligence humaine a cependant ses bornes.
Au livre du Seigneur il est des pages mornes
Dont l'œil d'aucun mortel, avant les temps venus,
Ne saura déchiffrer les signes inconnus.
Car le conseil de Dieu se tient à portes closes,
Et l'aube par degrés se fera sur les choses.
Et l'homme, en son orgueil adresserait en vain
Le Pourquoi du néant au Parce que divin.

PAX.

Poëte, que vois-tu par l'œil de ta pensée?
Enfin la terre au ciel est-elle fiancée?
Poëte, que vois-tu? Chantre à l'œil clairvoyant,
L'homme va-t-il sortir des langes du néant?
O disciple rêveur des hêtres et des chênes,
Sur l'enclume de Dieu va-t-il briser ses chaînes?
Dans le vase où sa bouche a puisé tant de fiel,
Enfin l'amour vient-il verser un peu de miel?

LE POËTE.

Ils sont passés les jours de haine et de colère.
Devant l'humanité s'ouvre une nouvelle ère.
Le glaive a pour jamais émoussé son tranchant.
Les lèvres des clairons ont oublié leur chant.
Les Pharaons muets dorment dans leur suaire,
Et les champs de bataille ont clos leur ossuaire.
Napoléon, Cyrus, Alexandre, César,
Le monde, qui tremblait quand passait votre char,
Ne connaît plus vos noms ni votre gloire éteinte.
Votre pourpre, — ce sang des peuples, — est déteinte.
Le temps a balayé la trace de vos pas
Et dispersé l'écho du bruit de vos combats.
L'histoire, qui vous regarde en ses mornes royaumes,
Seule encor dans sa nuit voit errer vos fantômes.
Ses mains ont pour toujours, fléaux des nations,
Rompu l'échelle d'or de vos ambitions.
Conquérants, dont la mort déboucla les cuirasses,
Le souffle du sépulcre a passé sur vos races.

De vos trônes, maudits des hommes et de Dieu,
Le dernier mendiant a fait son dernier feu ;
Et l'on ne verra plus, Seigneur, comme naguère,
Les vautours tressaillir aux appels de la guerre ;
Et l'on n'entendra plus, Seigneur, comme autrefois,
Des canons vers les cieux monter la grande voix,
Ni le glas des tocsins propager dans les villes
L'émeute fratricide et les luttes civiles,
Ni les mères en deuil crier à tous les vents :
— « Savez-vous, savez-vous où dorment nos enfants? »
Car voici que ton verbe enfin se réalise.
La concorde et la paix ont bâti ton église.
Le monde, rajeuni comme le vieil Éson,
A repris la beauté de sa verte saison.
L'Éden des premiers jours refléurit sur la terre,
Et rend sa sève au tronc de l'arbre humanitaire.
Tous les cœurs dans l'esprit du Christ sont absorbés,
Et de l'arbre du mal tous les fruits sont tombés.
En nous versant l'amour comme un second baptême,
Tu nous as relevés, Seigneur, de l'anathème ;
Et, rejeté par toi dans l'abîme vaincu,
Satan t'a vu briser son glaive et son écu.

CONCORDIA.

O penseur ! que vois-tu dans ton esprit qui songe ?
Ton rêve n'est-il donc toujours qu'un vain mensonge ?
A ce morne horizon qu'on nomme l'avenir,
Est-ce l'aube ou la nuit que ton œil voit venir ?
Toi, qui, montant, le soir, sur les hautes collines,
Feuilletes dans ton cœur les pages sibyllines,

O penseur ! que lis-tu sur l'obscur parchemin ?
L'avenir est-il loin ? Ou viendra-t-il demain ?

LE PENSEUR.

De l'océan de Dieu j'ai côtoyé la grève.
Toutes les vérités germent dans l'œuf d'un rêve.
Tout rêve quelque jour devient réalité,
Et le mensonge est las de sa stérilité.
Le soleil s'est levé pour les races maudites,
Et l'accomplissement sort des choses prédites.
Le vieux passé n'est plus, et le siècle nouveau
Du triangle chrétien a refait son niveau.
Le laboureur divin de la Bonne Nouvelle
A sur le globe entier secoué sa javelle.
De ses enseignements la graine sainte a pris
Racine au fond des cœurs comme au fond des esprits ;
Et voilà que, selon les versets du prophète,
Le champ du Christ est mûr et la moisson est faite.
Un jour plus beau va luire aux générations ;
Et, pour laver le flot souillé des nations,
Une source nouvelle a jailli dans le fleuve.
La terre a dénoué sa ceinture de veuve,
Et les peuples, longtemps par l'erreur abrutis,
Lazares sociaux, de la mort sont sortis.
Or, quand la vérité, sainte magicienne,
Va de l'esprit nouveau remplir la lettre ancienne,
Et briser de ses mains le boisseau qui cachait
La lumière de vie où notre espoir marchait,
Sur les eaux du déluge, — où l'arche sainte flotte,
Ayant pour lest le monde et la foi pour pilote,

Berceau que l'avenir s'est fait de son tombeau, —
Laisse, ô Noé! s'enfuir les ailes du corbeau.
Mais attends! La colombe, au vent des cieux lâchée,
Cherche du mont Arar la cime encor cachée.
Tout à l'heure elle va reparaître, portant
Son rameau d'olivier, sur l'horizon flottant.
Ce rameau, gage saint de paix et de concorde
Dieu l'a fait croître au champ de sa miséricorde;
Car le règne si long des haines va finir.
Les vieux siècles sont morts. Les nouveaux vont venir.

HYMNE DES VIEUX SIÈCLES.

Notre règne s'éteint. Nous tombons en ruines,
Arbres déracinés que rongent les bruines
Et la pluie et les vents.
Et cependant, Seigneur, à votre créature
Nos bras ont dix mille ans tendu sa nourriture
Sous nos dômes mouvants.

—
Notre feuillage a vu s'abriter à son ombre
Des races dont vous seul, Seigneur, savez le nombre
Et le nom effacé.
Les aigles ont bâti leurs nids dans nos ramures,
Et l'homme referait, rien qu'avec nos murmures,
L'histoire du passé.

—
Oh! qui dira combien nos branches fécondées
Ont au soleil de Dieu fait éclore d'idées,

Fleurs d'où sortaient toujours les fruits du lendemain,
Lois et religions, symboles et croyances,
Sagesse et doute obscur, systèmes et sciences,
Énigmes que les sphinx posaient au genre humain?

—
Brahmes illuminés, prêtres, mages, sibylles
Qui faisaient comparaître à leurs yeux immobiles
Toute l'éternité,
Sages qui voulaient voir tout effet dans sa cause,
Tous à nos rameaux verts ont cueilli quelque chose,
Erreur ou vérité.

—
Et voici que le Ciel nous reprend notre force.
Les ongles des enfants déchirent notre écorce
Qui rompt sous leurs genoux;
Et, sans nous regarder, la caravane humaine,
Que votre main, Seigneur, dans d'autres routes mène,
Passe à côté de nous.

—
Done, nous avons fini, selon votre pensée,
Notre tâche depuis dix mille ans commencée.
Installé dans nos flancs, le ver rongeur nous mord.
Nous redressons en vain notre cime flétrie.
Dans nos troncs décharnés toute sève est tarie,
Notre règne est passé. Le passé, c'est la mort.

—

HYMNE DES SIÈCLES NOUVEAUX.

Notre règne est venu. L'avenir, c'est la vie.
De son chemin d'hier votre vaisseau dévie,
O peuples désolés,
Pour guider vers le port vos rames et vos voiles,
Il faut un autre phare, il faut d'autres étoiles
A vos cieux dépeuplés.

—
Ces étoiles, c'est nous ! Ce phare, nous le sommes !
Nous venons apporter notre lumière aux hommes.
Nous sortons de la nuit pour leur rendre le jour.
Car toute obscurité doit enfin disparaître.
Le juge dans la loi, dans le temple le prêtre
Ne verront plus régner que le seul Dieu d'amour.

—
Nos flambeaux inconnus à tous les Zoroastres
Montent sur l'horizon comme de nouveaux astres,
Et déjà nous voyons
La terre prodiguer ses trésors moins avarés
Et les fronts ulcérés des Jobs et des Lazares
Se couvrir de rayons.

—
Le miel mystérieux va couler dans les fleuves.
Car l'homme a traversé le cycle des épreuves.
Dans sa dignité sainte il relève le cou.
Il a rompu le joug de tous les esclavages,

Sans songer à fouetter ses Pharaons sauvages
Avec les nœuds vengeurs de son dernier licou.

—

Dix mille ans il a bu l'eau des sources amères
Et cherché son chemin à travers les chimères
Du grand désert de feu.
Mais le voici qui va, terminant son exode,
Réaliser ton rêve, Isaïe, ô rapsode
Du poème de Dieu!

—

Étendards d'Hamalec qui dans Riphim habite,
Javelots de Sihon, lances du Moabite,
Sa main vous a brisés, sa main forte aux combats,
Et Josué, porteur du sceptre de Moïse,
Au delà du Jourdain, dans la terre promise,
Du peuple voyageur a fait rentrer les pas.

—

Or la paix du Seigneur est faite sur la terre.
L'aube de vérité va jaillir, — ô mystère! —
De la nuit du tombeau.
Tous les antres du mal ferment leurs sombres porches,
Et voilà que succède à la lueur des torches
La clarté du flambeau!

==

LE POÈTE.

Un clairon de lumière a vibré dans les nues
Et répand dans les cieus ses splendeurs inconnues,

Rayonnement superbe et semblable à celui
Qui sur ton humble crèche, ô Bethléem, a lui.
Tous les peuples, les uns le cœur plein d'espérance,
Les autres frémissant de quelque horrible transe,
Sont dans l'attente; et l'on regarde, et l'on se dit :

— « C'est un astre d'espoir. »

— « C'est un astre maudit. »

— « Non, c'est l'aube qui naît. »

— « Non, c'est le soir qui tombe. »

— « L'aurore de la vie. »

— « Ou celle de la tombe. »

— « L'âge nouveau qui s'ouvre, et, promis dès longtemps,

» Au monde rajeuni vient rendre son printemps. »

— « Le sablier s'écoule, et les heures s'arrêtent. »

Non, c'est l'éclosion des siècles qui s'apprentent,
Crépuscule du jour qu'attend l'humanité
Pour se constituer dans sa vaste unité,
Et pour voir s'accomplir la parole prédite.
Plus de race opprimée ou de caste maudite.
Les uns avaient le jour, et les autres, la nuit,
Seigneur, et c'est pour tous que votre soleil luit.
De progrès en progrès, de conquête en conquête,
Ainsi voilà qu'enfin l'humanité s'est faite.
Votre règne est venu, votre règne infini.
Que votre nom, Seigneur, à jamais soit béni!

Et vous, enfants d'Adam, héritiers de sa chute,
Voici venir aussi le terme de la lutte,
Jour de victoire après les jours des grands combats,
Que vos vœux appelaient, mais qu'ils n'attendaient pas.

Oh ! l'on pourrait compter, plutôt que vos épreuves,
Les sables des déserts, les gouttes d'eau des fleuves,
Les globes étoilés qui roulent dans la nuit,
Et les flots de la mer, ce gouffre obscur de bruit.
Mais votre cœur reprend sa candeur primitive
Et revêt tout l'éclat de sa blancheur native.
Un idéal plus pur brille à vos yeux sereins.
Les haillons du péché sont tombés de vos reins.
Car le Seigneur a fait rentrer sa créature
Dans la sérénité de la douce nature.

De la glèbe du mal affranchis désormais,
Nous pouvons aspirer à de plus hauts sommets.
N'ayant plus l'âme au joug des haines asservie,
Nous pouvons marcher fiers et libres dans la vie,
Sans nous dire, en pleurant sur nos rêves détruits,
Qu'e les fleurs quelquefois valent mieux que les fruits.
La clarté du vrai jour remplit notre paupière.
Comme le diamant dans sa gaine de pierre,
Le seul amour du bien habite notre cœur,
D'où le mal disparaît et le doute moqueur.
Notre esprit, rayonnant d'une splendeur auguste,
N'a plus soif que du vrai, n'a plus faim que du juste.
De l'erreur nous savons tous les pièges secrets,
Et déjà notre oreille écoute de plus près
Ces hymnes composés de versets de lumière
Que la terre entendit à son heure première
Et ces cantiques faits de strophes de clartés,
Étoiles de la nuit, que dans l'air vous chantez
Quand l'azur infini vous laisse dans l'espace
Entrevoir le profil de l'Éternel qui passe.

La grande paix est faite, et partout règne enfin
La sainte égalité qui n'aura pas de fin.
Vieux temples des abus, vieilles lois lézardées,
Vous tombez en ruine au souffle des idées.
Plus de princes, bergers qui mangent leurs moutons,
De sceptre ni de crosse, avatars de bâtons,
De code à double sens, qui, toile d'araignée,
Ne saisit que toi seule, ô mouche dédaignée,
Ni de tyrans toujours armés de leur épieu,
Qui se proclament fils de la grâce de Dieu,
Hélas! comme si nous, vains néants qu'il tolère,
O peuples, nous étions les fils de sa colère.
Du passé disparu rappelant le retour,
Les Césars vainement escaladent leur tour.
Guetteurs désespérés, en vain leurs sentinelles
A sonder l'avenir fatiguent leurs prunelles,
Sans rien voir, par delà cette obscure cloison
Dont les préjugés morts formaient leur horizon,
Que l'accomplissement de ce que l'homme espère,
La vaste ascension des races qui s'opère,
Le vrai jour qui succède aux ombres de la nuit,
Et l'aube qui pour tous enfin s'épanouit.

Donc la voici s'ouvrir cette ère magnifique
Où chacun remplira sa tâche pacifique ;
Où, la guerre fermant son sinistre portail,
On ne se défira qu'aux lutttes du travail ;
Où le canon, folie à jamais disparue,
Va céder pour toujours sa roue à la charrue ;
Où les peuples captifs, rentrés dans leur Sion,
Vont s'ouvrir tout le champ de la création.

Car vous, produits, et vous, forces de la nature
Que la bonté de Dieu livre à la créature,
Gaz qui vous élevez, pesanteur qui descends,
Fleuves qui vous tordez dans vos lits frémissants,
Torrents qui sillonnez les flancs de la colline,
Animaux que le joug ou le frein discipline,
Souffles puissants du vent qui dans l'air bruissez,
Plantes qui vêtez l'homme ou qui le nourrissez,
Météores, saisons, astres, chaleur, lumière,
Soleil toujours brillant de ta beauté première,
Océans où l'œil voit, comme dans un miroir,
Éclore chaque étoile aux approches du soir,
Gazons verts émaillés des diamants de l'aube,
Houille et métaux cachés dans les veines du globe,
Moissons dont les épis hérissent les guérets,
Arbres, piliers vivants du temple des forêts,
Vous êtes le milieu, vous êtes le domaine
Que le Créateur fit pour la famille humaine,
L'atelier qui pour nous travaille jour et nuit
Et que l'esprit d'en haut seul dirige et conduit.

Mais le Ciel fit à l'homme un but plus haut encore.
Dans notre esprit aussi l'aube devait éclore.
De notre nuit voici le jour réel sortir,
Que Dieu, depuis Adam, nous a fait pressentir,
La foi, cette unité finale des croyances,
Dont tout sage, à travers les brumes des sciences,
Crut voir le crépuscule à l'horizon des cieux,
Et qui vient éclairer à la fin tous les yeux;
Car il faut bien, quand l'ombre autour de nous s'efface,
Que la lumière aussi dans les âmes se fasse,

Depuis Homère, issu d'Orphée et de Linus,
Cycliques moissonneurs de mythes inconnus,
En vain Platon médite, en vain Socrate songe
Mêlant la poésie aux rêves du mensonge ;
En vain, l'un affirmant, et l'autre disant : « Non, »
Pythagore ébloui ferme l'œil de Zénon ;
Sur les monts de Chaldée en vain les Zoroastres
Discutent dans la nuit le langage des astres
Et cherchent feuilletant le livre ouvert du ciel,
Le problème du monde et celui du réel ;
En vain Lucrèce, armé du flambeau d'Épicure,
Sonde les profondeurs de sa pensée obscure ;
En vain Spinosa, plein du doute qui l'absout,
Sans trouver Dieu dans rien, croit l'entrevoir dans tout
Et, songeur égaré, s'aveugle dans ses rêves,
Plus mobiles qu'au vent les sables sur les grèves.
Le monde trop longtemps a vu l'humanité
Avec des blocs d'erreurs bâtir sa vérité,
Architecte insensé dont la main indécise
Replâtrait constamment cette tour mal assise,
Hélas ! dont Dieu n'avait pas pétri le ciment
Ni sur le dur granit posé le fondement.
Et les hommes disaient : — « C'est la tour solennelle,
» Le fanal d'où jaillit la lumière éternelle,
» Le phare de clartés où tourne incessamment
» Tout œil, comme le fer, ô pôle, à ton aimant. »
Et, quand chacun de ceux qui cheminaient dans l'ombre
De cette autre Babel montait l'escalier sombre,
Et que son pied touchait le faite aérien,
Il croyait voir très-loin, mais il ne voyait rien !
Seuls, interrogateurs des choses éternelles,

Les prophètes, voyants aux ardentès prunelles,
Savent tout ce qu'a dit le passé ténébreux
Et tout ce que parfois se révèlent entre eux
Les siècles qui s'en vont et les siècles qui viennent.
Leurs yeux ayant tout vu, de tout ils se souviennent,
Et l'avenir profond, sondé par leur esprit,
Leur a montré partout le grand exode écrit,
Le règne de Saturne annoncé par Virgile,
La promesse changée en fait par l'Évangile,
Où le Christ, rachetant la race des maudits,
Fit du noir Golgotha le seuil du Paradis.

—

Or, les temps sont venus de bâtir d'autres pierres
Vérité, qui dois luire à toutes les paupières,
Ton palais éternel où tout le genre humain,
Constructeur unanime, a déjà mis la main.
Regarde chaque race, architecte ou manoeuvre,
Apporter son travail et concourir à l'œuvre;
Chaque peuple, sculpteur que le Seigneur bénit,
Tailler son bloc de marbre ou son bloc de granit;
Et, pour mieux achever la tâche commencée,
L'un prodiguer son bras, et l'autre sa pensée.
Ainsi, ce temple, avec l'esprit de Dieu construit,
Sera de ceux que rien dans les temps ne détruit;
Car toi, douce Espérance, et toi, Charité sainte,
O sœurs, vous en aurez tracé l'auguste enceinte,
Et votre double nom sur sa façade écrit,
Vous l'avez couronné du nom de Jésus-Christ!

—

LES DIEUX DU PASSÉ.

LES BRAHMES.

Nous, fils de l'Orient, du haut des pics antiques,
Où l'Himalaya chante aux siècles ses cantiques,
Nous avons les premiers, aux plaines du Thibet,
Des langages humains apporté l'alphabet,
Et vers le Gange saint, fleuve aux sources occultes,
Vu descendre Brahma, père des anciens cultes,
Le Lokapurwayas et le Dhatra géant
Qui fit sortir le monde et l'homme du néant.
Puis, des dix avatars de Wishnou sur la terre,
Nous avons recueilli partout le verbe austère.
Krishna, Bouddha, Kalki, nous ont vus tour à tour
De leurs dogmes nouveaux faire, en priant, le tour.
Mais voici que pour nous le vrai jour vient de naître.
Le Christ toujours vivant à nous s'est fait connaître,
Et, l'ombre de sa croix illuminant nos yeux,
Nous savons quel chemin nous doit mener aux cieux.

LES GUÈBRES.

Adorateurs du feu, nous, fils de Zoroastre,
Nous avons enfermé l'Éternel dans un astre.
Aveugles, nous avons fait notre Dieu vermeil
D'Ormuz enveloppé du manteau du soleil.
Mais nos cœurs obscurcis étaient pleins de ténèbres.
L'aurore du Seigneur brille enfin pour les Guèbres

Et, notre esprit, trouvant enfin son vrai milieu,
A vu que le soleil n'est que l'ombre de Dieu.

LES ÉGYPTIENS.

Nos prêtres nous disaient : — « Avant l'aube des âges,
» Il était un esprit sans nom parmi les sages,
» Éternel, immuable, infini, tout-puissant.
» Des ténèbres d'Athor, nuit du monde naissant,
» Il tira Kneph, le jour, la lumière féconde ;
» Et, s'accouplant au Verbe, il jeta dans le monde
» Phta, le principe ardent de la vie et du feu.
» Or cette trinité compose notre Dieu.
» Phta créa Potiris le ciel et Tho la terre ;
» Puis, ayant façonné le groupe planétaire,
» Du soleil Osiris fit l'œil du jour qui luit
» Et de la lune Isis l'œil pâle de la nuit.
» Typhon tient dans le mal son formidable empire.
» Chaque zone du ciel a pour garde un Cabire.
» Dans la nuit des esprits Toth allume le jour,
» Et Mendès, l'ægipan, remplit les cœurs d'amour. »
A combien d'autres dieux encor notre âme inculte
Adressait son encens et prodiguait son culte !
Dans les lotus du Nil ils naissaient par milliers.
Même nous adorions jusqu'aux chats familiers.
Loup, chacal, crocodile, obtenaient nos hommages.
Le taureau prophétique Apis avait ses mages.
Anubis aboyait, et son frère vermeil
Memnon chantait quand l'aube annonçait le soleil.
Mais, depuis que, du haut de son Calvaire sombre,
La croix du Christ répand la clarté de son ombre,

Le colosse thébain fait silence, laissant
Le désert regarder ce jour éblouissant,
Et ne sait pas pourquoi sa bouche reste close,
Ni quel deuil rend muets ses sphinx de granit rose,
Ni dans quel ouragan sinistre du simoun
S'est brisé le trépied des oracles d'Amoun.

LES BABYLONIENS.

Sous nos dômes bâtis de marbre et de porphyre,
Un monde entier de dieux ne pouvait nous suffire.
Bâl, le géant du feu, père des immortels,
Aurait passé dix ans à compter ses autels,
Et son frère Moloch, formidable et difforme,
Assis sur quelque fût de jaspe, socle énorme,
De la création, rêve étrange et nouveau,
Nous montrait son corps d'homme à tête de taureau.
Cent monstrueux serpents gros comme des troncs d'arbre,
Cent dragons accroupis sur leurs bases de marbre,
Et cent griffons à l'œil terrible et flamboyant
Leur faisaient jour et nuit un cortège effrayant.
Que de siècles ont vu ces nations serviles
Dont le Tigre et l'Euphrate allaient baignant les villes,
A nos mythes impurs apporter leur encens!
Mais les voilà tombés de leurs cieux impuissants.
Des débris de Moloch ramassés par l'Afrique,
Dans ses sables muets Carthage en vain fabrique
Un autre homme-taureau pour ses autels déserts.
En vain Tyr admet Bâl parmi ses dieux divers
Et, voulant célébrer un jour sa bienvenue,
Lui donne pour épouse Astaroth la Cornue.

Car Babylone est morte, et Tyr est effacé,
Et Carthage n'est plus qu'un nom dans le passé.

LES SCYTHES.

Nous, de qui les aïeux, du Tanaïs au Gange,
De leurs chars voyageurs promenaient la phalange,
Et poussaient quelquefois leur roulante cité
A travers les rochers du Caucase irrité;
Nous qui, ne respirant que luttés et batailles,
Récoltions, en chantant, nos sanglantes semailles,
Et dont les noirs chevaux, formidable escadron,
Mêlaient leurs cris de joie aux hymnes du clairon;
Nous n'avions point de temple, et l'on n'y songeait guère.
Car il n'était pour nous qu'un dieu, c'était la guerre,
Le seul dieu que jamais nos pères aient connu.
Son symbole visible était un glaive nu.
Mais du Christ désormais le monde entier relève,
Et la croix de la paix a remplacé le glaive.

LES GRECS.

Tous nos temples obscurs étaient peuplés de dieux,
Et leur chef était Zeus, le mythe radieux,
Le fils puissant de Rhée, engendré par Saturne.
Au fond d'une caverne obscure et laciturne,
Surpris qu'un dieu pût naître en un pareil séjour,
L'Ida, mont créateur, le vit venir au jour.
Il trouva dans la chèvre Amalthée une mère.
Des colombes, ainsi que dit le vieil Homère,
Versèrent l'ambrosie à ses lèvres d'enfant.

Les Grâces entouraient son berceau triomphant
Et les rayons vermeils dont l'aube se colore.
Puis on vit Jupiter du faible enfant éclore
Superbe, comme il sied au maître des humains,
Portant les lourds carreaux de la foudre en ses mains.
Gardien de l'univers, formidable, terrible,
Il passait, chaque nuit, les astres dans son crible,
Il rivait Prométhée au flanc d'un rocher nu,
Et plongeait les Titans au Tartare inconnu.
Fronçait-il le sourcil parfois dans sa colère,
Le globe tressaillait sur son axe polaire,
L'Océan frémissait, et Neptune, en grondant,
En vain sur ses coursiers fatiguait son trident.
Mais quel dieu sans pudeur ni foi ! Par intervalles
A Junon, son épouse, il donnait pour rivales
Latone, Io, Léda, courtisanes du ciel,
Et Ganymède était son page officiel.
Il buvait le nectar et mangeait l'ambrosie,
Apollon lui disant quelque chanson choisie
Et Vénus complétant le luth aux doux accords
Par le rythme vivant des poses de son corps.
Son trône s'élevait au sommet de l'Olympe,
Rocher depuis longtemps désert et morne, où grimpe,
Lorsque avril en verdit les flancs âpres et nus,
Le pâtre seul avec ses compagnons cornus.
Et nous rougissons tous, ô Dieu juste et sévère !
A comparer au Christ cloué sur son Calvaire
Notre Zeus d'autrefois, mythe du vice impur,
Sur son mont couronné de rayons et d'azur.

LES SCANDINAVES.

Notre dieu n'était pas d'une race plus pure.
Il s'appelaient Odin, fils de Bor, fils de Bure.
Il avait, disait-on, fait du corps d'un géant
Le monde, et suscité les hommes du néant.
Des sommets de l'Asgard il dominait la terre
Et l'éclairait des feux de son œil solitaire.
Son nom, multiplié par cent quinze surnoms,
Remplissait tous les lieux dont nous nous souvenons.
Le loup le connaissait, et l'aigle dans son aire.
Il tenait dans sa main le marteau du tonnerre,
Et, souverain du monde, il faisait ses trépieds
Des volcans que l'Islande allumait à ses pieds.
Flambeau de ses festins, l'aurore boréale
L'illuminait, la nuit, de sa torche idéale.
Il avait la puissance, il avait la splendeur.
Les douze Ases faisaient cortège à sa grandeur,
Pour gardes il avait les douze Valkyries,
Les vierges des combats, à la lutte aguerries,
Qu'on voyait, au plus fort des batailles, fauchant
Leur moisson de guerriers, fils du glaive tranchant.
Les deux corbeaux Hugin et Munin, à chaque aube,
Espions croassants, faisaient le tour du globe,
Et venaient, chaque soir, au maître tour à tour
Raconter les vertus ou les crimes du jour.
L'atelier de la mort avait ses trois Vestales.
Les Nornes, du destin ouvrières fatales,
Assises jour et nuit sous le frêne Ygdrasil,
Du sort humain nouaient et dénouaient le fil.

Puis au-delà des mers obscures et sans phare,
Dans les flancs ténébreux du vaisseau Naglefare,
Les âmes s'en allaient au séjour des remords
Ou vers le Valhalla, palais vivant des morts.
Mais dès longtemps Odin, le dieu des bords du Phase,
A vu crouler l'Asgard comme un rocher sans base,
Et, dégageant enfin du mythe le réel,
Du Valhalla sanglant le Christ a fait le ciel.

LES SLAVES.

Nous aussi nous avons nos temples pleins d'idoles,
Spectres dont notre erreur se faisait des symboles.
Il en est deux surtout qu'on nommait en tremblant :
Swentibor le dieu noir, Swentewit le dieu blanc.
L'un était roi du jour, l'autre était roi de l'ombre.
L'un faisait la lumière, et l'autre, la nuit sombre.
Swentibor habitait le monde souterrain.
Swentewit pour séjour avait le ciel serein,
La haute région de l'azur et des astres.
Son palais, qu'étaient d'invisibles pilastres,
Élevait au zénith son large cintre d'or
Où n'atteignaient jamais l'aigle ni le condor,
Ni la foudre elle-même, alors que dans la nue
Elle remonte et cherche une route inconnue.
Son domaine embrassait le vaste empire bleu.
Lui, radieux soleil, en tenait le milieu,
Et ses trois cents chevaux, groupe ardent et sonore,
Hennissaient à ses pieds pour saluer l'aurore
Et buvaient la rosée aux urnes du matin.
Plus beau qu'Apollon, fils du ciel grec et latin,

Les peuples le nommaient l'archer de la lumière.
Sitôt qu'à l'horizon montait l'aube première,
On le voyait, son arc frémissant à la main,
Se frayer à travers les brumes un chemin,
De son carquois de feu multiplier les flèches,
Dans les nuages gris ouvrir de larges brèches,
Puis, les ayant chassés dans l'espace, s'asseoir
Sur son trône entouré de rayons, jusqu'au soir,
Verser avec l'amour la vie à toutes choses,
Épanouir les lis et parfumer les roses,
Au fond des nids joyeux réveiller à la fois
Les strophes des buissons et les hymnes des bois,
Rendre aux brises du ciel leurs fécondes haleines
Et dorer les moissons dans les sillons des plaines.
Mais, quand il faisait tout sur la terre fleurir,
Il laissait la moisson de nos cœurs se flétrir.

L'AFRIQUE.

Je n'avais point d'autel pour mes races obscures,
Ni symboles savants, ni mythes, ni figures;
Point de temple où l'on vît mes peuples ténébreux
Épancher leur prière ou prosterner leurs vœux.
Chacun se construisait son autel en soi-même
Pour y placer son dieu, toujours farouche emblème,
Formé d'une épouvante ou fait d'une terreur,
Et du vrai Dieu d'amour barbare avant-coureur.
Mais le doux Christ aussi pour les miens a fait luire
L'étoile d'or qui doit au salut les conduire,
Et, dressant devant eux son phare de clarté,
Leur montrer le chemin de son éternité.

L'AMÉRIQUE.

Sur mes rochers déserts, dans mes forêts profondes,
J'adorais Manitou, le grand esprit des mondes.
De mon triangle saint Tangatanga formait
La base radieuse et l'éclatant sommet.
J'avais encor Téotl, le dieu par excellence,
Et Vitslibochtli, roi du glaive et de la lance,
Punchao le soleil, et la lune Quila
Que la nuit à son char de lumière attela.
Du monde surhumain puissances redoutées,
Terribles quelquefois et toujours irritées,
Elles étaient l'effroi de mes peuples, laissant
Parfois sortir du fond de leurs antres de sang
La horde des fléaux, la famine, la peste,
Enfin la guerre, hélas! pire encor que le reste.
Et moi, pour apaiser la colère des dieux,
J'aiguissais le tranchant de mes couteaux pieux,
Je dressais mes bûchers où le feu se promène,
Et j'y faisais brûler une hécatombe humaine.
Mais la voix du Sauveur a parlé dans ma nuit.
L'aube de Bethléem pour moi s'épanouit,
Et mes peuples, enfin sortis de leur démence,
Ne reconnaissent plus que toi, Dieu de clémence,
Toi qui vivais hier, toi qui vivras demain,
O Père universel de tout le genre humain!

LE CREDO DE L'HUMANITÉ.

Oui, le Seigneur est grand ! Éternel dans l'immense,
Pour lui rien ne finit, pour lui rien ne commence.
Auprès de sa splendeur toute splendeur pâlit.
Les foudres dans les cieux se taisent quand il passe.
Les astres éblouis tressaillent dans l'espace,
Et l'Océan profond frissonne dans son lit.

Oui, le Seigneur est fort ! Sa parole féconde
Du ventre du chaos a fait sortir le monde,
Et son doigt aux soleils a tracé leurs chemins.
Sur son axe invisible il fait tourner la terre,
Et du torrent des jours, dont il sait le mystère,
Il tient l'urne en ses mains.

Oui, le Seigneur est bon ! Pour toute créature
Il fait incessamment travailler la nature.
La source des rochers et l'arbre des forêts,
Les saisons et les jours font chacun leur ouvrage,
Le soleil et le vent, même jusqu'à l'orage
Qui féconde le germe au sillon des guérets.

Aussi, que toute voix, Seigneur, te glorifie,
Toi, maître de la mort et maître de la vie,

Toi que nous adorons, toi dans qui nous croyons
Et qui, dans nos sentiers d'angoisse et de souffrance,
Fais resplendir enfin cet astre d'espérance
Dont voici les rayons!

—
Que ce phare toujours, ô Seigneur, nous dirige,
Flambeau divin par qui notre nuit se corrige!
Vers le bien et le vrai guide notre raison.
Règle, jetant l'oubli sur nos fautes passées,
Toutes nos actions et toutes nos pensées,
Et sois notre seul but, notre seul horizon.

—
Sois toujours l'eau vivante où notre âme s'abreuve.
Que nos cœurs sans murmure acceptent toute épreuve.
Que notre pied demeure au sentier de ta loi.
Laisse régner toujours la concorde où nous sommes,
Et donne-nous d'aimer, ô Seigneur, tous les hommes,
Tous nos frères en toi.

—
Tous nos frères en toi, garde-les dans ton ombre.
Verse-leur le trésor de tes grâces sans nombre.
Fais régner le bonheur sous leurs toits triomphants,
Et bénis à la fois leurs champs toujours prospères,
Le seuil de leurs maisons, les tombes de leurs pères
Et les berceaux joyeux où dorment leurs enfants.

—

Dispense de tes mains, ô Seigneur, toujours pleines
Les toisons à leurs prés, les moissons à leurs plaines,
A leur cœur la lumière, à leur esprit le jour.
Qu'ils vivent dans la joie et dans la paix sereine.
Ôte aux grands le mépris, ôte aux petits la haine,
Et donne à tous l'amour!

=

DERNIÈRE VISION DU POÈTE.

Oh! comme la nature est belle et magnifique!
O Seigneur, c'est ainsi que ta main pacifique
A l'homme la livra lorsque, dans ta bonté,
Tu l'eus fait pour la vie et pour l'éternité.
On dirait le jardin céleste, ton domaine,
Où le souffle éternel du printemps se promène,
Où rien ne doit mourir, rien, excepté la mort,
O Seigneur, et le mal, père obscur du remord.
Comme au jour où ta voix souveraine et féconde
Du gouffre du néant eut évoqué le monde,
La terre au ciel sourit, couverte de splendeur.
De son enfance elle a la grâce et la candeur.
Un avril, qui n'aura point de fin, dans ses plaines
Épanche le trésor de ses corbeilles pleines,
Et l'arbre des saisons prodigue en même temps
Les présents de l'automne et les fleurs du printemps.
Montagnes, dont l'autour fait dans l'air ses étapes;
Collines, que les ceps émaillent de leurs grappes;

Sources, dont les rochers, mamelles de granit,
Font jaillir les flots purs et que rien ne ternit ;
Plantes, qu'on voit mêler, par la brise bercées,
Les gemmes de vos fleurs aux perles des rosées ;
Lacs, dont l'azur profond, miroir toujours changeant,
Regarde au ciel passer les nuages d'argent ;
Ruisseaux, qui gazouillez dans l'herbe vos murmures ;
Champs moitié verts, moitié dorés de moissons mûres ;
Forêts, où près du loup le cerf habite en paix
Et qui prêtez le toit de vos rameaux épais
A l'oiseau qui converse avec la fleur candide ;
Image de l'Éden perdu, terre splendide,
Poème étincelant de fleurs et de rayons,
Mille rythmes joyeux sortent de tes sillons,
Mille strophes d'amour sur les arbres écloses,
Font des chansons des nids et du parfum des roses,
De la voix des forêts et des soupirs du vent
L'hymne que la nature adresse au Dieu vivant,
Hosanna qui répond à ce cantique immense
Que l'aube chaque jour dans l'air bleu recommence,
Ou dont les astres d'or, dans l'ombre épanouis,
Font le concert sublime et visible des nuits.
Car, puisque l'homme, après tant de siècles de lutte,
S'est senti, grâce à Dieu, relever de sa chute,
La terre aussi devait, fière de sa beauté,
Revêtir le manteau de sa virginité.

Or, de ce cadre plein d'une lumière sainte
Comme je contemplais la radieuse enceinte,
Je vis, sous les rameaux de deux larges palmiers
Qu'égayaient de leur vol colombes et ramiers,

Deux beaux groupes assis, qui, dans l'herbe et la mousse,
Respiraient la fraîcheur de l'ombre calme et douce.
Et c'étaient des vieillards et c'étaient des enfants.
Et les enfants jouaient, heureux et triomphants.
On les eût pris, à voir leurs yeux pleins d'étincelles,
Pour des anges du ciel, s'ils avaient eu des ailes,
Et sur leur front candide et vermeil s'annonçait
L'esprit de l'homme juste et fier qui commençait.
Plus calmes, les vieillards, qu'un même cœur rassemble,
Souriaient aux enfants, ou devisaient ensemble,
Parlaient de la bonté de Dieu, leur créateur,
Et, louant tour à tour dans son œuvre l'auteur,
Semblaient, tout transportés d'une extase suprême,
Communier avec la nature elle-même.

Plus loin, un laboureur, sans bœufs, sans aiguillon,
Conduisait sa charrue et traçait son sillon.
Le travail n'est-il pas pour l'homme une prière ?
Mais la nature est bonne, et voilà que, derrière
Le soc étincelant qui toujours marche et va,
La future moisson germe et lève déjà.

Plus loin encor, plus loin, tout au fond de la plaine,
Où chaque brise aux fleurs parfume son haleine,
Je vis s'épanouir un splendide jardin,
Et, rien qu'à sa beauté, je devinai l'Éden.
Mais, depuis dix mille ans, sa porte condamnée
Fermait aux fils d'Adam son entrée obstinée,
Et, debout sur le seuil du Paradis de Dieu,
Veillait un ange armé d'une lame de feu.
Il était là depuis les premiers jours du globe.

De la création on voyait encor l'aube
Étinceler au fond de ses yeux éclatants.
Il avait, sans vieillir, vu s'écouler les temps.
Ses bras semblaient taillés dans la neige des pôles ;
Ses cheveux déroulés flottaient sur ses épaules,
Et son front rayonnait de la double beauté
De l'être et de l'esprit, fils de l'éternité.

En ce moment un homme, un vieillard pâle, austère,
Comme ne tenant plus aux choses de la terre,
Traversa la largeur de la plaine. On voyait
L'extase illuminer son œil qui flamboyait.
Sur ses cheveux blanchis, sur son front morne et sombre,
Que des siècles avaient accumulé leur ombre !
Que de remords cachés et de deuils avaient mis
Des rides à son cœur et sur ses traits blémis !
D'où vient ce pèlerin ? Où va ce patriarche ?
Malgré les ans, son pied est ferme, il marche, il marche
D'un pas de plus en plus rapide et diligent.
Le signe des chrétiens, une humble croix d'argent
Pend au chapelet noir qui lui sert de ceinture.
Le soleil couvre d'or sa tunique de bure
Et semble, devinant l'homme des visions,
Vouloir le revêtir d'un manteau de rayons.
Les oiseaux dans les cieux, les arbres sur la terre
Ont l'air d'interroger ce spectre de mystère,
Et moi-même je crus, en voyant ce vieillard,
Un fantôme sorti de la nuit d'un brouillard.
Aidé de son bâton, rameau noueux d'un chêne,
Il monte lentement une rampe prochaine

Et par degrés s'élève au sommet d'un rocher
Si haut que le chamois peut seul en approcher.
Là, debout comme l'aigle, enfant des hautes cimes,
Éclairé du grand jour qui luit aux lieux sublimes,
Il ouvre les deux bras et les tend vers le ciel,
Comme sur le Nébo, le guide d'Israël,
Lorsqu'il eut entrevu, toutes larges ouvertes,
La terre de promesse et ses campagnes vertes
Et ses vallons souvent dans un rêve apparus.

Or, ce second Moïse était Ahasvérus !

Mais, — pendant qu'il est là qui regarde et contemple
La terre où le Seigneur a reconstruit son temple,
Et que, le front baigné dans l'azur du ciel bleu,
Il se sent, chaque instant, plus rapproché de Dieu, —
Pourquoi le laboureur avec sa main fiévreuse
Arrête-t-il son soc dans le sillon qu'il creuse ?
Et pourquoi pousse-t-il ce cri d'étonnement ?
A ses pieds, dans le sol, qui s'ouvre largement,
Il voit étinceler une chose inconnue.
Relique du passé, c'est une lame nue,
Acier à deux tranchants et rouillé par endroits.
Sa poignée est de cuivre et figure une croix,
Et l'arme s'allongeant de plus en plus étroite,
S'aiguise et se termine en pointe fine et droite.
Car c'est un glaive. L'homme au cœur presque interdit
Le prend et, s'approchant des vieillards, il leur dit :
— « Qui sait à quoi servit autrefois cette lame ?
» A coup sûr, ce n'est pas un soc, je le proclame. »
Les vieillards, regardant le glaive tour à tour,

De leur groupe étonné lui font faire le tour,
Et pas un seul d'entre eux, pas même le plus sage,
De l'acier belliqueux ne devine l'usage.
L'arme jusqu'à trois fois suit le même cheuvin.
Mais, comme elle voyage ainsi de main en main,
Tantôt la pointe en l'air et tantôt la poignée, —
Voyant la croix, d'un flot de lumière baignée,
Un enfant, inspiré d'une sainte ferveur,
S'écrie : — « Oh! regardez! c'est la croix du Sauveur! »
— « En vérité, c'est elle! » exclament tous ensemble.
Puis un des vieillards prend avec sa main qui tremble
Le vieux glaive, symbole enfin transfiguré,
Et plante dans le sol le signe vénéré.
Parmi l'herbe et les fleurs où le soleil ruisselle,
Couverte de rayons, la croix sainte étincelle,
Et tous, vieillards, enfants, en tombant à genoux,
Disent : — « Que le Seigneur soit et reste avec nous! »

Prosternez devant Dieu votre cœur et votre âme,
Laissez monter au ciel vos prières de flamme;
Car voici qu'Adam vient, père du genre humain.
Il s'avance tenant une palme à la main.
Son visage, éclairé d'une sainte lumière
A repris tout l'éclat de sa beauté première,
Et de tout son passé, larmes, deuils et regrets,
Rien n'altère le calme auguste de ses traits.
Tout resplendit en lui. Tout rayonne dans Ève.
Leur Caïn pardonné semble sortir d'un rêve,
En s'appuyant au bras d'Abel qui le conduit.
Et toute la famille humaine qui les suit,
Vaste rameau du tronc des peuples et des races

Dont Dieu seul sur la terre a pu suivre les traces
Et qu'il a vus passer, c'est-à-dire souffrir,
Attend l'heure où l'Éden consente à se rouvrir.

A mesure qu'Adam, toujours serein et calme,
S'avance, en élevant vers le ciel bleu sa palme,
O miracle suprême! il voit du Paradis
La porte s'ébranler sur ses vieux gonds maudits,
Puis s'ouvrir toute large, — et, vision étrange,
Du seuil longtemps fermé voilà s'écarter l'ange,
Qui dit, posant le pied sur son glaive de feu :
— « Soyez les bienvenus dans la maison de Dieu! »

Mais, avant de rentrer dans sa sainte patrie,
L'aïeul des nations, de sa lèvre attendrie
Baisant trois fois le seuil du jardin éternel,
Y répand tout son cœur dans ce chant solennel :

— « Merci, Seigneur, ô toi, le grand, le bon, le juste,
» Souverain, par la force, et par la gloire, auguste!
» Ton pardon quelque jour sur tout crime descend.
» Car tu m'as relevé dans ma race rebelle,
» Et dans ton paradis, où ta voix me rappelle,
» Va rentrer l'exilé tant de siècles absent.

—
» Ta droite m'a frappé. Ta droite me redresse.
» Sur mon arbre de deuil refléurit l'allégresse.
» Dans mon sentier d'erreurs reverdit le réel.
» Mes pieds ont achevé ma route expiatoire,

» Et ton doigt m'a montré mon chemin de victoire
» Dans le chemin du ciel.

—
» Mes générations ont vidé goutte à goutte
» Le calice du mal, de l'orgueil et du doute,
» Et tourné dix mille ans autour des vérités.
» Au creuset des douleurs tu les a épurées.
» Tu fais luire à leurs yeux ces étoiles sacrées
» Dont la nuit de nos cœurs compose ses clartés.

—
» L'Éden avait fermé sa porte infranchissable.
» Laboureurs du désert, nous semions sur le sable,
» Sans qu'une moisson vînt dans nos sillons maudits.
» Nous avons fait le tour des misères humaines,
» Et voici qu'à la fin, Seigneur, tu nous ramènes
» Dans ton saint Paradis! »

Puis il prend dans sa main la main d'Ève qui tremble.
Au séjour du bonheur tous deux rentrent ensemble,
Et tous leurs descendants les suivent pas à pas
Dans cette paix de Dieu qu'ils ne soupçonnaient pas.

Pendant ce temps, du haut du rocher qu'il domine,
Ahasvérus regarde, et son front s'illumine,
Et sa bure devient lumière, et par degré
Se couvre de splendeur l'homme transfiguré.
Une larme, longtemps dans son cœur prisonnière,
En ce moment jaillit de ses yeux, la dernière,

Et, tendant vers le ciel ses deux bras décharnés :

— « Seigneur, dit-il, voici que vous me pardonnez !

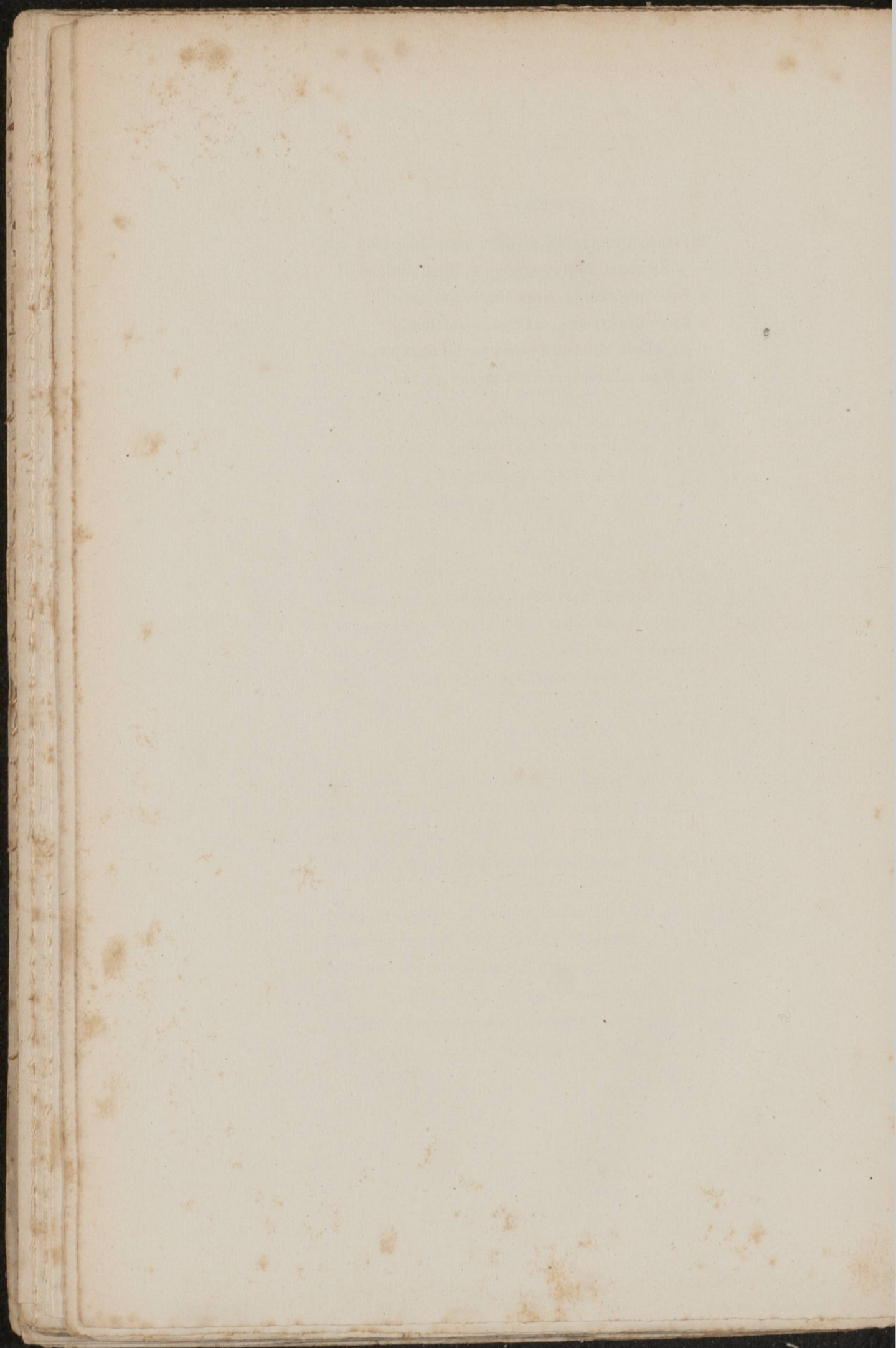
» Votre miséricorde, ô mon Dieu, soit bénie !

» J'ai trouvé le repos, ma route étant finie. »

Il dit, et son bâton qu'il prend par les deux bouts

Il le ploie et le casse en deux sur ses genoux.





POÈMES DIVERS.

FORMES DIVERSES

LES MASQUES NOIRS.

(LÉGENDE DES BORDS DE L'OURTHE.)

I.

L'AGONIE.

Des branches des ormeaux et des branches des aunes,
O septembre, voici tomber les feuilles jaunes.
Écoute, au fond des bois de plus en plus déserts,
S'éteindre les échos de leurs derniers concerts.
Regarde, vers le sud, par la mer orageuse
La cigogne hâter son aile voyageuse,
Et, le long des rochers, à travers les buissons,
Du vent déjà plus froid onduler les frissons.

Mais pourquoi dans le val cette cloche qui tinte?
Sa voix, qui, tour à tour plus forte ou presque éteinte,
Semble approcher ou fuir de moment en moment,

Pourquoi donc pleure-t-elle aussi lugubrement?
Sais tu qui va mourir et pour qui ce glas sonne?
Car ne croirait-on pas, du métal qui frissonne,
Entendre s'échapper des pleurs et des sanglots?
Pourquoi le presbytère au seuil de son enclos
Voit-il se rassembler cette foule empressée?
Tous les cœurs sont remplis d'une même pensée.
On se parle à voix basse et d'un ton soucieux;
Même on voit quelques pleurs perler au bord des yeux.

C'est que le vieux pasteur est près de rendre l'âme.
Depuis longtemps déjà le tombeau le réclame.
Car il eut son berceau bien loin dans le passé,
Et par le froid des ans il est presque glacé.
Le temps semblait l'avoir oublié dans son livre.
Mais l'heure va sonner, l'heure qui le délivre
De la chaîne des jours que, dans son long sentier,
Il traîne sur ses pas depuis un siècle entier.

Des vieillards aussi loin que porte mémoire
Leur jeunesse a connu l'homme à la toge noire,
Vénéral, le front de rides sillonné,
Juste, ayant plus souvent absous que condamné.
Il n'est point de vertu qu'en lui l'on ne révère.
Indulgent pour autrui, pour lui-même sévère,
Riche de tous les maux par son cœur soulagés,
Refuge ouvert sans cesse à tous les affligés,
Il fut le pain du pauvre et le toit de la veuve
Et la source où la soif de toute âme s'abreuve.
Personne en son troupeau, personne à qui sa main
N'ait su de l'existence aplanir le chemin.

Se donnant tout à tous, leur versant l'espérance,
De leurs esprits obscurs éclairant l'ignorance,
Gardant pour lui l'absinthe et leur laissant le miel,
Il les a tous conduits dans la route du ciel.

Or, voici que sa tâche est près d'être finie.
Mais qu'est-ce qui tourmente ainsi son agonie?
Bien que le pain du Christ à sa dernière faim
Depuis l'aube ait fourni son aliment divin
Et que l'huile des forts, à ses membres versée,
Ait au dernier combat préparé sa pensée,
Il tremble sur sa couche, et ses yeux par moment
Dans le vide, effrayés, regardant fixement,
Comme si, du tombeau redoutable ministre,
Se dressât devant lui quelque spectre sinistre
Ou quelque vision de la cité des morts;
Car souvent la terreur a l'aspect du remords.
D'un fauve éclair parfois son regard étincelle.
Une sueur d'effroi sur ses tempes ruisselle,
Et l'on dirait, à voir ses lèvres s'entr'ouvrir.
Que le mot d'un secret terrible y vient mourir.

La nuit tombe, et, plus calme, un instant il repose.
Puis, comme si la vie eût, durant cette pause,
De ses membres, déjà presque inertes et froids,
Ranimé les ressorts et les sens à la fois,
Un jour nouveau rayonne au fond de sa prunelle;
Et, se signant le front d'une main solennelle,
D'une voix lente et grave : — « Écoutez-moi, dit-il.
» Avant que je finisse ici-bas mon exil,
» D'un noir secret il faut que j'arrache les voiles.

» Mais ouvrez la fenêtre, afin que les étoiles
» Et les échos errants dans les ombres du soir
» Puissent les uns m'entendre et les autres me voir.
» Dieu ne veut pas qu'après tant d'affreuses années,
» Dans l'angoisse du deuil et du remords traînées,
» Le crime dont je fus témoin reste caché,
» Ni que le mort, au fond de sa tombe couché,
» Attende plus longtemps qu'une voix à la terre
» Du forfait ignoré raconte le mystère.
» Cette voix c'est la mienne après celle de Dieu,
» Lui qui ferait parler la pierre en temps et lieu.
» Aussi prêtez l'oreille aux paroles dernières
» Que ma lèvre garda si longtemps prisonnières;
» Car je suis déjà presque un écho du tombeau
» Ou la lueur que jette, en mourant, un flambeau. »

Ses yeux se remplissaient de clartés à mesure
Qu'il parlait, et sa voix, plus vibrante et plus sûre,
Avec sa force avait repris son timbre clair.
Les échos dans la nuit et les astres dans l'air
Le regardaient, les uns, et l'écoutaient, les autres.
Les assistants laissaient dormir leurs patenôtres,
Et l'Ourthe, qui longeait la maison du mourant,
Disait : — « Faisons silence! » à son flot murmurant.

S'étant quelques moments recueilli dans lui-même,
Et levant ses regards vers le ciel : — « Dieu suprême, »
Reprit le vieux pasteur, « tu m'entends, tu me vois.
» Le mensonge jamais n'a parlé par ma voix.
» Tu sais ce que mon cœur renferme dans son livre.
» Seigneur, je vais le lire, — et ton œil peut me suivre. »

II.

RÉCIT.

« Une nuit je dormais de ce sommeil profond
Que des heures du soir les premières nous font
Et qu'un jour de fatigue à nos chevets apporte.
Mais vers minuit on frappe avec force à ma porte.
Je m'éveille en sursaut et me lève. Je cours
A ma fenêtre et l'ouvre, et l'on frappe toujours.
Je regarde, et, malgré que le ciel soit tout sombre,
J'aperçois vaguement se dessiner dans l'ombre
Deux cavaliers ayant trois chevaux avec eux,
Qui mêlent bruyamment leur souffle belliqueux.
— « Frères, que voulez-vous? » demandé-je à ces hommes.
Un d'entre eux me répond : — « Hâtez-vous, car nous sommes
» Accourus pour vous dire : Un mourant vous attend,
» Et, sans vous, dans la tombe il entre impénitent. »

» Muni de l'huile sainte et des saintes espèces,
Je descends l'escalier rempli d'ombres épaisses.
Mais sur mon seuil j'éprouve un indicible effroi
A voir les inconnus qui s'élancent vers moi.
Le visage couvert d'un masque noir, les reîtres
Portent de longs poignards attachés à leurs guêtres.
Pas un seul mot ne sort de leurs lèvres. Pourtant
Je sens que ma terreur s'accroît à chaque instant.
Est-ce un songe? Voilà que le couple farouche
Me bande les deux yeux, me bâillonne la bouche

Et me jette sur un des chevaux. Puis d'un trait
Nous partons à travers la nuit et la forêt.
J'entends, pendant une heure entière, à mes oreilles
L'air nocturne bruire ainsi qu'un vol d'abeilles,
Ou, comme un ouragan, siffler dans mes cheveux,
Et bondir les cailloux que sous leurs pieds nerveux
Nos coursiers font voler sur la route pierreuse.
Sans deviner où tend cette course fiévreuse,
Je vais toujours, conduit par les noirs compagnons
Dont j'ignore les traits aussi bien que les noms.
Nos chevaux, en soufflant, s'élancent côte à côte.
Tantôt nous gravissons le sentier d'une côte.
Tantôt nous descendons au creux d'un val profond,
Dont un torrent sillonne, en mugissant, le fond.
Et tantôt nous voilà qui glissons, hors d'haleine,
Comme un vivant orage, à travers quelque plaine.
Le vertige parfois me saisit, et je sens
Les étriers fléchir sous mes pieds frémissants.
Mais, aux erins du cheval, où ma sueur ruisselle,
Cramponnant les deux mains, je reste sur la selle.
Et nous courons toujours, et, ne se parlant pas,
Les deux hommes masqués m'entraînent sur leurs pas.

» Enfin nous faisons halte, et dans l'air qui frissonne
A travers le silence un bruit de cor résonne.
A cet appel étrange un bruit pareil répond.
Puis j'entends s'abaisser le tablier d'un pont,
Et erier les barreaux d'une herse qu'on lève.
Un de mes compagnons d'une voix rude et brève,
Me dit alors : — « Marchons », et me pousse en avant.
Nous faisons quelques pas sur un plancher mouvant,

Et la sonorité plus creuse de la route
M'apprend que nous entrons sous l'arceau d'une voûte.
Quelques moments encor, nos coursiers haletants
S'arrêtent de rechef, et moi, muet, j'attends.
L'attente n'est pas longue. En effet, l'un des hommes
Je l'entends murmurer à l'autre : — « Nous y sommes. »
Puis tous deux, descendus de leurs lourds destriers,
M'aident à dégager mes pieds des étriers
Et de leurs bras nerveux me font glisser à terre.

» Comment doit-il finir cet étrange mystère
Et que m'advientra-t-il au bout de mon chemin ?
Je ne sais. Mais voilà que, me prenant la main,
Pendant que tout mon corps de la tête aux pieds tremble,
Les cavaliers muets m'entraînent. Il me semble
Que nous foulons d'abord les dalles d'une cour
Dont ils me font deux fois au moins faire le tour ;
Car le bandeau toujours aveugle ma paupière.
Ensuite nous montons un escalier de pierre,
Et nous nous engageons dans un long corridor.
Un second escalier nous le montons encor.
Nous marchons jusqu'au bout d'une autre galerie.
Tout à coup devant nous une serrure crie,
Un lourd verrou se met à grincer, et j'entends
Une porte de fer s'ouvrir à deux battants.
Nous voilà tous les trois entrant... où ? je l'ignore.
Mais, en jugeant d'après notre pas plus sonore,
Je comprends que l'endroit est vaste et spacieux.
On détache aussitôt le bandeau de mes yeux.
Le bâillon se dégage aussi. Ma bouche est libre,

Et je pousse un grand cri dont l'édifice vibre,
Sans doute épouvané de l'accent de ma voix.

» A peine si j'en peux croire ce que je vois.
Je me trouve au milieu d'une chapelle.

» L'ombre

Rampe le long des murs jusqu'à la voûte sombre
Et semble, suspendant ses plis noirs aux parois,
Où le signe du Christ se montre par endroits,
Vouloir les revêtir de ses crêpes funèbres
Comme pour quelque office effrayant des ténèbres.
De la lampe du chœur la douteuse clarté
Rayonne dans l'épaisse et morne obscurité;
Et deux cierges, debout sur l'autel taciturne,
Regardent, à travers le silence nocturne,
Les noirs profils des saints adossés aux piliers,
De la maison de Dieu ces hôtes familiers,
Tandis que tout à coup, comme une voix qui pleure,
Un orgue, qu'une main lugubre et lente effleure,
Se faisant des sanglots de la langue des sons,
Commence à remplir l'air de strophes de frissons.

» Au jour de ces trois jets de lumière livide,
Le chœur paraît désert et chaque stalle vide.
Mais, au pied de l'autel, voilà que je crois voir
Je ne sais quel fantôme incertain se mouvoir;
Car mon œil par degrés à l'ombre s'habitue.
L'homme que j'ai d'abord pris pour une statue,
Tel qu'une vision terrible de l'enfer
M'apparaît, revêtu d'une armure de fer,

Effrayant et muet. La grille de son casque
Sur son visage obscur s'abaisse comme un masque,
Et ses yeux, à travers la visière d'acier,
Étincellent pareils aux charbons d'un brasier.
Un peu courbé, mais moins sous le poids des années
Que par l'âpre travail des guerres acharnées,
Il a l'air formidable et tragique à la fois
D'un de ces paladins des romans d'autrefois.
A son ceinturon pend un glaive de bataille,
Une arme de géant, pourtant faite à sa taille;
Car il a tout l'aspect d'un être surhumain.
L'obscurité le semble encor grandir. Sa main
Tourmente par instants sa barbe déjà mûre,
Pendant qu'un sourd blasphème entre ses dents murmure,
Écho de quelque orage allumé dans son cœur.

» Les reîtres m'entraînant pas à pas vers le chœur,
Me voilà tout à coup face à face avec l'homme
Ou le spectre, selon qu'il faut que je le nomme.

— « O prêtre, me dit-il d'une voix creuse, Dieu,
» Comme un hôte espéré, te conduit en ce lieu.
» Un mourant, dont le temps est compté sur la terre,
» Te demande et réclame ici ton ministère. »

» Ces mots mystérieux, comme un sourd grondement,
Sur sa lèvre fiévreuse expirent lentement,
Et je doute longtemps, troublé par l'épouvante,
Que cette bouche soit une bouche vivante,
Sa langue ayant le timbre étrange de ces voix
Qu'on entend chuchoter dans la nuit quelquefois.

Puis il semble un moment qu'il hésite et balance.
Mais, après deux ou trois secondes de silence,
Il reprend, s'adressant aux masques inconnus :
— « Merci, frères, tous deux, merci d'être venus.
» A l'œuvre! » ajoute-t-il d'un accent bref et sombre.

» Les deux restres s'en vont disparaissant dans l'ombre,
Et moi je reste seul devant l'homme de fer.

» Tremblant comme une feuille au souffle de l'hiver,
Je me demande en vain si ma raison troublée
Par quelque vision terrible est affolée;
Car je sens tout mon corps se couvrir de sueurs
Et mes yeux se remplir de sinistres lueurs,
En même temps que l'orgue aux notes sépulcrales
Multiplie à la fois ses plaintes et ses râles.
Aussi bien les accords qu'il épanche à grands flots
Prolongent, en vibrant, ces cris et ces sanglots
Dont le *Dies iræ* forme sa mélodie :
Voix lugubre du fond des tombeaux échappée,
Et dont le rythme lent s'obstine à résonner
A travers tout mon être et le fait frissonner,
Comme si je sentais ruisseler en moi-même
Les larmes de ce chant solennel et suprême,
Écrit sans doute un jour dans la langue des morts,
Pour effrayer le crime ou parler au remords.

» Pendant que l'orgue ainsi pleure à la fois et prie,
Sur ses gonds de nouveau la porte de fer crie.
La chapelle aussitôt se remplit de clarté.
Me rangeant brusquement quelque peu de côté,

Que vois-je? Le lieu saint devient-il donc un antre?
Un groupe de soudarts, armés de piques, entre.
Tous sont masqués. Un d'eux, une torche à la main,
Du ténébreux cortège éclaire le chemin.

» Or, comme vers l'autel s'avance tout ce groupe,
Tout à coup je distingue au milieu de la troupe
Un jeune homme, les bras sur le dos attachés.
Comme un de ces héros dans la tombe couchés,
Mais dont le souvenir, que notre siècle outrage,
Rayonne encore au fond des brumes de notre âge,
Superbe et dominant tous les autres du front,
Il marche d'un pas sûr et de plus en plus prompt.
Quoiqu'il soit leur captif, il semble que lui-même
Conduise tous les chiens de cette meute blême
Sortis de je ne sais quel chenil ténébreux
Et tremblants à sentir son œil cloué sur eux.
La force en lui s'allie à la beauté virile.
Le dédain est empreint sur sa lèvre fébrile,
Et dans les longs éclairs de son regard profond
Un rire amer avec le mépris se confond.
Il semble, à son aspect martial, que naguère
Il ait pris part aux jeux terribles de la guerre
Et que sa voix, mêlée au souffle des clairons,
Ait retenti souvent au front des escadrons.
Car, bien que prisonnier et chargé de ferrailles,
Il a l'air de sentir au fond de ses entrailles,
La fierté du lion qui dans sa cage encor
Se souvient du désert aux vastes sables d'or,
Tant il a, secouant sa chevelure éparse,
La fauve majesté d'un grand félide parse.

Cependant pas un mot de ses lèvres ne sort,
Et, plein de calme, il marche au-devant de son sort.

» Du chœur le groupe enfin remplit la solitude.

» Alors l'homme de fer sort de son attitude
Morne et mystérieuse, et m'apostrophe ainsi :

— « Prêtre, le moribond qui t'attend le voici.

» Des péchés de cet homme efface tout le livre,

» Mais vite; car bientôt il cessera de vivre. »

Et, saisi de frayeur, je lui répons tout bas :

— « S'il s'agit d'un forfait, le prêtre n'en est pas. »

Mais lui, dardant sur moi, du fond de leurs orbites,

Les éclairs de ses yeux pleins de flammes subites :

— « Dans notre jugement l'homme n'a rien à voir,

» Et le prêtre est ici pour faire son devoir. »

» Que va-t-il advenir en ce moment suprême?

» Voilà qu'à mes genoux se prosternant lui-même,

Le prisonnier me dit : — « Pieux vieillard, je crois

» Au rachat des pécheurs par le sang de la croix.

» Un seul instant encor du tombeau me sépare,

» Et vers l'éternité ma route se prépare.

» Oh! que j'emporte au moins dans cet obscur chemin

» Le signe du pardon sorti de votre main! »

» Et, touché de pitié pour cette destinée,

J'abaisse les deux mains sur sa tête inclinée,

Et mon cœur, tout rempli de sanglots déchirants,

Murmure l'oraison qu'on dit sur les mourants.

Puis, d'un signe de croix marquant son front : — « Jeune homme,

» Lui dis-je, quel que soit le nom dont vous nomme,
» Allez, allez goûter, dans un monde meilleur,
» Le repos du chrétien et la paix du Seigneur! »
— « Amen! » me répond-il d'une voix douce et brève.

» Est-ce que tout cela, mon Dieu, n'est pas un rêve?
J'en doute par moments. Anéanti, muet,
De quelque songe affreux je me crois le jouet.
Car tout ce que je vois me paraît impossible,
Ce jeune homme, et là-bas ce vieillard impassible!...

» Tout à coup — dans ce cœur que reste-t-il d'humain? —
Le voilà qui, d'un bond, son épée à la main,
S'élançe vers l'autel où rayonne la Vierge.
Du souffle de sa lame il éteint chaque cierge
Et crie aux masques noirs : — « Qu'il en soit fait ainsi
» Du vassal condamné que vous tenez ici!
» Allez, et montrez-lui le chemin de la tombe! »

» Et sur les dalles peu s'en faut que je ne tombe
Foudroyé par ces mots terribles. L'œil hagard,
L'implacable vieillard, ou plutôt le fantôme,
Est là grinçant des dents sous le crible du heaume,
Et son ombre, à travers les ténèbres fuyant,
Lui donne je ne sais quel aspect effrayant;
Car la lampe du cœur, dont la flamme fumeuse
Effleure vaguement son armure squammeuse,
En fait jaillir parfois un éclair que la nuit
Voit glisser sur les murs et qui s'évanouit.

» Quoique je doute encor que l'arrêt s'accomplisse,
L'enfer ne se pouvant du Ciel faire un complice,

Tous les soudarts s'en vont avec leur prisonnier,
Et dans le chœur désert je reste le dernier,
Muet, anéanti devant le spectre étrange
Où les damnés sans doute ont reconnu leur ange.

» Un silence profond se fait autour de nous.

» Alors devant l'autel je me jette à genoux,
Regardant tour à tour en avant, en arrière,
Comme un passant, le soir, au fond d'une clairière,
Quand derrière chaque arbre il-croit voir un archer,
Et dans le moindre bruit entendre un pas marcher.
Sur ma lèvre au hasard une prière tremble.
Plein d'épouvante et plein d'angoisse tout ensemble,
Me demandant parfois si j'ai bien ma raison,
Dans mon cœur vainement je cherche une oraison
Capable d'arracher au Ciel quelque prodige;
Mais je demeure en proie aux transes du vertige.
Sans plus même trouver un mot pour supplier
Le vieillard, ou plutôt ce démon chevalier.
D'ailleurs, à peine un quart de minute se passe,
Qu'un cri rauque et lugubre éclate dans l'espace.
Qui sait pourquoi ce râle affreux a retenti?
Est-ce un écho du fond d'une tombe sorti
Ou quelque appel suprême échappé de la bouche
D'un homme que saisit l'éternité farouche?
Je l'ignore. Pourtant l'horreur que je ressens
De ce cri sépulcral m'explique le vrai sens.

» La chapelle, en effet, rouvre, en criant, son porche,
Et les soudards masqués rentrent avec la torche;

Mais je dénombre en vain tout leur groupe hideux,
Le jeune condamné n'est plus au milieu d'eux !

» Et l'homme est toujours là muet comme une roche.

» Du ténébreux vieillard un des restes s'approche,
En montrant son épée empourprée et laissant
Couler sur le pavé quelques gouttes de sang ;
Puis, comme s'il n'eût pas suffi de ce seul geste,
Il ajoute : — « Seigneur, voici tout ce qui reste
» Du vassal, sauf un cri qui s'est perdu dans l'air. »
Dans les yeux du fantôme à ces mots un éclair
S'allume, et de sa voix plus spectrale qu'humaine :
— « C'est fort bien. Maintenant celui-là qu'on l'emmène. »

» Que va-t-il m'arriver ? Car dans le même instant
Son gantelet de fer de mon côté s'étend.
Plus mort que vif, tremblant, glacé comme une pierre,
Je sens que le bandeau referme ma paupière
Et le bâillon ma bouche, — en sorte qu'à la fois
Je me trouve sans yeux et me trouve sans voix.
Rentré dans les terreurs de l'ombre et du silence,
J'attends. Mais aussitôt les deux hommes de lance
Me prennent par les bras, m'entraînent au dehors,
Et me font repasser les vastes corridors
Et descendre, seconde à seconde comptées,
Les marches que mes pas avaient déjà montées.
Une fois dans la cour, sur un des destriers,
Ils me hissent, chaussant mes pieds étriers.
La herse se relève et le pont se rabaisse.
Me voilà de nouveau dans une nuit épaisse,

Avec mes compagnons, lancé comme le vent,
Plongeant dans des ravins pleins de gravier mouvant,
Remontant des sentiers encombrés de broussaille,
Nous heurtant au rameau d'un arbre qui tressaille
Ou passant à travers les ondes d'un torrent,
Et courant sans relâche et sans cesse courant.
On dirait que le vol des typhons nous emporte.

» Mais nous nous arrêtons enfin devant ma porte.
Les soudarts, m'ayant mis à terre, me défont
Le bâillon, le bandeau, puis vers le nord s'en vont ;
Et mes yeux, à travers le naissant crépuscule,
Car du matin déjà le frais dans l'air circule,
Les suivent aussi loin qu'ils peuvent dans la nuit,
Où le couple sinistre enfin s'évanouit.

» Je crois sortir alors de quelque mauvais songe.
Pourtant le bruit confus de leurs pas se prolonge
Pendant quelques moments encor dans le lointain.
L'Ourthe est là qui reprend son murmure incertain.
Enfin l'aube commence à paraître derrière
Le plateau qui s'élève entre Aywaille et Ferrière ;
Et, je ne l'oublierai jamais, le jour qui suit
Est le vingt-cinq juillet quatorze cent dix-huit.

» Depuis cette nuit-là, mes frères, de ce drame
Le souvenir vivant est resté dans mon âme.
J'en atteste à la fois et la terre et les cieux,
Le condamné toujours passe devant mes yeux,
Et jusqu'au moindre bruit que j'entends me rappelle
Le cri qui retentit au fond de la chapelle,

Dans le moment où Dieu me refusa le don
De faire de mon cœur jaillir ce mot : Pardon !
Aussi que de regrets, depuis, et d'insomnies,
De prières, surtout ; à mes remords unies,
De subites terreurs, enfin, lorsque, le soir,
L'ombre du mort venait à mon foyer s'asseoir !
Bien longtemps j'ai cherché le nom de la victime,
Et le manoir sanglant où se commit le crime ;
Mais jamais je n'ai pu parvenir à savoir
Ni ce nom ni ce lieu que j'eusse aimé revoir.
O mon Dieu, tu le sais, pendant quarante années,
Hélas ! combien j'ai pris de peines obstinées
Et fait d'efforts sans rien trouver que le regret
De n'avoir pas vu clair dans ce double secret !
Partout où quelque toit seigneurial s'élève,
Sur les bords de la Vesdre et sur ceux de l'Amblève,
Et sur ceux où les flots de l'Ourthe devant eux
Poussent, en débordant, leur gravier caillouteux ;
Partout, sur cette immense et stérile terrasse
Qu'un réseau tout entier de rivières embrasse,
De Vieuville à Polleur, de Fosse à Beaufays,
J'ai sondé, j'ai fouillé tous les coins du pays,
Sans que rien m'ait permis d'éclaircir le mystère,
Comme si les tombeaux s'obstinaient à se taire.

Cependant quelques bruits étranges ont couru
Sur le crime, mais nul n'en a jamais rien cru.
Car on le sait, l'hiver, la bouche des veilleuses
Se complait au récit des choses merveilleuses,
Et sous les toits de chaume, où s'essouffle le vent,
Les rêves au foyer prennent place souvent.

Hier on disait qu'un vieux berger de Sasserotte,
Ayant, non loin de Theux, pour demeure une grotte,
Jeune, au bord d'un rocher sur son troupeau veillait
Dans la fatale nuit du vingt-quatre juillet.
Tous ses moutons dormaient épars sur la bruyère,
Et le pieux gardien disait une prière,
Laisant parfois, du haut des rocs de Jevoumont
Ses yeux un peu distraits courir vers Franchimont,
Et s'étonnant d'y voir par moments apparaître
Quelque falot lointain qui, porté par un réître,
Ainsi qu'un feu follet errant dans le ciel noir,
Voyageait d'un donjon à l'autre du manoir.
Vers minuit, d'un ravin que Jevoumont surplombe
Il vit trois cavaliers sortir comme une trombe
Et traverser la route et monter le coteau
Où s'élèvent les murs effrayants du château.
Le berger les suivit longtemps des yeux dans l'ombre.
Plus tard il entendit, dans la nuit calme et sombre
Un grand cri retentir, et, peu de temps après,
Vit les trois compagnons du vieux rocher de grès
Redescendre et rentrer dans le ravin qui creuse,
A Spixhe, dans les monts sa courbe ténébreuse.
Si cette nuit, le pâtre, ainsi que je le crois,
A vu ces cavaliers, moi je fus un des trois,
Et c'est à Franchimont que s'accomplit le drame,
Hélas! dont je n'ai pu saisir toute la trame.... »

III.

LA DALLE DE GRANIT.

Mais la voix du vieillard, faiblissant par degrés,
Tombe et s'épuise en mots à peine murmurés.
Les syllabes de plus en plus sourdes et lentes
Se traînent sur le bord de ses lèvres tremblantes,
Et sur sa langue inerte et près de s'assoupir,
Le doux nom de Jésus s'éteint comme un soupir.
Après ce mot plus rien. Car déjà sa prunelle
Entrevoit les splendeurs de l'aurore éternelle,
Et son esprit, trouvant enfin son vrai milieu,
Va de la nuit de l'homme à la clarté de Dieu.
Puis il s'endort, tranquille et le visage calme,
Dans la sérénité de ces porteurs de palme
Qui, les yeux déjà pleins des visions du ciel,
Vont de leur idéal contempler le réel.

Theux, où venaient les rois de la première race
Parfois, en temps de paix, déboucler leur cuirasse,
Et qu'on nommait Tectis aux jours de Pharamond,
Te rappelles-tu bien ce qu'a fait Franchimont?
Tu sais depuis longtemps le vrai mot du mystère
Que ne put éclaircir le vieillard solitaire.
Mais tu n'as pas voulu le dire. Seulement
A toute vérité son heure et son moment.
Depuis quatre cents ans, dans ton vieux cimetière,
Une dalle à qui veut l'explique tout entière.

Ce granit oublié, qui se cache en un coin
Sous un épais fouillis d'ortie et de sainfoin,
Dans l'aire du jardin funéraire s'incruste
Portant sa date avec un nom déjà tout fruste.
La date de juillet quatorze cent dix-huit
Est celle du forfait. Quant au nom qui la suit,
Il n'en reste que deux ou trois lettres lisibles,
Les autres n'étant plus qu'à grand'peine visibles.
C'est celui d'un vassal dont le vieux châtelain
De Franchimont était le mainbour. Orphelin
Qui ne comptait pour rien, n'ayant pas un ancêtre
Son crime fut d'aimer la fille de son maître,
Et, crime encor plus grand, celui d'en être aimé.

Voilà pourquoi sur lui le tombeau s'est fermé.

DERNIER CHANT DU POËME DE BOBÈCHE.

ÉCRIT POUR L'ALBUM DE M. GGGG, QUI S'ÉTAIT PERMIS DE SIGNER DE
MON NOM ET DE FAIRE IMPRIMER QUELQUES VERS DE SA FAÇON.

Voilà donc quarante ans qu'il danse et qu'il gambade,
Qu'il rabâche son tas de quolibets moisis,
Que devant son public il grimace et parade,
Et qu'il vide, vieux fou, son sac de vieux lazzis;

Quarante ans qu'il ouvrit sa foire aux wallonnades
Et que, bouffon vieilli dans les pantalonnades,
Nous le voyons, d'après l'état des lunaisons,
A cinq ou six niais donner des pâmoisons.

Quarante ans c'est fort long même pour les Bobèches.
Il a des cheveux blancs, il a le dos voûté,
Il est perclus de goutte, et ses jambes revêches
Ébauchent des flicflacs croyant avoir sauté.

—
Cacochyme bardé tout entier de flanelle,
Hanneton suranné qui n'a gardé qu'une aile,
Caillou d'où ne sort plus le moindre jet de feu,
Il tient pourtant encore à faire son grand jeu.

—
Il persiste à rêver qu'il va pondre une idée
Et songe à présider le grand congrès de Spa.
Mais, moins que son esprit, sa figure est ridée;
Car il est devenu Bobèche grand-papa.

—
Faut-il donc, ô mon Dieu ! quand sa guimbarde usée
A grincé quarante ans et s'est bien amusée,
Il bourdonne toujours une même chanson
Et ne moule son blé que pour faire du son ?

—
Pauvre clown, il s'obstine à la planche élastique.
Aussi quels contre-sens il fait sur son tremplin !
Tout jeune il était vieux. Le voilà presque antique.
Mais quel affreux trois-six dans ce verre trop plein !

—
Le moment est venu de soigner son catarrhe
Et de mettre un bonnet de nuit à sa guitare,

De renoncer aux pas grotesques des tréteaux,
Ou, clou, de consentir à subir les marteaux.

Vieil enfant, il est temps de rentrer en nourrice.
Car c'est pitié de voir Géronte, ayant son pain,
Offrir encor la joue aux soufflets de Jocrisse
Et présenter l'échine au bâton de Scapin.

Pour Dieu, mets donc un point à la fin de ton thème,
Puisqu'on t'entend déjà qui te siffles toi-même
A travers les six dents qui te restent encor,
Quand ta jambe attardée a manqué son essor.

On songe à sa retraite, on prend ses invalides
Quand on ne tient plus droit sur ses jarrets tremblants.
On laisse la parade à des fous plus solides.
On cabriole mal avec des cheveux blancs.

Au moins dans le vieillard honorons la vieillesse.
Les entrechats ne vont qu'à Bacchus en liesse.
Done ôte ton habit d'histrion édenté,
O bonhomme, et reprends un peu de dignité.

Soyons de notre temps et soyons de notre âge,
Et conservons toujours, demain comme aujourd'hui,
Sans que nous le premier nous nous fassions outrage,
Le respect de nous-même et le respect d'autrui.

LES CORBEAUX DE CHÈVREMONT.

(LÉGENDE LIÉGEOISE.)

(979.)

Trois corbeaux, dans le ciel qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

—
Un vieux arbre leur dit : — « Voici venir la nuit.
» Votre nid vous attend, puisque le jour s'enfuit.
» L'ombre tisse déjà dans l'air ses sombres toiles,
» Et je vois rayonner les premières étoiles. »
— « Laisse, arbre des rochers, répondaient les corbeaux,
» Les astres dans l'espace allumer leurs flambeaux.

» Nous cherchons , au sommet de la montagne nue ,
» Les nids où sommeillaient nos pères dans la nue. »
— « O mon Dieu ! marmura la montagne à son tour ,
» Leurs nids sont écroulés , écroulés sans retour .
» Des chênes paternels , au poids des neiges blanches ,
» Pendant neuf cents hivers j'ai vu ployer les branches .
» J'ai vu mieux que cela , tu le sais , Dieu puissant ;
» Car je suis Chèvremont , la colline de sang ,
» Et je frémis encor jusqu'au fond de moi-même
» Quand la lune de l'ombre émerge morne et blême. »

—
Et les corbeaux , dans l'air qu'envahissait le soir ,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes ,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames .

—
— « Ah ! leur dit la montagne , on s'en souvient encor ,
» Les siècles des Pepins étaient mes siècles d'or ;
» Car ma cime , aux oiseaux du ciel seuls abordable ,
» Dans l'espace élevait son manoir formidable .
» Dès les temps reculés du héros de Testry ,
» On l'admirait de loin par les foudres meurtri .
» Sur ses créneaux , dans l'air prolongés comme un rêve ,
» Plus d'une fois l'Empire ébrécha son vieux glaive ,
» Et le peuple disait : — « Quels aigles ont leur nid
» Dans ces vastes donjons taillés en plein granit ?
» D'où viennent-ils ? De quel airain sont faits ces hommes
» Plus terribles , plus forts , plus grands que nous ne sommes ?

» Rien qu'à voir leurs regards défier l'horizon,
» L'on se sent dans le cœur un étrange frisson,
» Et parfois un village, au bruit de leur fanfare,
» Dans la nuit tout à coup s'allume comme un phare. »

—
Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

—
La montagne reprit : — « Moins homme que démon,
» De mes fiers châtelains le dernier fut Immon.
» Coureur de grand chemin et vrai routier naguère,
» Détrousser les passants c'était sa seule guerre.
» Cependant il avait parfois des goûts moins bas;
» Car du comte au larron il n'est souvent qu'au pas.
» Il allait, dédaignant les trafiquants serviles,
» Clouer son gantelet à la porte des villes
» Ou jeter, par-dessus les remparts quelquefois,
» En plein soleil de Dieu, ses défis aux bourgeois,
» Et mêlait, sans respect, au fond de sa valise
» Le cuivre des manants avec l'or de l'église.
» Ce chrétien mal venu, doublé d'un sarrasin,
» Les Liégeois l'appelaient notre mauvais voisin.
» Rien ne semblait pouvoir briser cet homme atroce.
» Un évêque pourtant le fit avec sa crosse.

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

— « Cet évêque, ce fut, poursuivit le rocher,
» Un Germain de Souabe; il s'appelait Notger.
» Plus soldat sous le froc que prêtre sous la chape,
» Sa conscience avait un fond double, une trappe
» D'où sortaient tour à tour, et selon les moments,
» Les parjures tout nus ou masqués en serments.
» Ce justicier terrible et sans miséricorde
» Dans sa poche toujours avait un bout de corde.
» Loup avec les renards, renard avec les loups,
» Il professait l'amour des marteaux pour les clous,
» Laisant parfois, manants ou chevaliers, n'importe,
» Accrocher un de vous au montant de sa porte,
» Comme il fit de Henri de Marlagne et des siens.
» Dieu sait ce qu'il eût fait dans les siècles anciens;
» Car l'on se demandait, même dans son chapitre :
» Sa mitre est-elle un casque ou son casque une mitre? »

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

Le roc continua : — « Voilà qu'un messager
» Vient frapper, un matin, au palais de Notger.
— « Qui frappe là? » — « Seigneur évêque, Dieu vous garde!
» Mon maître Immon du haut de ses tours vous regarde.
» Il vous reconnaît fort, il vous reconnaît grand.
» Il vient à vous, ainsi que l'eau vient au torrent.
» La guerre vous a trop séparés l'un de l'autre.
» Il vous offre sa paix et demande la vôtre.
» Quand le Château présente à l'Église la main,
» Prêtre et soldat, on est dans le même chemin.
» Chèvremont, déposant ses lances et ses targes,
» Est prêt à vous ouvrir ses portes toutes larges.
» Dans l'autre du lion Dieu mit un lionceau,
» Et l'enfant nouveau-né vagit dans son berceau,
» Attendant de vos mains l'eau sainte du baptême. »
— « Bien. J'irai lui verser l'eau lustrale moi-même. »

—
Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir.
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

—
— « Mais, soupira le roc, pourquoi dans la cité,
» Pourquoi tous ces coureurs allant de tout côté?
» Ils vont de porte en porte et parlent à voix basse.
» On leur demande en vain : — « Qu'est-ce donc qui se passe? »
» Ils vont, ils vont toujours. Par instants seulement
» Ils échangent un mot d'ordre secrètement.
» Le jour ne comprend rien à l'étrange mystère,

- » Ni le soir qui s'endort dans son silence austère.
- » Seul l'écho n'entend pas cent fois, sans s'alarmer,
- » La porte du palais s'ouvrir et se fermer.
- » Chaque fois un guerrier, comme un spectre, s'y glisse,
- » Ayant pour masque l'ombre, et la nuit pour complice.
- » Qui sait ce que font là tous ces hommes de fer ?
- » Parfois de leur armure il jaillit un éclair,
- » Et parfois de leur bouche une parole tombe
- » Ainsi qu'un mot de passe effrayant de la tombe. »

—
Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- « Le jour venu, gémit le rocher tout en fleur,
» Quel cortège inouï m'arrive là d'Angleur ?
» Deux cents flambeaux ! Pourtant ce n'est point Pentecôte.
» Le crucifix en tête, il monte l'âpre côte,
» Et Notger le conduit, son missel à la main.
» Mais quel monde de clercs encombre le chemin !
» Au baptême du fils d'Immon — qu'il s'en souviene —
» Pas une église, pas un moustier qui ne vienne.
» C'est un fourmillement de chapes et de froes
» Qui défile, tournant les angles de mes rocs
» Et gravit mon sentier bordé de branches vertes,
» Tandis que mon château, toutes portes ouvertes,
» Sur son maître donjon qui fait face au levant,
» Laisse son étendard ouvrir ses plis au vent,

» Comme pour adresser de loin la bienvenue
» A Notger dont les pieds escaladent la nue. »

—
Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

— « Car mon maître, exclama la montagne, l'attend
» Sur le seuil du manoir formidable, et lui tend
» La main, disant : — « Seigneur, c'est Dieu qui vous amène.
» Bénis soient, dès ce jour, mon toit et mon domaine! »
— « Ainsi soit-il! » répond l'évêque en souriant.
» Et le cortège entier, qui s'avance en priant,
» Sous l'arceau colossal de la porte s'engouffre.
» Les flambeaux, par instants, ont une odeur de soufre,
» Et l'on entend parfois, des aumusses de vair,
» Des chapes et des frocs, sortir un bruit de fer.
» Mais l'hymne, que la voix grave des clercs entonne,
» Couvre ce cliquetis dont pas un ne s'étonne.
» Les souffles de la brise emportent en passant
» Ce sinistre parfum de soufre que l'on sent;
» Et, ne soupçonnant rien, Immon, la tête haute,
» Semble fier de lui-même autant que de son hôte. »

—
Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;

Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

— « Trahison ! » s'écria dans le même moment
L'âpre rocher saisi d'un long frémissement.
« Notger dit, en montrant du doigt la tour maîtresse :
— « Mon drapeau ferait bien sur cette forteresse.
» Essayons de la prendre. A l'œuvre, compagnons ! » —
» Puis il pousse un grand cri dont nous nous souvenons.
» Qui le croirait ? Terreur ! Épouvante ! Est-ce un rêve ?
» Tous ces clercs sont-ils donc des ouvriers du glaive ?
» Des chapes, des surplis, des frocs, qu'ils jettent bas,
» Jaillissent des guerriers prêts au jeu des combats.
» Horrible vision que ces spectres de réîtres
» Sortant confusément de ces larves de prêtres,
» Ces flambeaux devenant des torches dans leur main,
» Tout ce peuple subit, tragique et surhumain,
» Si bien qu'on se fût cru dans la région sombre
» Des prestiges vivants, taillés dans des blocs d'ombre ! »

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

— « Que de fer ! que de fer ! reprit le mont tremblant.
» Que de sang ! M'en voilà déjà tout ruisselant.

» Les cottes des soudards en sont toutes trempées,
» Et pourtant le labeur furieux des épées
» Se continue avec cet âpre acharnement
» Que l'ivresse du rouge augmente à tout moment.
» Enfin mon heure vient. Ma citadelle est prise.
» De rochers en rochers Immon roule et se brise,
» Pas un de ses guerriers n'étant resté vivant
» Et la mort ayant pris sa femme et son enfant.
» Le carnage fini, le pillage commence.
» Puis la destruction complète l'œuvre immense.
» Mon château n'était plus. De ses mornes débris
» Notger sortit à l'heure où le ciel devient gris,
» Et la croix, qui guidait son sinistre cortège,
» Toute rouge de sang, rentra, la nuit, dans Liége. »

—
Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

— « Hélas! continua le rocher frémissant,
» La nuit succède au jour le plus resplendissant.
» Le soir se fait après l'aurore la plus belle,
» Et toute gloire tombe où le néant l'appelle.
» Aussi je me résigne à l'oubli du passé.
» Hors un seul souvenir tout autre est effacé.
» De mes rêves d'orgueil plus aucun ne me reste!
» Où fut ma citadelle une chapelle agreste
» Cache son humble toit à l'ombre d'un tilleul.

- » Un pèlerin parfois y vient tranquille et seul,
- » Et je l'entends prier et l'écoute en silence
- » Pendant que l'arbre au vent plus frais du soir balance
- » Ses rameaux parfumés, ou que, dans le lointain,
- » L'angelus remplit l'air de son rythme argentin,
- » Et que là-bas la Vesdre, à travers les ramures,
- » De ses flots vifs et clairs prolonge les murmures. »

—

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

—

- « J'ai pourtant, acheva le rocher, mes ennuis.
- » Car j'entends, tous les jours, même toutes les nuits,
- » Vingt remorqueurs rouler à mes pieds leur tonnerre.
- » Souvent un importun me trouble dans mon aire.
- » Un fauve quelquefois se permet d'y glapir.
- » Même n'ai-je pas eu cette honte à subir
- » De sentir sur mon flanc suants et tout en nage
- » Grimper les vers cagneux de Monsieur GGGG,
- » Qui, Bobèche édenté, loustic de tribunal,
- » Cumule Richelet et le code pénal,
- » Prend pour du sel attique un gros sel de cuisine
- » Et fait de son cerveau ramolli l'officine,
- » D'où ce bouffon sans cesse, ô bizarre travers !
- » Laisse suinter sa prose et suppurer ses vers ?
- » Car je vaux certes mieux, moi qui fis de l'histoire,
- » Qu'une affreuse complainte à chanter à la foire. »

—

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.



LA CAVERNE DE FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

I.

Habitant ténébreux du val profond des morts,
Où toute gloire tombe,
Empereur Frédéric Barberousse, tu dors,
Mais non pas dans la tombe.

Dans un antre caché, dans un coin souterrain
Des cryptes de l'histoire,
Tu sommeilles, vêtu du manteau souverain,
Sur ton trône d'ivoire.

Ainsi que Charlemagne, en son sépulcre obscur,
Assis dans les ténèbres,
Tu ne sais rien du monde et rien du ciel d'azur
Sous tes voûtes funèbres.

—
Tu dors et n'entends pas ce que les hommes font
Du glaive et de la lance.
Leurs vains bruits n'entrent pas dans ton caveau profond,
Tout rempli de silence.

—
On te disait noyé dans les eaux du Cydnus,
Mais nul ne l'a pu croire.
Tu dors, pour t'éveiller, les temps étant venus,
Et rentrer dans l'histoire.

—
Toi, qui fus autrefois grand et fort comme Othon
Et comme Charlemagne,
Tu dors, mais ton esprit veille encore, dit-on,
Sur ta vieille Allemagne.

—
Le casque sur la tête et l'épée à la main,
O paladin qui songes,
Faut-il que huit cents ans ton rêve surhumain
Là-bas tu le prolonges?

—

Du sommeil que tu dors dans ton obscur séjour,
Qu'enfin le terme expire.
Car l'Allemagne attend que tu viennes un jour
Rebâtir ton empire.

Il est temps. Aussi bien sais-tu ce qu'on a fait
De ta noble patrie?
Vingt tyrans sous leurs pieds la tiennent en effet
Toute pâle et meurtrie.

O Barberousse, vois cette bande de rois,
Ce tas de principules.
Pour balayer cela sans en faire à deux fois,
Faut-il tant de scrupules?

Des despotes, devant ton glaive et ton drapeau,
Que la nuit se termine.
Viens délivrer ton peuple et râcler de sa peau
Toute cette vermine.

Regarde, ô Barberousse, au cœur de tes Germains
Que de haines s'attisent.
Ils savent que leur sort repose dans tes mains,
Et voici ce qu'ils disent :

II.

Que forgent tes marteaux, ô forgeron? — « Des chaînes. »
Ces fers, tes bras, demain, tes bras les porteront.
Laboureur, que fais-tu? — « Je féconde les plaines. »
Le pain de ta moisson d'autres le mangeront.

—
Chasseur, que chasses-tu? — « C'est le daim que je chasse. »
Le véritable daim c'est toi-même, ô valet!
Pêcheur, que pêches-tu? — « Des poissons pour ma nasse. »
Un despote déjà t'a pris dans son filet.

—
Mères, que bercez-vous? — « Les fils de nos entrailles. »
Vous les verrez tomber un jour, ô deuil sans nom!
Le maître en a besoin pour livrer ses batailles.
Donc nourrissez pour lui cette chair à canon.

—
Poète, qu'écris-tu? — « J'écris ma propre honte.
» Mon encre, c'est le sang de mon cœur révolté.
» O mon peuple avili, le rouge au front me monte.
» A te voir sous ces rois courber ta lâcheté.



LE CARREAU DE VITRE.

C'était dans ces beaux jours où croire c'était vivre,
Où la vérité pure ouvrait à tous son livre,
Où la mort n'était pas encore le néant,
Où l'homme dans la tombe entraît en souriant
Sans craindre de laisser après soi l'espérance
Comme au seuil de l'enfer du chantre de Florence,
Où la croix sainte, enfin, ce céleste palmier,
Jetait de loin son ombre à Job sur son fumier.

Or, le peuple au Seigneur veut bâtir une église
Où l'image du cœur de tous se réalise.
Dans la tâche commune on voit se réunir
Au vieillard, ce passé, l'enfant, cet avenir.
Le riche offre son or, le pauvre, sa main-d'œuvre ;
Car ton temple doit être, ô Seigneur, un chef-d'œuvre,

Et dans cet idéal composé de réel
Ton œil doit retrouver quelque chose du ciel,
Afin que ton esprit chaque jour le visite.
Pour l'élever, on a choisi le plus beau site,
Une colline en fleur, qu'au matin le soleil
Revêt de la splendeur de son manteau vermeil
Et qu'à l'heure où sa course entière est révolue,
De ses derniers rayons, la dernière il salue.

L'architecte longtemps en silence mûrit
Ce cantique de pierre au fond de son esprit,
Et, détail par détail, assise par assise
Arrête les contours de la forme indécise,
Pour compléter enfin, nouveau Bézaléel,
L'hymne monumental qu'on veut chanter au ciel.
Puis il trace son plan : c'est une croix latine.
Et, comme toute abeille en toute fleur butine,
Du grand jardin de l'art, qu'il parcourt tout entier,
Il explore à loisir jusqu'au moindre sentier.
Il prend aux Goths l'ogive et le trèfle aux Moresques,
Au nord ses entrelas, au sud ses arabesques.
Dans la flore des champs et dans celle des bois
D'emblèmes végétaux il fait un ample choix;
Et, feuilletant la bible et ses pages obscures,
De l'histoire du Christ y cueille les figures.
De son poème enfin tout l'édifice est là,

Tel que l'eût dessiné saint Paulin de Nola ;
Car il est comme un livre éclatant et suprême
Où chacun puisse lire, aussi bien qu'en soi-même,
Toutes les vérités que le Sauveur un jour

Fit sortir de l'écrin vivant de son amour,
Pour les donner, ainsi qu'un trésor de lumière,
A l'homme qui, sorti de sa route première,
Avait même oublié, dans ses doutes railleurs,
Que l'aube du vrai jour doit commencer ailleurs.

A l'œuvre maintenant, vous que le Ciel bénit,
Ciseleurs de la pierre, orfèvres du granit.
A l'œuvre, serruriers dont la lime façonne
En fer toutes les fleurs que le printemps moissonne;
Argentiers et fondeurs, vous dont l'art diligent
Met une âme dans l'or, dans le cuivre ou l'argent;
Et vous, peintres, qui, grâce à vos brosses savantes,
Créez l'illusion des images vivantes;
Et vous, enfin, sculpteurs, qui donnez à la fois
La pensée et la forme au liais comme au bois.

Et sur ses fondements l'édifice s'élève.

Il monte vers le ciel, réalisant le rêve
Dont l'architecte avait formé dans son esprit,
Le symbole complet du corps de Jésus-Christ.
On dirait une châsse en granit ciselée,
Avec ses toits portant leur crête dentelée,
Et son portail garni d'un double rang de saints
Que des anges sans corps entourent par essaims
Et qui semblent, ayant le même air grave et calme,
L'un armé d'un gros livre et l'autre d'une palme,
Sous leurs dais composés de feuillages naissants,
Comme des bienvenus saluer les passants.
A l'est, une chapelle arrondit son abside,

Où, Vierge des douleurs, ton image réside ;
Et du côté du soir deux clochers gracieux
Aiguisaient lentement leurs flèches vers les cieux ;
Comme des doigts levés pour montrer, dans l'espace,
Au monde où tout finit le monde où rien ne passe,
Ou comme les deux mâts d'un vaisseau solennel
Gréé pour accomplir le voyage éternel.

Mais au-dedans quel calme et quel silence austère !
Là viennent expirer tous les bruits de la terre.
D'un saint frissonnement on s'y sent agité,
Comme si l'on touchait presque à l'éternité.
Les nefes vers l'Orient, comme trois avenues,
S'avancent, d'un pilier par endroits soutenues,
Et, dans le demi-jour qui règne, on les prendrait
Pour les mystérieux arceaux d'une forêt.
Et celle du milieu vers le cœur s'achemine
Que l'autel d'un faisceau de clartés illumine,
Vrai Calvaire où l'agneau mystique de l'amour,
Le Christ revient pour nous s'immoler chaque jour.
Parfois on croirait même, éparses sur les pierres
Entendre chuchoter tout l'essaim des prières
Et, des esprits d'en haut qui viennent les chercher,
Le groupe doucement sur les dalles marcher,
Tandis qu'ouvrant ses bras sanglants dans l'étendue,
A la clé de l'arceau triomphal suspendue
Une croix gigantesque appelle tous les yeux
Pour leur dire : — « Je suis le vrai chemin des cieux. »

Car tout parle en ce lieu, tout, jusqu'à la matière.
Une voix sort du bois, du métal, de la pierre,

Et même chaque forme a son langage obscur,
Mais que tous les croyants déchiffrent d'un œil sûr.
Ici, c'est le rocher dont les sources fécondes
Des fleuves de l'Éden laissent jaillir les ondes ,
Le Fison, l'Hyddkel, le Phrat et le Gihon ;
Là, le griffon céleste, ennemi du lion.
Plus loin encor, le long des parois se déroule
Toute l'histoire sainte aux regards de la foule,
Texte vivant, écrit d'avance dans le ciel,
A gauche la figure, à droite le réel,
L'un s'expliquant par l'autre, et chaque prophétie
Jetant un jour de plus sur l'œuvre du Messie.

Mais c'est dans ta chapelle, ô Vierge des douleurs,
Que surtout l'art du maître a prodigué ses fleurs.
Là, symbole navrant d'angoisse, tu t'élèves,
Ayant le sein percé des pointes de sept glaives
Et plein d'un deuil si grand que par moments tu crois
Éprouver dans ta chair tous les clous de la croix
Et sentir tes yeux pleins de ces larmes amères
Que du sang de leur cœur se composent les mères.
Cependant sur ton front quel calme résigné
Malgré ce que ton âme a souffert et saigné !
Quel doux rayonnement sur ton visage austère !
Tu sais combien il est d'épreuves sur la terre,
Mère consolatrice, et tu voudrais encor
De nos afflictions augmenter ton trésor,
Et, modèle éternel de la bonté chrétienne,
Nous prendre nos douleurs pour compléter la tienne,
Afin de les offrir quelque jour à Celui
Dont l'aube, dans tes bras, à Bethléem a lui.

Dans une niche blanche et de fleurs entourée
L'architecte a placé cette image adorée.
Son nimbe resplendit fait d'étoiles d'or pur.
Les longs et chastes plis de sa robe d'azur
L'embrassent tout entière en ne laissant qu'à peine
Voir son visage pâle aux sourcils noir d'ébène
Et le bout de ses pieds par l'étoffe couverts.
Ses grands yeux à demi vers le ciel sont ouverts,
Comme pour y puiser les grâces souveraines
Qu'elle dispense au monde, étant reine des reines.
Autour d'elle on ne voit que lis immaculés
Multipliant partout leurs bouquets ciselés,
Et composant avec leurs girandoles blanches
Les piliers de son dais orné de roses franches,
Et ce double symbole est partout répété,
L'un, la beauté du cœur, l'autre, sa pureté.
Dans l'hémicycle entier dont l'abside est enclose
On dirait un printemps fait de lis et de rose ;
Et tout le long du mur, en panneaux divisé,
Le jour, par les arceaux des vitres tamisé,
N'éclaire que des fleurs, des rinceaux, des guirlandes,
Où des rubans sans nombre enlacent leurs légendes,
Chantant la litanie en son texte latin :
Porte du paradis! Étoile du matin!
Vase de pureté! Trône de la sagesse!
Maison d'or! Tour d'ivoire et Trésor de largesse!
Tous ces noms dont on aime, ô Vierge, à te nommer.
Car ce doux mot Marie est fait du mot aimer.

Une rose étoilée, illuminant l'enceinte,
Éclaire, au jour levant, toute l'image sainte,

A qui l'aube, en filtrant par les vitraux d'azur,
Compose un dais charmant de bleu céleste et pur.
Et toute la clarté sur elle se concentre.
Mais un petit carreau de vitre jaune, au centre
De l'étoile que fait la rose, luit, jetant,
Comme un nimbe vermeil, son rayon éclatant
Sur le front de la Vierge, et laissant, à mesure
Que son flot d'or descend sur l'autel qui s'azure,
Le jour se prosterner aux marches de granit
Alors que le soleil va toucher au zénith.

Or, du Seigneur ainsi la maison étant faite,
L'artiste s'applaudit et, l'âme satisfaite,
Il se signe disant : — « Mon Dieu, tu peux venir.
« Entre dans ta demeure, et daigne la bénir! »

Trois siècles tout entiers elle appelle et convie
Toute faim, toute soif à sa table de vie.
Asile où se refont les cœurs découragés,
Port de refuge ouvert à tous les naufragés,
Elle est pour tout esprit un phare, une boussole,
Un saint conseil qui parle, une voix qui console ;
Et, mettant la douceur où l'homme met le fiel,
Elle fait de son seuil le marche pied du ciel.

Surtout dans la chapelle où ton image règne,
Mère des affligés, mère dont l'âme saigne,
Pas une angoisse, pas un deuil, pas un regret
Qui ne trouve toujours son dictame tout prêt ;
Et, si navré qu'il soit, pas un cœur ne t'implore
Dans le rayon vivant que le soleil colore,

Sans que, de la douleur dont il pensait mourir,
Au contact lumineux il se sente guérir.
Car le petit carreau de vitre que traverse
Ce rayon dont tout l'or devant tes pieds se verse,
Est le don humble et saint d'un pauvre et d'un croyant.
L'aube joyeuse y met un rais plus flamboyant.
Le ciel y vient chanter son hymne de lumière,
Et l'ange des douleurs, à travers la verrière,
Quand son regard te cherche, ô Vierge de pitié,
A celui qui t'invoque en donne la moitié.

Mais, Jean l'a déjà vu dans son Apocalypse,
La vérité souvent a ses heures d'éclipse
Ainsi que le soleil lui-même dans les cieux.
L'homme sent le vrai jour s'affaiblir dans ses yeux
Et dans son cœur la foi, cette clarté de l'âme,
S'éteindre par degrés comme un foyer sans flamme.
Quand les convictions sont mortes, à quoi sert
L'autel abandonné dans le temple désert?
Léon l'Isaurien voit se rouvrir ses fastes,
Et le seizième siècle a ses iconoclastes.
L'église, où, trois cents ans, l'évangile divin
A vu répéter son Calvaire sans fin
Et fait, avec largesse, à tant d'âmes ferventes
S'ouvrir tout le trésor de ses grâces vivantes;
L'église, où tant d'amour à l'amour s'est uni
Et qui, par la prière, a tour à tour béni
L'enfant dans son berceau, le vieillard dans sa tombe,
Voilà qu'elle s'écroule et voilà qu'elle tombe.
Où fut l'autel? Où fut le toit aérien?
Du cadavre de pierre on ne trouve plus rien.

Des ruines que fait le temps ou que fait l'homme
Celles-ci sont toujours les plus tristes, en somme ;
Car nos mains à détruire ont plus d'acharnement,
Et l'herbe de l'oubli croît plus rapidement
Sur les débris que font nos fureurs obstinées
Que sur ceux qu'entreprend le travail des années.
Donc l'édifice entier, sur le sol renversé,
A tous les vents du ciel le voilà dispersé,
Et l'œil le cherche en vain sur la colline agreste.
Seul le petit carreau de vitre jaune reste,
Avec son pur rayon d'espérance et de foi.

==

A MADAME NOLET DE BRAUWERE VAN STEELAND

—

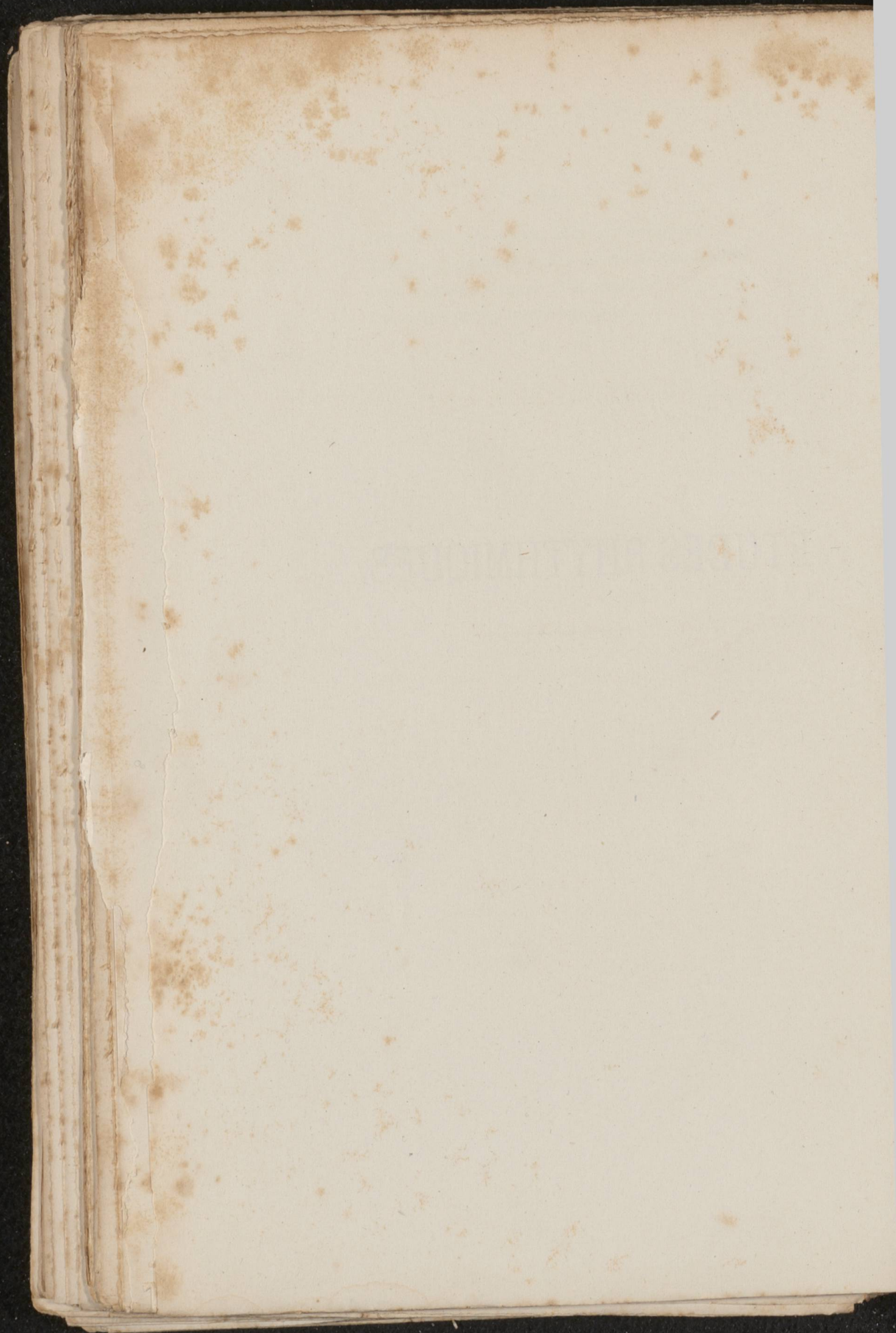
Madame, laissez-moi vous en faire l'envoi.

Lorsque votre famille était encor complète,
Dans ce doux cercle où tout votre cœur se reflète,
Il était un esprit charmant et gracieux.
La splendeur de son âme éclatait dans ses yeux,
Et dans la jeune fille on entrevoyait l'ange.
De candeur et de joie ineffable mélange,
Elle avait la douceur, elle avait la beauté,
Et ce couronnement des femmes la bonté.
Mais voilà qu'à toujours elle s'en est allée.
Car le ciel vous l'a prise, ô mère inconsolée,
Le ciel étant jaloux et Dieu ne voulant pas
Que son ange restât plus longtemps ici-bas.

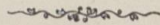
La terre à vous la rendre, hélas! est impuissante.
Vous n'en cherchez pas moins partout la chère absente.
Pour la revoir ainsi qu'elle était autrefois,
Par le petit carreau regardez quelquefois.



ÉTUDES RHYTHMIQUES.



CHANSONS ALLEMANDES.



I.

L'ILE DES DÉSIRS.

U — U — U — U — U .
U — U — U — U —
· · · · ·
U — U — U — U — U
U — U — U — U — U
U U — U — U —
U U — U — U —

Tous deux fuyant les bruits du monde,
Tous deux, mon ange, nous voguions,
Tandis qu'au sombre azur de l'onde
La lune ouvrait ses blancs rayons.
Nos yeux au loin cherchaient les grèves
De l'île, objet de tant de rêves.
Et pourtant, mes beaux amours,
Nous allions voguant toujours.

Quel hymne au rythme doux et tendre
Venait de l'île aux bords fleuris!
Combien nos cœurs aimaient l'entendre,
Nos cœurs d'un autre ciel épris!
Soupirs, murmures, voix étranges,
C'était un vrai concert des anges.

Et pourtant, mes beaux amours,
Nous allions voguant toujours.

Muets et l'âme au ciel ravie,
Au lieu de fuir l'appel charmant,
N'aurions-nous pas, dis-moi, ma vie,
Dû prendre terre un seul moment?
Il n'eût fallu qu'un nœud encore.
Déjà nos yeux voyaient l'aurore...

Et pourtant, mes beaux amours,
Nous allions voguant toujours.

II.

POUR UN SEUL MOT.

oo — oo — oo — oo — o
oo — oo — oo — oo —

Si tu veux, belle enfant, les trésors de la terre,
Les trésors de la mer et du ciel sont à toi.
Tous les biens que l'on rêve et tous ceux qu'on espère,
Je les mets à tes pieds, car le monde est à moi.

Dans le vaste océan que parcourent les voiles,
J'irai prendre leurs perles aux flots écumants,
Et cueillir dans le ciel les fleurs d'or des étoiles
Et ravir à la nuit ses plus beaux diamants.

Un printemps éternel, du parfum de ses roses
Remplira les sentiers où cheminent tes pas,
Et la brise qui parle aux échos des nuits closes
Chantera ton nom seul au silence tout bas.

Et les astres eux-mêmes, dans l'ombre farouche,
Te voyant, se diront : — « Est-ce un ange des cieux? »
Il suffit, pour cela, d'un seul mot de ta bouche,
Belle enfant, il suffit d'un regard de tes yeux.

III.

L'ARBRE DES CHANSONS.

uu — uu — uu — u
uu — uu — u —

Dans la verte forêt des pensées
Le printemps est entré gaîment,
Et des perles des fraîches rosées
Il se fait un écrin charmant.

—

Les taillis sont remplis de pervenches
Et les nids de joyeux concerts,
Et la brise caresse les branches
Et remplit de parfums les airs.

—

L'églantier des chansons qui frissonne
Le voilà tout en fleurs aussi.
Et la rose vermeille y foisonne,
Qui nous dit : — « Approchez d'ici. »

—

Quels bouquets, ô ma belle, on va faire
Jusqu'à l'heure où mourra le jour !
Car les douces chansons qu'on préfère
C'est les douces chansons d'amour.

IV.

LE NOM EFFACÉ.

uu — uu — u — uu — u
uu — u — u —

Ton doux nom je l'avais écrit sur la pierre,
Ton doux nom, mes beaux amours,
Et la sombre muraille était toute fière
De le lire tous les jours.

—

Les oiseaux le chantaient, tout bas, à la brise
Qui baisait le mur jaloux,
Et le lierre grimpait, ami du cytise,
Vers ce nom charmant et doux.

—

Et voici, mon amour, la pluie et l'orage
Ont lavé le mur noirci.
Il n'y reste plus rien de toute la page
Que j'avais écrite ici.

—

Mais qu'importe ce monde, hélas! où tout passe,
Hors l'amour, divin esprit?
Pour toujours dans mon âme, où rien ne s'efface,
Ton doux nom demeure écrit.

V.

CHŒUR DES BOHÉMIENS.

(PRECIOSA, n° 9).

U — UU — UU — U
U — UU — UU —

Voilà que les blanches étoiles
Rayonnent gaîment dans les cieux.
La nuit laisse errer sous ses voiles
Leurs groupes charmants et joyeux.

—
La terre devient tout entière
Un vaste jardin de splendeurs,
Dont vous, ô beaux lis de lumière,
Étoiles, vous êtes les fleurs.

—
Pourtant de la belle qu'on aime
L'éclat est cent fois plus vermeil.
Le temps et l'espace lui-même
S'effacent devant ce soleil.

—

Éclate , notre hymne des fêtes !
Trois astres nous prêtent leur jour.
Là haut , c'est le ciel sur nos têtes ;
Ici , c'est le vin et l'amour.

VI.

LE PAYS INCONNU.

uuu — uuu — u
uuu — uuu —
.
uuu — uuu — u
uuu —
uuu — uu — uu — u
uuu — uu — uu —

Au vent des mers ouvrons nos voiles.
Derrière nous la terre fuit.
Tes yeux charmants sont deux étoiles
Où tant d'amour toujours me luit.
A leur clarté, mon ange blonde,
O mes amours !
Allons chercher sur la carte du monde
Le beau pays où l'on s'aime toujours.

—
Quel temps heureux c'était naguère !
On n'aime plus avec le cœur.
L'amour et l'or se font la guerre,
Et l'or se dit toujours vainqueur.

Cythère est presque un vrai Golconde,
O mes amours!
Allons chercher sur la carte du monde
Le beau pays où l'on s'aime toujours.

—

Le temps qui change toutes choses,
Le temps y laisse à tout sa fleur,
Au vert printemps ses douces roses,
Les doux serments au fond du cœur.
Que Dieu, ma belle, nous seconde,
O mes amours!
Allons chercher sur la carte du monde
Le beau pays où l'on s'aime toujours.

—————

VII.

LE VOYAGE DE DÉCOUVERTES.

u - u - u - u - u
u - u -

Allons en mer ! La barque est prête.

Le ciel est pur.

Et tout sourit, l'aurore en fête,

Le flot d'azur.

—

La barque est prête, viens, ma chose,

Mon doux trésor.

Sa coque est tout en bois de rose,

Son ancre est d'or.

—

Son mât est fait de pur ivoire

Cerelé d'argent.

Sa grande voile est tout en moire

Lilas changeant.

—

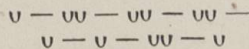
Allons en mer ! Au bout du monde ,
Colomb l'écrit,
Il est une île où l'aube blonde
Toujours sourit.

—
Chaque heure y voit des fleurs nouvelles ,
Mon doux trésor.
Les cœurs toujours y sont fidèles ,
C'est mieux encor.

—
Sois-en la reine, ô toi que j'aime ;
Tu l'es, ma foi,
Pourvu qu'un jour, mon bien suprême,
J'en sois le roi.

VIII.

LA BRUME DU SOIR.



La brume du fond du vallon ténébreux
S'élève et monte sans cesse;
Son voile dérobe en ses plis vaporeux
Le jour plus pâle qui baisse.

—

Et tout disparaît s'effaçant par degrés
Dans l'ombre morne et changeante,
Les feuilles des arbres, les herbes des prés,
Le nid lui-même qui chante.

—

O brume, enveloppe en ta nuit pour toujours
Le monde entier de mes songes.
Car tout m'a trompé, mes espoirs, mes amours.
Et tout n'est rien que mensonges.

—

IX.

SANS AMOUR.

uu - u - uu - u - u
· · · · ·
—
uu - u - .

O gentils oiseaux, dès la blanche aurore,
Vous chantez en chœur dans le bois sonore,
Et, quand vient le soir, vous chantez encore.

Mais...

Sans amour jamais.

O muguets des bois, églantines roses,
Aux baisers du jour fraîches fleurs écloses,
Que l'écho vous dit de charmantes choses!

Mais...

Sans amour jamais.

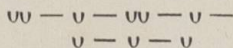
Dans le cœur humain plein de joie et d'ombre,
Le bonheur se mêle à des deuils sans nombre.
Tout chagrin est doux, toute joie est sombre.

Mais...

Sans amour jamais.

X.

LE DÉPART.



Vous allez partir, mon trésor aimé,
Mon bien céleste.
De ce rêve heureux qui m'avait charmé
Plus rien ne reste.

—

Vous absente, hélas! que feront les fleurs,
Lilas et roses,
Sous les frais baisers de l'aurore en pleurs
Pour vous écloses?

—

Vous absente, hélas! les oiseaux des bois
Devront se taire.
Leurs chansons d'amour et leurs douces voix
N'ont plus que faire.

—

Le printemps sans vous, c'est l'hiver glacé,
L'hiver morose.
Pour mon cœur aussi tout sera passé,
Ma douce chose.

XI.

LE CANTIQUE DES BUVEURS.

U - U - U - U
U - U - U -

Amis, fêtons le jus des treilles !
Le verre soit toujours rempli.
Sautez, bouchons ! Versez, bouteilles !
Le vin nous met au cœur l'oubli.

Buvons l'oubli de toutes choses.
Le soir est là. Le jour a lui.
Adieu le mois charmant des roses !
L'automne est là. Buvons à lui.

Narguons le sot d'honneurs avide,
L'avare amasse un vain trésor.
Tout cœur devient un coffre vide.
Le vin du moins nous reste encor.

Le sage rit du fou qui songe.
La terre peut valoir le ciel.
L'amour n'est rien qu'un gros mensonge.
Le vin est seul le bien réel.

—
Il donne tout, bonheur et gloire.
Quel sceptre vaut le cep divin ?
Tout conte est fait d'un peu d'histoire.
Tout rêve est fait d'un peu de vin.

—
Aussi qui peut jamais nous dire
Combien, sans lui, ce feu vivant,
Hélas ! pour faire un seul sourire,
Il nous faudrait des pleurs souvent?

XII.

L'ÉTOILE DU SOIR.

oo — oo — oo — o
o — o —

Depuis l'heure où le soir dans ses voiles
A pris le jour,
Me voici regardant les étoiles,
Mon bel amour.

J'en sais une, ô mon ange, dans l'ombre
Des vastes cieux,
Qui souvent, dans la nuit tiède et sombre,
Charma tes yeux.

O mon Dieu, que je l'ai contemplée,
Rêveur obscur,
Cette étoile, charmante exilée
Du morne azur!

Car peut-être, à cette heure, toi-même ,
Si loin d'ici,
Cherches-tu dans sa sphère suprême ,
L'étoile aussi.

XIII.

CE QUE NOUS SOMMES.

U — UU — UU — UU —
UU — UU — U — U

Mon âme est le ciel ténébreux de la nuit,
Vous en êtes la fraîche aurore,
La pure clarté, la lumière qui luit
Et dont l'ombre du cœur se dore.

Mon âme est le vaste océan de l'amour.
Vous en êtes la blanche perle,
Trésor que l'abîme dérobe au grand jour
Dans son lit où le flot déferle.

Mon âme est le luth qu'on écoute parfois
Soupirer dans la nuit touchante.
Et vous, ô mon ange, vous êtes la voix
Qui toujours en moi-même chante.

XIV.

LE COLLIER DE LARMES.

oo — oo — oo — oo —
o — o — o

Que de pleurs ont coulé de vos yeux, de vos cœurs,
O Tasse! O Dante!
Car vous mîtes tous deux dans vos rythmes vainqueurs
Votre âme ardente.

—

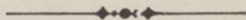
Que de pleurs ont coulé de vos cœurs, de vos yeux,
O grandes ombres!
Les étoiles ont moins de rayons dans les cieux
Profonds et sombres.

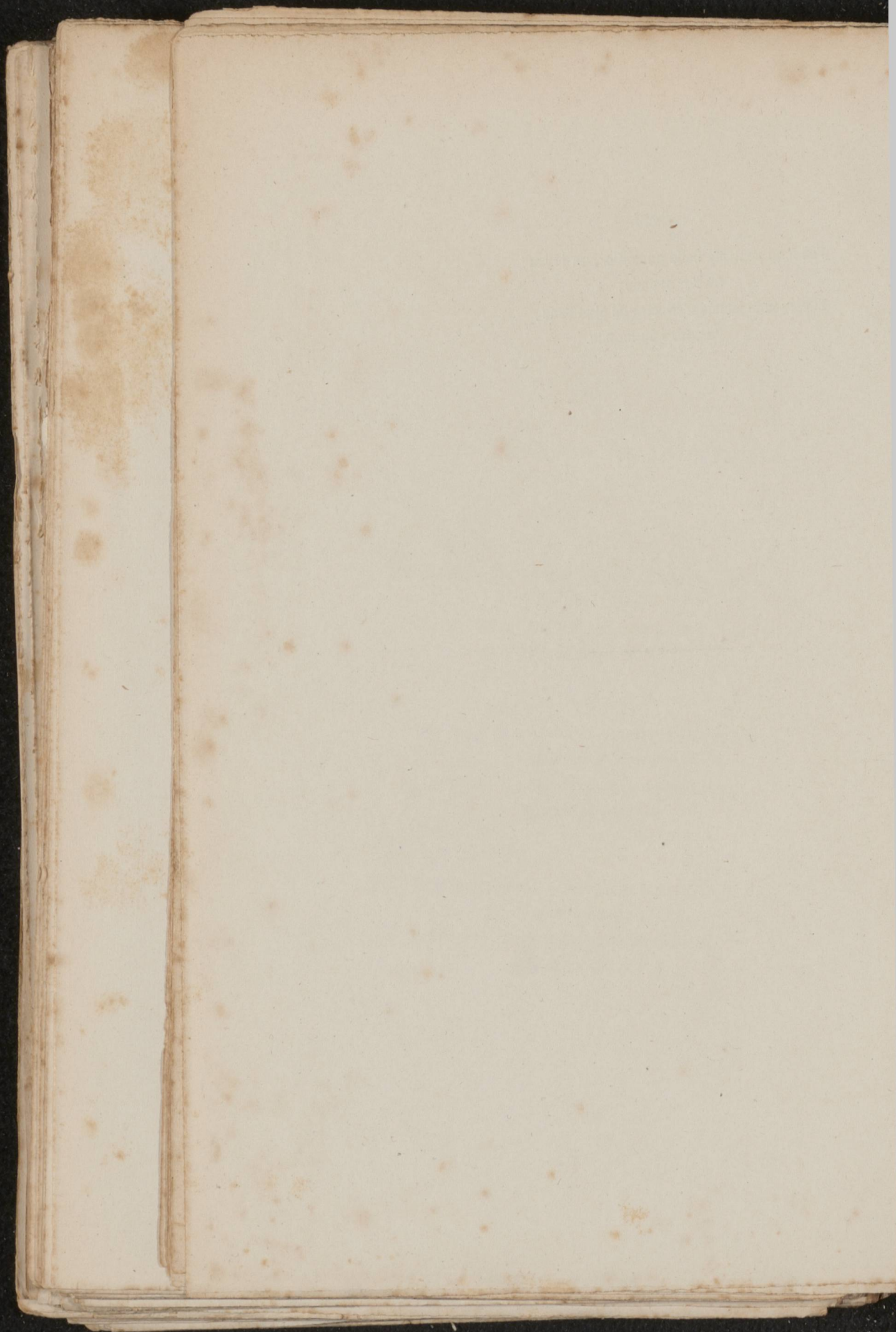
—

Vous avez parsemé de ces pleurs radieux
Les nuits sereines,
Et ces perles feraient des écrins merveilleux
A bien des reines.

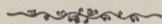
—

J'en ferai pour ma belle un collier, un joyau
Où l'or abonde,
Et personne jamais n'en aura de plus beau,
Personne au monde.





CHANSONS ANGLAISES.



I.

AUBADE DE SHAKSPEARE.

(CYMBELINE, ACT. II, SC. 3.)

u — u — u — u —
u — u — u —

L'oiseau de l'aube chante aux cieux
Ses rythmes si joyeux.
Déjà l'aurore épand ses pleurs,
L'aurore épand ses fleurs.
Tout rit et chante avec le jour
Pour toi, mon bel amour.
Tu manques seule ici, ma foi.
Mon ange, éveille-toi.

Durant la nuit, la douce nuit,
Le chœur des astres luit,
Et tous au ciel depuis le soir
Attendent pour te voir.
Voici qu'ils vont fermer les yeux,
Car l'aube monte aux cieux.
Et toi, tu dors encor, ma foi.
Mon ange, éveille-toi.

—
C'est fête au bois, c'est fête aux champs,
Splendeurs, parfums et chants.
En moi pourtant c'est nuit encor,
Sans toi, mon doux trésor.
Aussi parais, mon bel amour,
Et sois pour moi le jour,
Mon vrai soleil c'est toi, ma foi.
Mon ange, éveille-toi.

II.

LA HARPE CACHÉE.

— uu — uu — uu — u
uu — uu —

J'ai dans mon âme une harpe secrète,
Tu le sais, mes amours,
Pleine de rythmes, chanteuse discrète
Qui soupire toujours.

—

Triste parfois, quand tu souffres, mon ange,
Tout son chant n'est qu'un pleur.
Mais sa tristesse en sourire se change
Quand tu ris, ô ma fleur.

—

L'hymne d'amour qu'elle entonne en moi-même
Et répète tout bas,
Seule, toi seule, ô mon rêve suprême,
Tu l'entends, n'est-ce pas?

—

Rien sur la terre, ô mon ange, ne touche
Cette harpe des cieux,
Rien, mon amour, qu'un accent de ta bouche,
Qu'un regard de tes yeux.

III.

SEUL.

— u — u — u — u
— u — u — u —

Blancs liserons des vertes branches,
Mousse en fleur des frais gazons,
Frêles bouquets des roses franches,
Hier encor quels doux frissons!

Blondes fauvelles, voix charmantes,
Luths aimés des bois jaloux,
Rhythmes vivants des nuits dormantes,
Hier encor quels chants si doux!

C'est qu'elle était ici, la belle,
Celle où va toujours mon cœur.
Chants et parfums étaient pour elle,
Toute rose étant sa sœur.

Or, vous voilà baissant la tête,
Fleurs, oiseaux muets aussi.
L'ombre a voilé mon ciel de fête,
Car je suis tout seul ici.



CHANSONS ESPAGNOLES.



I.

ALLEZ.



— Pèlerins, où vont vos pas ?
— « Pour nous rendre Dieu propice
» Nous portons bourdon, cilice.
» Nous allons, priant tout bas,
» A Saint-Jacques, en Galice. »
— Pèlerins aux fronts hâlés,
Allez!



— Écoliers, où vont vos pas?
— « Salamanque, ville austère,
» A le mot de tout mystère.
» La science y tend les bras
» A l'aveugle qu'elle éclaire. »
— Écoliers, esprits fêlés,
Allez!

— Chevaliers, où vont vos pas?
— « De l'honneur vivant modèle,
» Dans Burgos le Cid appelle.
» Le tournoi des grands combats
» Va s'ouvrir à tout fidèle. »
— Chevaliers, de fer doublés,
Allez!

— Amoureux, où vont vos pas?
— « Nous chassons aux belles filles.
» Nous brisons verrous et grilles.
» Nous tendons partout nos laes.
» Fermez-vous, maisons, bastilles. »
— Si l'amour en tient les clés,
Allez!

II.

L'ATTENTE.

v —
v —
v —
v —
v — v

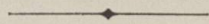
L'azur
Si pur
Des cieux
Joyeux
Ruisselle.
Dans l'air
Si clair
Un chant
Touchant
M'appelle.
Aussi
Voici,
Printemps,
J'attends
Ma belle.

Refrain
Serein
Des nids
Bénis,
Résonne!
Clarté,
Gaité
Du pur
Azur,
Rayonne!...
Mais rien
Ne vient
Là-bas,
Hélas!
Personne.

—

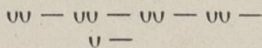
Amour,
Vrai jour
Et fleur
Du cœur
Si belle,
Au fond
Profond
Des bois
Ta voix
M'appelle.
Moment
Charmant!
Mais chut!
Mon luth,
C'est elle!

CHANSONS CHINOISES.



I.

LE CHASSEUR DE NIO.



Je connais le chasseur des rochers de Nio.

Joho!

Tout le jour nous avons parcouru les forêts,
Et les fauves diront ce que valent mes traits.

Car j'ai vu rayonner le chasseur de Nio.

Joho!



Je connais le chasseur des rochers de Nio.

Joho!

Dans la jungle cachée au milieu des bambous,
Un grand tigre royal est tombé sous mes coups.
— « C'est d'un brave », m'a dit le chasseur de Nio.

Joho!

—

Je connais le chasseur des rochers de Nio.

Joho!

Un lion du désert sur nos pas s'est rué.
J'ai fait face au lion et ma main l'a tué.
Et tu m'as embrassé, grand chasseur de Nio.

Joho!

—

Je connais le chasseur des rochers de Nio.

Joho!

Un plus brave jamais n'a vécu sous les cieux.
D'un ami tel que lui je suis fier et joyeux.
Et mon cœur est sans cesse aux rochers de Nio.

Joho!

—————

II.

RIEN QU'UN SEUL JOUR.

uu — u — u — u — u — u —
— uu — u —
uu — u — u — u — u —
— uu —

Le chasseur qui passe auprès du champ des tombes

Dit aux colombes :

— « Prêtez-moi votre aile, ô doux oiseaux d'amour,
» Rien qu'un seul jour. »

—

— « Beau chasseur, hélas! que faire avec nos ailes? »

Disent les belles.

« Car l'automne règne au fond des bois déserts.
» Plus de concerts. »

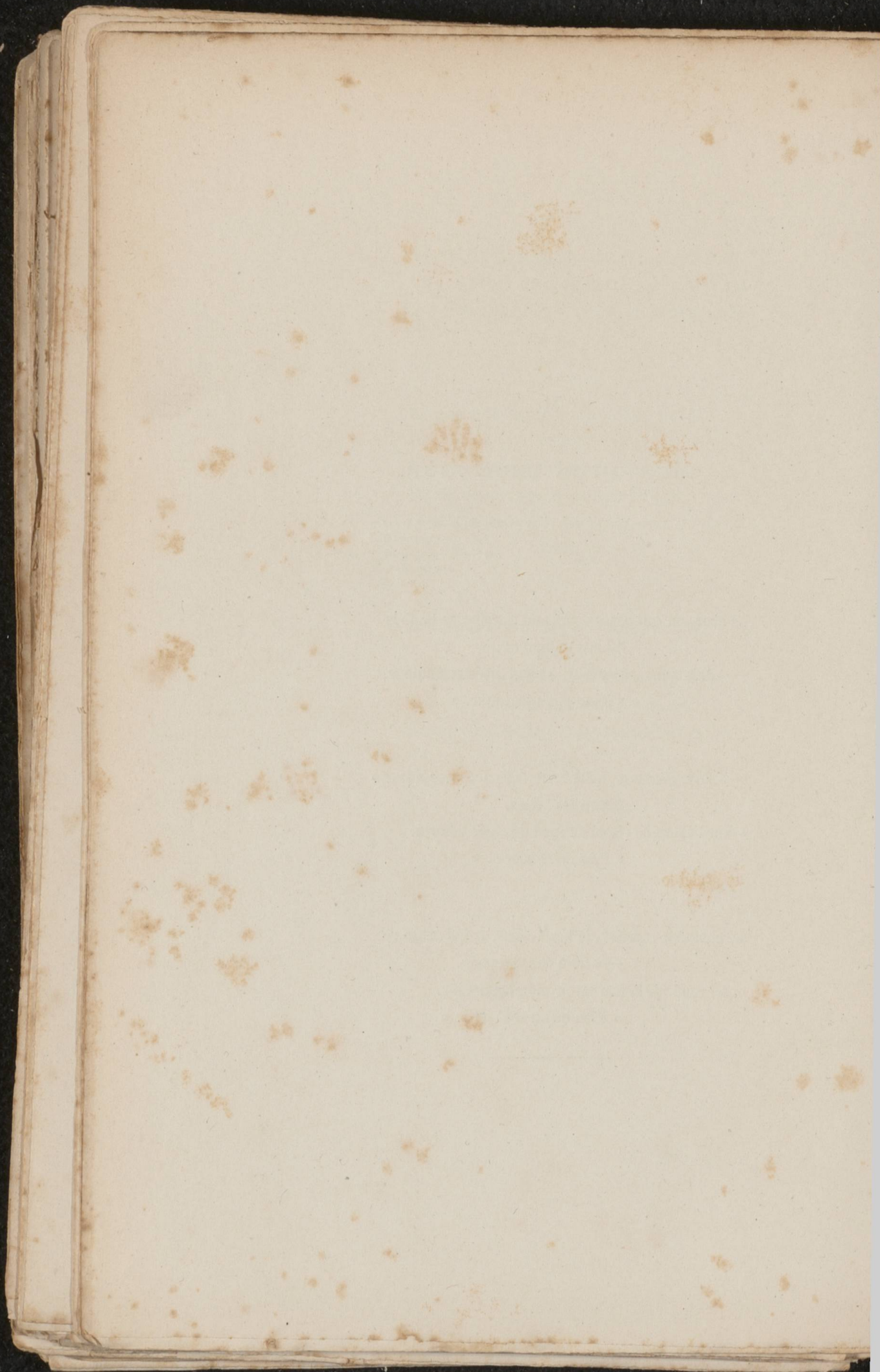
—

Le chasseur reprend, le beau chasseur qui passe :

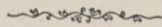
— « Loin dans l'espace,

» Je voudrais là-bas revoir mon bel amour,
» Rien qu'un seul jour. »

—◆—



CHANSONS HONGROISES.



I.

LE DÉPART.

oo — o — oo — oo —
· · · · ·
oo — oo — oo — oo —

L'églantier s'effeuille aux rafales du vent,
Et je dois partir, tu le sais, belle enfant.
Que le ciel te bénisse, ô mes blondes amours!

—

Que la lune est pâle et le ciel qu'il est bleu!
Ton visage encore est plus pâle, ô mon Dieu!
Que le ciel te bénisse, ô mes blondes amours!

—

La rosée épanche ses larmes aux fleurs.
Et nos yeux aussi les voilà tout en pleurs.
Que le ciel te bénisse, ô mes blondes amours!

—

Les rosiers auront d'autres roses ce soir.
Mais, hélas! jamais te pourrai-je revoir?
Que le ciel te bénisse, ô mes blondes amours!

—————

II.

SUR LE LAC DE NEUSIEDEL.

oo — oo — oo — oo —
v — v — v

Sur le lac dont le ciel se faisait un miroir
Rempli d'étoiles,
Je voguais dans ma barque, et la brise du soir
Poussait mes voiles.

Le silence étendait par degrés dans les bois
Son doux mystère,
Et l'esprit de la nuit effleurait de ses doigts
Son luth austère.

Les roseaux et les nids sommeillaient doucement
Le long des grèves,
Et j'allais me berçant dans le rythme charmant
Du flot des rêves.

Quels fantômes vermeils souriaient dans mon cœur!

O charme étrange!

Toi surtout, ô mon rêve idéal et vainqueur,

O toi, mon ange!

III.

QU'A DONC FAIT L'OUBLI?

uu — u — uu — u — u
· · · · ·
uu — u — uu — u —
uu — u — uu — u — u
 uu — u — u
 uu — u —

Où sont-ils allés tous ces beaux nuages
Qui faisaient hier leurs légers voyages?
Nous suivions des yeux ces coureurs ailés.
Le soleil dorait leur sentier fidèle.

Le sais-tu, ma belle?
Où sont-ils allés?

Qu'a donc fait le temps de ces fleurs charmantes
Qui s'ouvraient pour toi dans les nuits dormantes?
Que de lis des bois au dernier printemps!
Chaque jour avait sa moisson nouvelle.

Le sais-tu, ma belle?
Qu'a donc fait le temps?

Qu'a donc fait l'oubli des serments sans nombre
Que nos cœurs tout bas échangeaient dans l'ombre?
Oh! le mien encore en est tout rempli.
Mais le tien est vide, ô douleur mortelle!

Le sais-tu, ma belle?

Qu'a donc fait l'oubli?

IV.

LA FEUILLE DE LIERRE.

uu — uu — uu — u
uu — u — uu —

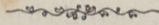
L'autre jour j'ai gravi la colline,
Mais sans vous, mes belles amours.
C'était l'heure où le jour qui décline
Donne à tout d'étranges contours.

Bien des fleurs étaient là que l'automne
Balançait encore au soleil,
Et c'étaient les dernières que donne
La montagne à l'astre vermeil.

Cependant, ô ma belle si fière,
J'ai passé tout triste à côté,
Pour cueillir cette feuille de lierre,
Souvenir vivant de l'été.

Cette feuille doit bien vous connaître,
O mon ange à l'œil tout-puissant.
Sur la morne colline peut-être
L'avez-vous touchée en passant.

CHANSONS TCHÈQUES.



I.

HYMNE DE GUERRE DES TABORITES.

U — UUU — U — UUU — U
U — UUU — U — UUU —
· · · · ·
UU — UU — U — U

Aux armes, les croyants! En marche, tous les braves!
Voici le jour de Dieu, la fête des guerriers.
L'esprit ni la raison ne veulent plus d'entraves.
La vigne du Seigneur attend ses ouvriers.
Taborites, en guerre! en guerre!



Nous sommes l'ouragan, si Rome est la tempête.
Raison, tes droits sacrés reposent dans nos mains.

Le spectre de Jean Huss s'est mis à notre tête.
Le feu de son bûcher éclaire nos chemins.
Taborites, en guerre! en guerre!

Rochers, le savez-vous? les aigles, dans leurs aires,
Ont dit à leurs petits : — « Que d'hommes tomberont ! »
Leurs têtes vont servir de grains à nos rosaires.
Du sang qui va couler nos champs s'abreuvront.
Taborites, en guerre! en guerre!

Seigneur, bénis nos bras! Seigneur, bénis nos armes!
Il manque, tu le sais, du rouge à nos blasons.
Seigneur, c'est dans le sang qu'on lave mieux les larmes.
Aussi que nul vivant ne reste où nous passons.
Taborites, en guerre! en guerre!

II.

LA FORÊT.

uu — u — uu — u
uu —

La forêt, mon Dieu, qu'elle est belle
Le matin!
Le bouvreuil y lisse son aile
De satin.

L'églantier sourit aux œillades
Des buissons,
Et l'écho lui dit les ballades
Des pinsons.

On n'entend partout que musique
Tout le jour.
Un orchestre à l'autre réplique
Tour à tour.

Et moi seul je vais, triste et sombre,
Dans ma nuit.
O forêt, mon cœur est plein d'ombre ;
Rien n'y luit.

III.

L'ÉGLANTINE.

uu — u — uu — uu — u
uu — u

Sous les verts sapins la pervenche est éclosé,
La pervenche.
Le printemps rayonne ; à l'hiver il propose
Sa revanche.

Ce matin j'ai vu l'églantine en toilette
Rose et blanche,
Écoutant chanter la joyeuse fauvette
Sur sa branche.

Nous irons entendre l'oiseau qui prélude
Sous la feuille.
Quand on est à deux l'églantine est moins prude,
On la cueille.

IV.

L'ABSENCE.

oo — o — oo — oo —
oo — o — oo — o

Chaque fois qu'ici vous veniez, mes amours,
La forêt semblait radieuse,
Et les fleurs mettaient leur manteau de velours
Pour fêter leur reine joyeuse.

—

Votre voix, mon ange, l'oiseau l'écoutait,
Votre voix si pure et si douce.
La fauvette, au soir, en chantant, l'imitait
Dans son nid de plume et de mousse.

—

Mais, hélas! depuis votre absence, ô mon cœur,
La forêt profonde soupire.
L'églantine est triste, et l'oiseau ni la fleur
N'ont plus rien, hélas! à me dire.

—————

V.

L'ÉTOILE.

U — UU — UU — UU —
U — U

Je sais, ô ma belle, je sais, dans la nuit
Dormante,
Je sais une étoile, une étoile qui luit
Charmante.

Regarde dans l'air que la brise des bois
Parfume.
L'étoile, si douce et si blanche à la fois,
S'allume.

C'est l'île d'amour, que l'amour dans les cieux
Nous garde.
Là-haut, belle enfant, ô mon ange aux beaux yeux,
Regarde.

Allons, mets ta main si petite en ma main
Qui tremble,
Et puis essayons d'en trouver le chemin
Ensemble.

VI.

LE DÉGEL DU CŒUR.

∞ — ∞ — ∞ — ∞
∞ — ∞ —

A te voir tout cœur soupire,
Belle enfant, vraiment.
Tout subit le doux empire
De ton œil charmant.

—

On le sait, beauté suprême,
L'idéal c'est toi.
Mais à quoi sert-il qu'on t'aime?
Belle enfant, dis-moi.

—

Quand tu chantes, quelle lyre
A ton doux accent?
Mais en vain l'on cherche à lire
Dans ton cœur absent.

—

On en sait au plus la place,
Doux esprit moqueur.
C'est, dit-on, un bloc de glace
Qui te sert de cœur.

—
Mais avril te va confondre.
Le dégel viendra.
Toute glace doit se fondre
Quant avril luira.

—
Pour ce grand miracle, en somme,
C'est assez d'un jour
De ce doux soleil qu'on nomme,
Belle enfant, l'amour.

VII.

LA DERNIÈRE FEUILLE.

oo — u — oo — u — u
u — u — u
oo — u — oo — u —
u — u —

Une feuille encore au sommet du tremble
Frissonne et tremble.
Mais l'automne va l'emporter aussi
Bien loin d'ici.

Dans mon cœur qui bat sans repos ni trêve
Je garde un rêve.
Ce trésor charmant m'est plus cher toujours,
Mes beaux amours.

Le printemps fera reverdir, je gage,
Le frais feuillage.
Et ses mille oiseaux rempliront les airs
De doux concerts.

Mais mon rêve, hélas ! vivra-t-il encore,
Ma blanche aurore ?
L'auras-tu laissé dans mon cœur fleurir,
Ou bien mourir ?

VIII.

L'ARBRE QUI REFLEURIT.

∞ — ∪ — ∪ — ∞ —
∪ — ∪ — ∪ — ∞ — ∪

On disait : — « Cet arbre est mort dès longtemps.
» Adieu ses fleurs si roses, si blanches !
» Ses rameaux brisés qu'en fait le printemps ?
» Les nids chanteurs désertent ses branches. »

Mais le beau printemps voilà qu'il revient.
Les bois sont pleins de rêves sans nombre.
Plus d'un chêne obscur là-bas se souvient
Des doux serments qu'il garde en son ombre.

Et cet arbre mort voilà qu'il reprend
Ses nids remplis de strophes sonores,
Et ses fraîches fleurs, trésor odorant,
Écrin charmant des blondes aurores.

Belle enfant, vois-tu ? cet arbre c'est moi,
Toujours battu par mainte tempête.
Ce printemps vermeil, mon ange, c'est toi.
Et l'arbre mort revit tout en fête.

IX.

LES RUINES.

uu — uu — uu — u
u — uu — uu —

Au milieu de ces murs où tout croule,
Remparts délaissés par les preux,
Qu'on-me laisse, bien loin de la foule,
Rêver à mon sort ténébreux.

Que de siècles creusèrent des brèches,
Manoir, dans ces tours en débris !
Que de guerres usèrent leur flèches
Au pied de ces rocs tout meurtris !

A présent tu n'es plus qu'une tombe,
Sépulcre du morne passé.
Parfois seule une pierre qui tombe,
En rompt le silence glacé.

O manoir, où l'on voit chaque orage
Briser quelque cintre noirci,
De mon cœur n'es-tu pas une image,
Où tout est ruines aussi ?

X.

LA SŒUR DE LA FIANCÉE.

uu — u — u — u
uu — u — u —

O ma sœur, l'autel t'appelle.
A qui t'aime va t'unir.
Tout pour toi commence, ô belle,
Et pour moi tout va finir.

—

Dans le bois j'entends les merles.
Au jardin je vois les fleurs.
Ton collier est fait de perles,
Et le mien est fait de pleurs.

—

Qu'elle est fraîche sur ta tête,
La couronne aux fleurs d'azur!
O ma sœur, la mienne est faite
D'une branche d'if obscur.

—

Mais on sonne. L'heure approche.
Puisse Dieu bénir ton sort!
Dans la tombe une autre cloche
Sonne et sonne... c'est la mort.

CHANSONS DIVERSES.



I.

AUX FONTAINES DE NUREMBERG.

uu — uu — uu — uu — u
uu — uu —

Sous mes blanches fenêtres, la nuit tout entière
Votre voix a pleuré,
Et la ville dormait comme un grand cimetière
Sous le ciel azuré.



Ses toits rouges voyaient scintiller dans l'espace
Les étoiles d'argent,
Et de loin Saint-Sébal avait l'air d'une châsse
Du côté du couchant.



Cependant j'écoutais dans la nuit taciturne
Murmurer votre voix,
Comme un hymne étouffé de la harpe nocturne
Qui gémit dans les bois.

—
O la douce élégie ! O la strophe plaintive !
O les tristes sanglots,
Chaque fois que soufflait quelque brise furtive
En passant sur vos flots !

—
Mais, hélas ! que disaient vos soupirs, ô fontaines,
A l'écho gémissant ?
Pleuriez-vous un passé plein de gloires lointaines ?
Pleuriez-vous le présent ?

Nuremberg, 18 mai 1869.

II.

LE VIEUX CHÊNE.

U — UU — UU — UU —
U — UU — UU — U

Au vent du matin le vieux chêne frémit,
Géant du bois sombre et sonore.
Son vaste feuillage, qui pleure, gémit
Aux blanches clartés de l'aurore.

—

— « Vieux arbre, qui fais de ton dôme puissant
» Un toit aux clairières prochaines,
» Pourquoi cette plainte, sanglot gémissant?
» Les pleurs sont-ils faits pour les chênes? »

—

— « Poète, cent ans j'ai bravé le destin ;
» Mais l'homme est plus fort que ma force.
» Un vieux bûcheron a marqué ce matin
» D'un signe de mort mon écorce.

—

- » Demain que serai-je, ô poète, dis-moi ?
 - » Un lit pour l'enfant qui va naître ?
 - » Ou bien un cercueil pour toi-même, pour toi ?
 - » Je pleure devant ce peut-être. »
-

III.

AU POÈTE THÉODORE DE BANVILLE.

EN LUI ADRESSANT MON *Livre des Ballades* ET MON
Livre des Paraboles.

uu — uu — uu — u
uu — uu — uu —

Dans la verte forêt, ô poète,
Où la muse te parle tout bas,
Que de fois, sous la feuille inquiète,
Je me suis hasardé sur tes pas!

—

Que de fois, écouteur chimérique,
Les étoiles du ciel m'ont pu voir
Épier, sous ton chêne lyrique,
Rossignols et fauvettes le soir!

—

Mais, hélas! de ces chasses furtives
Je n'ai rien rapporté, Dieu le sait.
Rossignols ni fauvettes craintives
Aucun d'eux ne s'est pris au lacet.

—

Vainement, des bouvreuils, des linottes,
Tour à tour j'ai fouillé le buisson.
Je n'ai pu recueillir que les notes
Tout au plus d'un refrain de pinson.

Apprenti de la rime et du mètre,
Que veut-on? Je n'ai rien au delà.
Mon papier de musique, ô mon maître,
Si tu veux l'agrèer, le voilà.

IV.

INSCRIPTION A METTRE SUR LA PORTE
D'UNE ACADÉMIE.

uu — u — u — u
uu — u — u —

O savant, l'étrange chose !
Quoi ! tu veux entrer ici ?
Va , ma porte reste close
Si tu n'es crétin aussi.

Nuit et jour sonder le texte
D'un auteur latin ou grec,
Ce n'est là qu'un vain prétexte ;
Pour entrer deviens fruit sec.

Du passé sonder la crypte,
Par l'étude front blémi,
Fouiller Rome après l'Égypte,
A quoi bon , mon cher ami ?

Étancher sa soif savante
Aux citernes du désert,
Rendre au jour la nuit vivante,
Dis à quoi cela nous sert ?

—
Écouter la voix lointaine
De ce grand songeur Platon,
De Socrate dans Athène,
Eh! grands dieux! y pense-t-on?

—
La science où mène-t-elle?
C'était bon du temps passé.
On arrive sans cette aile,
N'en fût-on qu'à l'A B C.

—
Les zéros souvent font nombre.
Tout moulin produit du son.
Les grands chênes font trop d'ombre.
Pour entrer, deviens buisson.

—
Car tu sais bien trop de choses,
Entre nous soit dit tout bas.
Donc mes portes restent closes.
Mon ami, l'on n'entre pas.

V.

A HOMÈRE.

A PROPOS D'UN TRADUCTEUR BELGE DE L'ILIADÉ.

oo — oo — oo — o
· · · · ·
oo — oo — oo —

Bélisaire de l'art, fier génie !
Que de fois aux chemins d'Ionie,
L'indigence avec toi de moitié,
Tu payas d'un lambeau d'Iliade,
O poète du grand Péliade,
Le pain noir que t'offrait la pitié !

Mais, plus fort que ne fut l'infortune,
Tu bravais sa rigueur importune
Et la faim, ô vieillard indompté.
Pauvre aveugle, en tes routes funèbres,
Tu marchais à travers les ténèbres ;
Car ton cœur était plein de clarté.

La grande âme jamais ne se lasse.
L'avenir remet tout à sa place.
La misère n'est rien, ni la faim.
A ta gloire il manquait un outrage.
Car voilà qu'un grimaud a la rage
De rimer ton poëme divin.

Bon Homère, vois donc ce maroufle.
Sur ta vaste Iliade il s'essouffle.
Il ébrèche sa plume d'acier.
Il transforme ton bronze en limaille;
Et, docteur en tricot, il remmaille
Les vieux bas de madame Dacier.

Mais qu'importe, ô poëte, qu'importe?
Chacun roule où sa pente l'emporte.
Au pardon ta pitié se complait.
Car tout chêne a son ver parasite.
Si les dieux n'avaient fait un Thersite,
Ton Achille serait incomplet.

VI.

A MADAME V. D. B.

APRÈS L'AVOIR ENTENDUE CHANTER LA MÉLODIE DE M. RONGÉ,
Le Départ de l'Hirondelle.

uuu — uuu —
uuu — uuu — u

Décidément c'est arrêté.
L'hiver, Madame, on l'amnistie.
Que nous importe, en vérité,
Que l'hirondelle soit partie?
Le rossignol nous est resté.

VII.

A SON ESCLAVE.

TRADUCTION RHYTHMÉE D'UNE ODE D'HORACE.
(Od. I, 38).

— u — u — uu — u — u
· · · · ·
· · · · ·
— uu — u

Loin de moi le faste éclatant des Perses.
Loin les verts bandeaux que la tillé enlace.
Donc ne cherche plus où rougit la rose,
Fleur attardée.

—

Va, du simple myrte il nous peut suffire,
Lui qui sied au front de mon jeune esclave,
Comme au mien aussi, quand je bois dans l'ombre
Seul sous ma treille.

FIN.

TABLE.

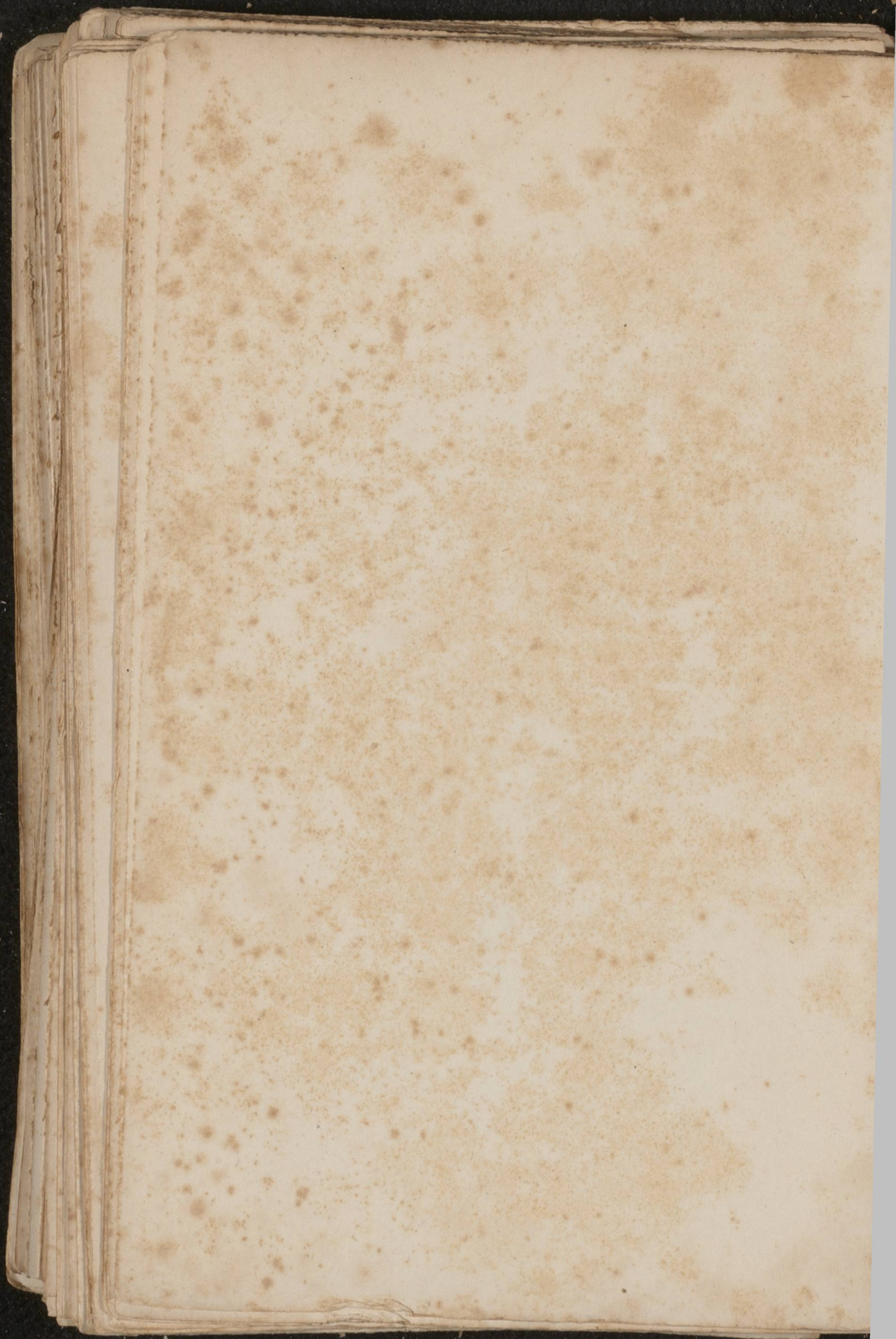


TABLE DES MATIÈRES.



Préface.

PAGES.

LES QUATRE INCARNATIONS DU CHRIST.

Dédicace 3

CHANT PREMIER.

L'Œuvre du Christ 5

CHANT DEUXIÈME.

La Chute de l'empire romain 39

CHANT TROISIÈME.

Les Croisades. 79

CHANT QUATRIÈME.

La Paix universelle. 119

POÈMES DIVERS.

Les Masques noirs 159

Dernier chant du poème de Bobéche. 179

Les Corbeaux de Chèvremont	183
La Caverne de Frédéric Barberousse.	193
Le Carreau de vitre	197

ÉTUDES RHYTHMIQUES.

CHANSONS ALLEMANDES.

I. L'Île des désirs	209
II. Pour un seul mot	211
III. L'Arbre des chansons.	213
IV. Le Nom effacé	215
V. Chœur des Bohémiens	217
VI. Le Pays inconnu	219
VII. Le Voyage de découvertes	221
VIII. La Brume du soir	223
IX. Sans amour	224
X. Le Départ.	225
XI. Le Cantique des buveurs.	227
XII. L'Étoile du soir.	229
XIII. Ce que nous sommes	231
XIV. Le Collier de larmes	232

CHANSONS ANGLAISES.

I. Aubade de Shakspære	235
II. La Harpe cachée	237
III. Seul	239

CHANSONS ESPAGNOLES.

I. Allez	241
II. L'Attente	243

CHANSONS CHINOISES.

I. Le Chasseur de Nio	245
II. Rien qu'un seul jour	247

CHANSONS HONGROISES.

I.	Le Départ.	249
II.	Sur le Lac de Neusiedel.	251
III.	Qu'a donc fait l'oubli?.	253
IV.	La Feuille de lierre.	255

CHANSONS TCHÈQUES.

I.	Hymne de guerre des Taborites	257
II.	La Forêt	259
III.	L'Églantine	261
IV.	L'Absence.	262
V.	L'Étoile	263
VI.	Le Dégel du cœur	265
VII.	La dernière Feuille	267
VIII.	L'Arbre qui refleurit	269
IX.	Les Ruines.	271
X.	La Sœur de la Fiancée	273

CHANSONS DIVERSES.

I.	Aux fontaines de Nuremberg	275
II.	Le vieux Chêne	277
III.	Au poète Théodore de Banville	279
IV.	Inscription à mettre sur la porte d'une Académie.	281
V.	A Homère	283
VI.	A Madame V. D. B.	285
VII.	A son Esclave.	286

FIN DE LA TABLE.

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

